



HAL
open science

Solleysel (1617-1680), écuyer et hippiâtre: père de la médecine vétérinaire moderne

Claude Lemarchand

► **To cite this version:**

Claude Lemarchand. Solleysel (1617-1680), écuyer et hippiâtre: père de la médecine vétérinaire moderne. Médecine vétérinaire et santé animale. 1986. dumas-04560137

HAL Id: dumas-04560137

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04560137>

Submitted on 26 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

SOLLEYSSEL (1617-1680)

ÉCUYER ET HIPPIÂTRE

PÈRE DE LA MÉDECINE

VÉTÉRINAIRE MODERNE

**THÈSE
POUR LE
DOCTORAT VÉTÉRINAIRE**

présentée et soutenue publiquement

le _____

devant

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE CRÉTEIL

par

Claude LEMARCHAND

JURY

Président : M. BLANCHER

Professeur à la Faculté de Médecine de PARIS

Membres : MM. BLIN et COURREAU

Professeurs à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort

LISTE DU CORPS ENSEIGNANT

Directeur : M. TOMA (P)
 Directeur honoraire : M. FERRANDO (P)
 Professeurs honoraires : MM. BORDET, FERRANDO, GORET,
 GUILHON, VUILLAUME.

CHAIRES :

Alimentation	M. WOLTER (P) M. PARAGON (P) M. BOYELDIEU (M.C.)	M. GRANDJEAN (M.A.) Melle ETIENNE (A.)
Anatomie des Animaux Domestiques	M. BLIN (P) M. MOLINIER (M.A.)	M. SAURET (A.)
Histologie - Anatomie Pathologique	M. PARODI (P) M. CRESPEAU (M.C.)	M. FONTAINE (M.A.) M. DA COSTA (A.)
Hygiène et Industrie des Aliments d'Origine Animale	M. ROZIER (P) M. CARLIER (M.C.)	M. BOLNOT (M.A.) M. GAUTHIER (A.)
Maladies Contagieuses, Zoonoses Législation Sanitaire	M. TOMA (P) M. BENET (P)	M. ELOIT (M.A.) M. PREVOST (A.)
Parasitologie et Maladies Para- sitaires	M. BUSSIERAS (P) M. CHERMETTE (M.C.)	M. BOURDEAU (M.A.) M. MAILLARD (A.)
Pathologie Chirurgicale	M. CHARY (P) M. BARDET (M.A.Ass.)	M. MAILHAC (M.A.A.) M. VILLIER (A.)
Pathologie de la Reproduction	M. BADINAND (P) M. MIALOT (M.C.)	M. CHAFFAUX (M.A.A.) M. MOREL (A.)
Pathologie Générale - Microbiologie Immunologie	M. PILET (P) M. PERSON (P) Mme QUINTIN-COLONNA (M.A.A)	M. BOULOUIS (M.A.) M. MONTAGUTELLI (A.)
Pathologie Médicale du Bétail et des Animaux de Basse-Cour	M. ESPINASSE (P) Melle LAVAL (P)	M. SAVEY (M.A.A.) M. SPENNICK (A.)
Pharmacie - Toxicologie	M. MILHAUD (P) Melle ENRIQUEZ (M.A.)	Melle CLAUW (M.A.) Mme YTHIER-MOURY (A.)
Physiologie et Thérapeutique	M. LE BARS (P) M. BRUGERE (P)	Mme COMBRISSEON (M.A.) M. CHAMBARAUD (A.)

(1) P. = Professeur
 M.C. = Maître de Conférences
 M.A.A. = Maître-Assistant Agrégé

M.A. Ass. = Maître Assistant Associé
 M.A. = Maître-Assistant
 A. = Assistant

Physique et Chimie Biologiques
et Médicales

M. MOUTHON (P)
M. MICHAUX (M.A.)

Mme ROCHE-FONDEUR (M.)
M. GENE (A.)

Sémiologie et Pathologie Médicale des
Equidés et Carnivores

M. MORAILLON (P)
M. POUCHELON (P)

M. COTARD (M.A.A.)
M. (A.)

Zootchnie - Economie Rurale

M. THERET (P)
M. COURREAU (M.A.A.)

M. BOSSE (M.A.)
Melle FIETTE (A.)

Radiologie - Imagerie

Melle BEGON (M.A.)

Champignelles

Melle VALIERGUE - Dir. du Centre
M. JACTEL (M.A.Ass.)
Melle GRIMARD (A.)

A Françoise, dont la tendresse m' est le plus précieux des trésors.

A mes parents, pour lesquels je sais ce que représente l' obtention de ce diplôme. Qu' ils trouvent ici la récompense de leur attente aussi discrète qu' inlassable.

A ma famille, en remerciement pour l' affectueux soutien dont elle m' a entouré tout au long de mes études.

Plus spécialement à mon père et à mon beau-père, dont je ne saurai jamais lequel des deux aura maîtrisé l' impatience la plus grande. J' espère que la lecture de cet ouvrage leur sera agréable.

A Monsieur le Professeur BLANCHER

de la Faculté de Médecine de Créteil,

qui nous a fait l' honneur d' accepter la présidence de notre jury de thèse.

Qu' il trouve ici l' expression de notre plus profond respect.

A Monsieur le Professeur BLIN

de l' Ecole Nationale Vétérinaire d' Alfort,

qui a accepté le sujet de ce travail et en a supervisé la réalisation avec bienveillance.

Tant pour son excellent enseignement de l' Anatomie que pour l' intérêt qu' il a toujours porté aux activités culturelles les plus diverses, nous lui adressons le témoignage de notre plus vive gratitude.

A Monsieur le Professeur COURREAU

de l' Ecole Nationale Vétérinaire d' Alfort,

qui a bien voulu faire partie de notre jury de thèse.

Nous le remercions sincèrement.

A tous ceux qui, par leur bienveillance, leur collaboration et leur dévouement, m' ont permis de progresser dans l' élaboration de cette thèse, et notamment:

Monsieur Sauvajon, Docteur-Vétérinaire à Sées (Orne), qui, non content de guider mes premiers pas sur le terrain, me fit découvrir l' "Histoire de la médecine vétérinaire" de Leclainche. Grace à lui, ce qui n' était qu' un voeu a pu devenir un projet.

Monsieur Vissac, Maréchal-ferrant à Bû (Eure-et-Loir), pour son accueil chaleureux et l' extrême gentillesse avec laquelle il mit à ma disposition les ouvrages en sa possession, entre autres ceux de Solleysel et de La Bussinière.

Le personnel de la bibliothèque de l' Ecole Nationale Vétérinaire d' Alfort, dont j' ai eu le plaisir d' apprécier la compétence et l' amabilité.

...Et un grand merci à la machine à écrire de Philippe et Chantal!

A mes amis et condisciples, qui chantèrent
avec moi cette chanson à caractère quelque peu corporatiste
et innocemment initiatique:

Quand Bourgelat, notre souverain maître,
Fonda l' Ecole où vous fûtes admis,
Il dit ces mots que vous devez connaître,
Ecoutez bien, Volailles, mes amis:
"Aux Praticiens, Plumasseaux et Barbares
Vous devez tous un respect fraternel;
Suivez leur trace, abandonnez vos Lares,
Et devenez enfants de SOLLEYSEL!"

Il est bien certain qu' ils éveillèrent ma
curiosité et que c' est à eux que je dois d' avoir un
jour formulé le voeu d' entreprendre cette thèse.



*Le Peintre dont la main, a tracé cét Image
 Ne présente a nos yeux que les traits du dehors
 Mais cét Illustre Auteur dans ce seuil ouvrage
 Peint bien mieux son esprit que le peintre son Corps.*
A Paris sur le petit pont, a l'echarpe blanche.

SOLLEYSEL, par G. Hainzelman, en 1680.

(Gravure extraite de la Sixième Edition du "Parfait Maréchal".)



LE FRONTISPICE DU "PARFAIT MARÉCHAL"

- dessiné par l' auteur -

(Gravure extraite de la 6e édition. Paris, 1685.)

AVANT-PROPOS

"La première recommandation qu'aient à observer les albeytares est de respecter leur professeur; d'en apprécier et d'en comprendre les bons offices, d'être reconnaissants de ses actes envers eux, de l'instruction dont il leur communique les bienfaits et de sa bienveillante complaisance; de conserver des relations avec lui en l'honorant de leur respect en toutes circonstances.

Lorsqu'un albeytar est appelé à donner un conseil, qu'il le donne en toute vérité et sincérité, sans aucune préoccupation des choses de ce monde. Voit-il que le maître de l'animal est pauvre? Qu'il donne ses conseils sans rien accepter de celui qui le consulte. Quand l'albeytar sait que le malade ne retirera aucun profit du traitement, (...) qu'il refuse de conseiller des médicaments qui seront inutiles."

ABOU BEKR : "Le Nacéri". (XIVe siècle).

TABLE DES MATIERES

	Page
<u>INTRODUCTION</u>	1
<u>PREMIERE PARTIE:</u>	
<u>L'héritage du passé</u>	
I. <u>DE LA NUIT DES TEMPS A L'ANTIQUITE.</u>	3
A. <u>Les sources orientales.</u>	4
1) L'Egypte.	4
2) La Mésopotamie.	4
3) Les autres peuples.	5
B. <u>La Grèce antique.</u>	6
C. <u>L'Empire romain.</u>	
1) Naissance et apogée.	7
2) Période décadente.	8
II. <u>LES CONNAISSANCES DES ANCIENS: BILAN.</u>	
A. <u>L'Hippiatrique.</u>	10
1) Sa transmission à travers les âges et sa présentation générale.	10
a/ Le manuscrit et son devenir.	10
b/ Son contenu.	11
2) Le Syndrôme "coliques" dans l'Hippiatrique.	11
a/ La "souffrance du ventre".	11
b/ Le "Strophus".	12
c/ L'"occlusion du tube".	12
d/ Commentaires.	13
3) La Saignée - Son importance.	14
a/ Indications et lieux d'élection.	14
b/ Technique.	15
c/ Commentaires.	16
B. <u>L'oeuvre de Végèce.</u>	17
III. <u>LE DEVENIR ULTERIEUR DES CONNAISSANCES ANTIQUES.</u>	17

III. <u>LE DEVENIR ULTERIEUR DES CONNAISSANCES ANTIQUES.</u>	17
<u>A. La médecine vétérinaire chez les Arabes.</u>	18
1) Les documents.	18
2) Les pratiques.	19
<u>B. Le réveil de l'Europe.</u>	20
1) Le Moyen-Age.	20
2) La Renaissance.	21

DEUXIEME PARTIE

Solleysel et son temps.

I. <u>LA CONJONCTION D'INFLUENCES: UNE JEUNESSE PROFITABLE.</u>	23
<u>A. L'environnement humain et géographique.</u>	23
1) Le moule socio-éducatif.	23
a/ Le milieu familial.	23
b/ Les jeunes années.	24
2) Le cadre loco-régional.	25
<u>B. Le bain intellectuel et culturel.</u>	27
1) L'initiation équestre.	27
2) La Renaissance et son aura.	28
a/ L'humanisme.	28
b/ Le rationalisme.	28
II. <u>VOYAGES ET RENCONTRES: UN ESPRIT CURIEUX ET AVISE.</u>	29
<u>A. Le grand conflit du siècle: répercussions directes.</u>	29
1) Les origines de la Guerre de Trente Ans.	29
a/ L'essor de la Maison d'Autriche.	29
b/ Les guerres de religion.	30
c/ Progrès de la monarchie absolue en France.	30
2) Les principales étapes de la guerre.	31
a/ Période pré-française.	31
b/ Période française.	31

3) Les traités de Westphalie.	32
a/ Les négociations.	32
b/ Les traités.	33
4. Le voyage en Allemagne de Solleysel.	33
a/ Les circonstances.	33
b/ Les hippîâtres allemands.	34
B. <u>L'amitié avec le Duc de Newcastle.</u>	35
1) L'installation de Solleysel et le début de son enseignement.	35
a/ Le manège en Forez et l'Académie de Bernardi.	35
b/ Pourquoi un livre?	36
2) Le périple européen de Newcastle.	37
a/ Les causes de son exil.	37
b/ Les étapes du périple.	38
c/ Newcastle et Solleysel.	39

III. UNE CARRIERE PAISIBLE EN DES TEMPS TROUBLES.

A. <u>Les avatars de la vie politique française.</u>	41
1) La Fronde.	41
2) Guerres de Dévolution et de Hollande.	42
B. <u>Le mérite reconnu.</u>	42
1) La faveur royale.	42
2) Le succès de l'oeuvre.	43
a/ Le "Parfait Maréchal".	43
b/ Ses autres réalisations.	44
3) La consécration par la postérité.	44

TROISIEME PARTIE

L'empreinte de Solleysel.

I. <u>LE PARFAIT MARECHAL: ETUDE DESCRIPTIVE.</u>	48
A. <u>Présentation générale.</u>	48
1) Le contenant.	48

2) Introduction du contenu.	50
a/ Textes précédant l'ouvrage proprement dit.	50
b/ Chapitres généraux.	52
B. <u>L'étude spécifique des maladies et de leurs traitements.</u>	54
1) Les affections de la cavité buccale; le manque d'appétit.	54
2) Les affections de l'appareil respiratoire supérieur.	55
a/ La gourme.	56
b/ La morve.	57
3) Maux de tête et des yeux; épistaxis, tétanos.	58
4) Les coliques, ou "Tranchées".	59
5) Etendue de l'ouvrage.	62
C. <u>Extraits choisis.</u>	64
a/ La contagiosité de la morve	64
b/ "Lapis mirabilis".	64
c/ "Le mal de Cerf ou du Cerf".	65
d/ "Des Tranchées qui surviennent aux Chevaux".	65
e/ "Des jambes cassées, & des os rompus des Chevaux".	65
f/ "Remede infailible contre la Rage".	66
g/ Destinataires de l'ouvrage.	67
II. <u>LE PARFAIT MARECHAL: ETUDE CRITIQUE.</u>	
A. <u>Analyse personnelle.</u>	68
1) Premières impressions.	68
2) Le "Parfait Maréchal" dans son époque.	69
a/ Les principaux auteurs.	69
b/ "Le Nouveau et parfait Mareschal Royal" de La Bussinière.	70
3) Le "Parfait Maréchal" dans l'Histoire.	73
B. <u>Jugements sur le "Parfait Maréchal" et son auteur.</u>	74
1) La polémique Delorme - Prangé.	74
a/ La plaidoirie de Delorme (vétérinaire à Arles).	74

b/ Les restrictions de Prangé (vétérinaire à Paris).	75
2) Les commentaires ultérieurs.	76
a/ Le Capitaine Picard.	76
b/ Le Général Mennessier de la Lance.	78
c/ Opinion actuelle.	78
III. <u>LA MEDECINE VETERINAIRE APRES SOLLEYSSEL.</u>	
A. <u>La "dynastie" LAFOSSE:</u> <u>Apothéose de la maréchalerie.</u>	79
1) Etienne-Guillaume Lafosse, dit "Lafosse père"	79
2) Philippe-Etienne Lafosse, dit "Lafosse-fils"	80
B. <u>Claude Bourgelat.</u>	80
<u>CONCLUSION</u>	83
<u>ANNEXE I</u> : Bibliographie des ouvrages de Solleysel, par le Général Mennessier de la Lance.	85
<u>ANNEXE II</u> : Page de titre et Table des Chapitres de l'édition de 1723 du "Parfait maréchal" chez L'Honoré & Chatelain, à Amsterdam.	89
<u>BIBLIOGRAPHIE</u> :	99

INTRODUCTION

Auguste Comte, philosophe français du début du XIXe siècle, disait: "On ne sait bien une science que lorsqu'on en connaît l'histoire."

Non point que quiconque ignorât l'histoire fût condamné à l'incompétence profonde, ni, au rebours, que l'historien confirmé fût dispensé d'élargir son érudition; mais il est vrai que la connaissance du passé est souvent d'une grande utilité pour la compréhension du présent: celui-là agit comme un révélateur, faisant apparaître les raisons pour lesquelles celui-ci est ce qu'il est.

En outre, le passé possède ses richesses propres qui sont loin d'être en elles-mêmes dépourvues d'intérêt, et son étude nous fait parfois passer du simple étonnement à la respectueuse admiration.

Ainsi, il n'est pas douteux que la médecine vétérinaire a une très lointaine origine, et que sa forme actuelle est le fruit des événements successifs qui en ont assuré l'évolution. Chacune de ces étapes est digne d'intérêt, dans la mesure où elle constitue un relais préparant la suivante, mais certains faits historiques majeurs méritent particulièrement que nous en conservions la mémoire; l'un d'entre eux est l'ouvrage de Jacques Labessie de Solleysel, écuyer de Louis XIV.

L'oeuvre de Solleysel fut, certes, déjà analysée, notamment au XIXe siècle, et avec une finesse de dissection qu'il serait vain de tenter d'égalier.

Notre propos ne se veut qu'une modeste synthèse visant à mieux faire connaître, à travers l'oeuvre, le caractère de l'homme et sa place dans l'histoire de notre profession.

C'est pourquoi, après avoir rappelé l'importance de l'héritage du passé, nous nous attacherons dans un second temps à montrer comment Solleysel a pu être imprégné du courant de pensée novateur du XVIIe siècle, pour dégager enfin, dans son "Parfait Maréchal", l'amorce d'une méthode de pensée scientifique annonçant la naissance de la médecine vétérinaire moderne.

PREMIERE PARTIE

L'héritage du passé

I. DE LA NUIT DES TEMPS A L'ANTIQUITE.

"Filles de la Charité et de la Souffrance, la médecine et la chirurgie sont nées, avec la première plainte et la première blessure, dans l'obscurité des cavernes où se réfugiaient nos sauvages ancêtres les Troglodytes des âges de la pierre." (A.F. Le Double, de Tours : La Médecine et la Chirurgie dans les temps préhistoriques et protohistoriques, Paris 1911, cité par Sevilla).

On peut vraisemblablement situer à l'Age de la Pierre Polie (Mésolithique) les origines de la médecine vétérinaire : avec l'apparition de la domestication et des formes rudimentaires de l'élevage, l'homme a sans doute été amené à combattre les maux qui pouvaient affecter son cheptel, au même titre que ceux qui l'affectaient lui-même. En témoignent quelques traces d'actes chirurgicaux, notamment des fractures plus ou moins bien réduites, certaines portant des rudiments d'attelles, d'autres entourées d'une gaine d'argile qui ne manque pas d'évoquer nos modernes plâtres.

La médecine reste cependant, on le conçoit sans peine, d'essence botanique et d'évolution limitée; on ne commence à en relever les traces d'un développement important que dans les vestiges des grandes civilisations.

A. Les sources orientales.

1) L'Egypte.

Celle qui fut à la fois l'une des plus anciennes et des plus brillantes parmi les grandes civilisations antiques, la civilisation égyptienne, qui remonte au Ve millénaire av. J.C., nous a légué d'innombrables vestiges et témoignages : outre une grande abondance de documents écrits (papyrus et tablettes d'argile couverts de hiéroglyphes), une très riche iconographie (fresques, bas-reliefs et statues, céramiques) atteste un haut niveau de civilisation.

Les animaux furent tôt utilisés, en particulier comme bêtes de somme : le boeuf aux travaux agricoles, l'âne animal de bât; le cheval plus tardivement, réservé à la chasse et à la guerre. On n'est donc pas surpris de trouver représentées un grand nombre de scènes ayant trait aux animaux, à leur élevage et à l'exploitation de leurs productions : la traite, la tonte, la monte surveillée, le marquage du bétail au fer, la castration, le raccourcissement des cornes, et certaines manoeuvres obstétricales. On s'attend peut-être un peu moins à constater l'extrême attention dont fait l'objet l'abattage des animaux de boucherie, jusqu'à l'inspection des viandes par un spécialiste.

Le contraste en est d'autant plus saisissant avec la pauvreté des renseignements concernant l'hygiène et la médecine des animaux. Contrairement à ce qui se passe pour la médecine humaine, un seul papyrus est parvenu jusqu'à nous, en très mauvais état. Conservé à l'University College Museum de Londres, il fut trouvé en 1895 lors de fouilles sur le site de la ville de Kaoun, ou Kahun, ville de la douzième dynastie (aujourd'hui : Illahun). Daté par les uns autour de 2200, par les autres autour de 1900 av. J.C., il représente le plus ancien document écrit de la médecine vétérinaire.

Le fragment principal relate trois cas cliniques. On y note avec intérêt le cas d'un taureau ayant le "nid d'un ver", affection abdominale pour laquelle est prescrite une évacuation manuelle du rectum. On reconnaît dans le deuxième cas la description du coryza gangréneux des bovins: "ses yeux coulent, ses tempes sont lourdes, ses gencives sont rouges et il a des enflures au cou." Le traitement par saignées, aspersion d'eau froide et frictions ne semble pas faire appel à la magie, ce qui n'exclut pas l'utilisation conjointe d'incantations : l'exercice des pratiques vétérinaires par les prêtres s'accorderait très bien avec le caractère religieux du papyrus de Kahun.

2) La Mésopotamie.

Les Sumériens, qui l'occupèrent d'abord, nous ont laissé sur leurs tablettes des indices permettant de conclure qu'ils possédaient quelques notions de médecine, mais

leur connaissance du corps est souvent erronée : le foie est l'organe principal, et c'est lui que l'on examine attentivement lors des sacrifices, en le comparant à des foies d'argile sur lesquels sont reproduites les différentes particularités et les significations qui leur étaient attribuées : les aruspices romains n'agirent pas autrement. Si donc une médecine laïque a pu se développer, surtout pour la pathologie externe, la médecine interne reste essentiellement théurgique et incantatoire.

Les Sumériens disparurent vers 2000 av. J.C., supplantés par les guerriers Assyriens venus du Nord, et les commerçants Babyloniens venus du Sud : la civilisation assyro-babylonienne connut, grâce à sa situation géographique privilégiée, un essor important et, par le biais des conquêtes ultérieures, un rayonnement non moins important.

Le Code d'Hammourabi, conservé au musée du Louvre, est une stèle de basalte noir sur laquelle le célèbre roi de Babylone fit graver, vers 1800 av. J.C., les lois de son règne. Protégeant l'agriculture et l'élevage, certaines de ces lois fixent, pour les vétérinaires (distincts des médecins et même des barbiers-dentistes), les conditions de l'exercice professionnel, les honoraires, les responsabilités des praticiens et les sanctions codifiées. Sur le plan chirurgical, les interventions sont explicitement précisées et répertoriées (hémostase, réduction des luxations et des entorses, pansements et bandages, accouchement forcé, opération de la cataracte, etc...). Mais la médecine proprement dite garde son caractère sacré et secret : aucune trace de prescriptions.

3) Les autres peuples.

Les Mèdes et les Perses, dans un ouvrage sacré très ancien, "l'Avesta", mentionnent les maladies des hommes et des animaux dans le livre XII, intitulé "Vendidad". Nous savons donc qu'il existait, à côté des prêtres guérisseurs, des "médecins au couteau" et des "médecins aux herbes"; ils pouvaient donner leurs soins aux animaux, notamment le chien, le boeuf et le mouton.

Les Hébreux, peuple nomade, ne possédaient qu'une culture religieuse et littéraire. Leur médecine fut surtout prophylactique et basée sur des principes d'hygiène stricts, liés à une recherche de pureté corporelle et spirituelle. Quant aux textes rigides de la loi de Moïse concernant l'abattage rituel et le contrôle de la viande, ils ne constituent pas la traduction précoce des principes de l'hygiène alimentaire moderne, mais plus vraisemblablement le reflet de l'influence égyptienne subie en captivité.

Carthage, colonie phénicienne devenue puissante pendant le Ier millénaire av. J.C., entrava sérieusement en Méditerranée occidentale l'expansion colonisatrice des Grecs, y compris des redoutables Spartiates. Elle ne s'in-

clina devant Rome qu'en 202 av. J.C. avec la victoire de Scipion sur Hannibal. L'agriculture y fut extrêmement prospère, et les Romains eurent soin d'en conserver l'héritage par la traduction en latin des vingt-huit "Volumes Mémorables" de Mago le Carthaginois (250 av. J.C.) traitant de l'agriculture et de l'élevage, et renfermant quelques chapitres sur la castration du cheval et du boeuf et les maladies du bétail.

B. La Grèce antique.

Soit religieuse et magique, soit laïque et empirique, la médecine vétérinaire des civilisations antiques du Proche-Orient reste souvent confondue avec la médecine humaine. Elle ne prend son véritable essor qu'à l'époque où, pour elle comme pour les autres sciences, se produit ce que l'on peut appeler "le miracle grec".

Les origines de la médecine grecque sont, elles aussi, religieuses : Asklépios, dieu de la médecine (Esculape chez les Romains) avait ses temples, dans lesquels les prêtres médecins, les Asclépiades, imploraient la guérison en faisant suivre aux malades un cérémonial rituel. Les animaux, dépourvus d'âme, ne bénéficièrent donc pas ordinairement de ces soins pendant plusieurs siècles.

Vers la fin du VI^e siècle av. J.C., une transition s'amorce vers une médecine plus positive et rationnelle avec Pythagore, Empédocle, et Alcémon de Crotone qui disséqua de nombreux animaux.

Arrive enfin l'âge d'or de la Grèce antique, le Ve siècle av. J.C., le fameux "siècle de Périclès", qui fut aussi en philosophie celui de Socrate et de Platon, en théâtre celui d'Euripide, Sophocle et Aristophane, et en médecine...celui d'Hippocrate!

Hippocrate de Cos (470-356 av. J.C.) fonda la médecine sur l'observation méthodique des faits, leur interprétation raisonnée, la prudence des interventions : "Toute la thérapeutique est dominée par cette idée que la nature tend à rétablir l'équilibre détruit par la maladie. Le rôle du médecin consiste à seconder la Natura medicatrix, et parfois à s'effacer devant elle. Primum non nocere (d'abord ne pas nuire), c'est là le grand adage hippocratique", nous dit Leclainche, qui ajoute : "toute l'hygiène est résumée en cette sage formule : labor, cibus, potus, somnus, venerea:omnia moderata". (travail, nourriture, boisson, sommeil, amour, toutes ces choses en quantité modérée). Enseignant par l'exemple et par la parole, il a jeté les bases d'une éthique médicale, immortalisée dans son célèbre Serment.

La Collection hippocratique comprend une soixantaine de volumes, dont quelques-uns seulement sont de la main du Maître, les autres étant dûs à ses élèves et à ses disciples. De cette somme de connaissances, il ressort une absen-

ce totale d'intérêt pour les animaux. A la suite d'une comparaison entre les luxations chez l'homme et chez le boeuf, Hippocrate se demande même "s'il est permis de traiter un pareil sujet dans la médecine". Il n'est donc pas étonnant qu'un seul de ses livres évoque les maladies des animaux; encore s'agit-il, selon toute probabilité, d'un volume apocryphe. Il n'en a pas moins posé, fût-ce à son corps défendant, en même temps que les bases de la médecine, celles de l'art vétérinaire. L'engouement des Grecs pour les chevaux fera le reste : l'hippiâtrie peut naître.

Simon l'Athénien (430 av. J.C.) se contente d'être un très bon hippologue : son texte "Sur le choix des chevaux" reflète une bonne connaissance de la sélection équine, basée sur les origines et la conformation, sans préoccupation de la robe.

Xénophon (445-334 av. J.C.) nous laisse un très bon "Traité de l'Equitation", ainsi qu'un "Traité de l'Economie" où il disserte de certaines maladies du cheval et du chien et de l'hygiène du bétail.

Aristote (384-322 av. J.C.), vaste esprit encyclopédiste, se préoccupe plus de philosophie scientifique que de clinique. Il décrit néanmoins : certaines formes de coliques du cheval, le tétanos, la fourbure, la morve, la ladreterie et la diarrhée du porc, la pneumonie du boeuf et la rage canine; ainsi que deux méthodes de castration du cheval par écrasement et par ablation. Le chapitre VIII de son "Historia animalium" rapporte également l'hémostase par le feu, la cautérisation des tendons, le traitement chirurgical de la hernie ombilicale, des fistules rectovaginales, la castration des truies, des chamelles et des coqs.

Les principaux témoignages s'arrêtent là en ce qui concerne la littérature grecque : les hippiâtres grecs ont ensuite acquis un grand renom dans le monde antique, et ce que nous en savons nous a été transmis par les Romains, qui faisaient volontiers appel à eux.

C. L'Empire romain.

1) Naissance et apogée.

Bien évidemment, la médecine chez les Etrusques revêtait, elle aussi, à l'origine, un caractère religieux et surnaturel : aruspices et oracles y florissaient. Au musée de Plaisance, un foie en bronze couvert de signes divinatoires n'est pas sans rappeler les foies d'argile de Babylone. La médecine romaine resta longtemps entre les mains d'affranchis aux pratiques empiriques; en particulier la médecine vétérinaire, confiée aux gardiens des troupeaux. La richesse de la terre et la clémence du climat ont en effet permis un développement précoce et prospère de la culture et de l'élevage. La tête de bétail constituait d'ailleurs une unité d'échange et, lorsqu'apparut la monnaie

métallique, la pièce unitaire fut nommée "pecunia", provenant de "pecus" (le bétail). L'arrivée d'immigrants grecs (libres ou esclaves) fit bénéficier des connaissances hippâtriques les Romains, qui en étendirent l'application aux principales espèces domestiques.

Caton le Censeur (234-149 av. J.C.) nous laisse, dans son "Re Rustica", quelques recettes sur les maladies du bétail.

Varron (116-27 av. J.C.) fut l'auteur d'un "Traité d'agriculture", dont le deuxième livre se rapporte à l'élevage et aux maladies du bétail : il s'attache surtout aux mesures d'hygiène et au logement des animaux. Il nous informe aussi de l'existence et de l'habileté des hippâtres grecs.

Virgile (71-19 av. J.C.) mentionne quelques maladies, mais reste avant tout un poète : ses descriptions des pestes dans les "Géorgiques" ne sont pas empreintes de la plus grande rigueur scientifique.

Columelle (40 après J.C.), dans son "De Re Rustica", insiste sur les maladies du bétail, complètement négligées par les Grecs. Il accorde une large place à la médecine vétérinaire et souligne son rôle dans l'agriculture. Il donne même la description d'un "travail" utilisé pour la contention des animaux. Mais ce n'est pas un praticien, son oeuvre est surtout une compilation des connaissances des Grecs.

Pline l'Ancien (24-79), dans son "Historia naturalis", évoque quelques maladies, notamment la rage qu'il attribue, comme ses aînés, à un ver situé sous la langue.

Galien de Pergame (131-200) : c'est l'Hippocrate des Romains. Au fur et à mesure des siècles, la médecine s'était peu à peu éloignée de la pensée hippocratique et tendait à devenir de plus en plus systématique et philosophique. Il sut réagir en apportant un véritable esprit scientifique dans ses investigations, et propulsa ainsi la médecine latine à son apogée. S'il a par ailleurs réalisé une oeuvre anatomique considérable par de nombreuses dissections de bovins, de porcs et de singes, il ne s'est en revanche pas penché sur la pathologie animale.

2) Période décadente.

L'oeuvre des hippâtres de l'Empire Romain d'Orient du IV^e siècle nous est connue grâce à une initiative qui leur fut nettement postérieure : celle de l'empereur byzantin Constantin VII, dit Porphyrogénète (911-959), visant à colliger les écrits des agronomes et des hippâtres dans deux recueils : les "Géoponiques" et "l'Hippiatrique". Celui qui nous intéresse, le second, ne rassemble pas moins de dix-sept auteurs, qui y participèrent de façon inégale.

Apsyrté fournit cent vingt-et-un articles, Hiéroclès cent un, Pélagone quarante-huit, Hippocrate trente-six (aucun rapport, bien entendu, avec l'illustre médecin antique), Eumèle de Thèbes trente-et-un, Théomneste trente-et-un; quant aux autres, ils fournirent moins d'une dizaine d'articles chacun.

Apsyrté, né vers 300, fut vétérinaire en chef de l'armée de Constantin le Grand, puis fut directeur d'école. Il n'a laissé aucun traité didactique, mais une foule de lettres adressées à des correspondants occasionnels, dont la majeure partie étaient des vétérinaires. "Observateur sagace, doué d'un sens critique aigu, il est le père de l'art vétérinaire actuel." (Sir F. Smith).

Pélagone (fin du IV^e siècle) aurait apporté une contribution personnelle assez réduite, plus ou moins mêlée à des pratiques superstitieuses.

Hiéroclès (vers 400), praticien comme Apsyrté, qu'il cite d'ailleurs, traite non seulement des maladies du cheval, mais aussi de son élevage, son hygiène, son choix et son utilisation.

Théomneste (vers 450), accompagna l'empereur d'Orient Licinius dans ses campagnes militaires; il passait pour très compétent et s'est particulièrement penché sur les plaies de harnachement. Dans l'ensemble, les hippiâtres byzantins s'inspirèrent des oeuvres des auteurs grecs, mais aussi babyloniens et égyptiens, parfois reproduits intégralement.

Mulomedicina Chironis est un manuel postérieur à Apsyrté et Pélagone, destiné aux vétérinaires praticiens, et rassemblant des extraits de divers auteurs byzantins. Le patronyme "Chironis" est un hommage à Chiron le Centaure, personnage mythique qui passe pour avoir été le précepteur d'Esculape. Cet ouvrage complète l'Hippiâtrique, s'attachant surtout aux maladies du bétail, et fut utilisé par Végèce.

Végèce (Publius Vegetius Renatus, 450-510) publie vers 500 son Artis veterinaria digestorum mulomedicinae libri: reprenant les bases d'Hippocrate et de Galien et s'inspirant des écrits des hippiâtres (notamment Apsyrté), il y réunit l'ensemble des connaissances de son époque.

La médecine antique disparaît en même temps que s'effondre l'Empire romain. Elle sombre dans l'obscurantisme des siècles du Moyen-Age, d'où elle ne sortira que comme conséquence de l'invasion des Arabes.

Il est enfin une chose que nous tenons, encore aujourd'hui, directement des Romains : le terme de VÉTÉRINAIRE; "veterina" désignait en effet les bêtes de somme affectées au transport des bagages dans les armées, c'est-à-dire les bénéficiaires prioritaires, comme on peut le deviner, des soins assidus d'un praticien compétent, nommé "veterinarius"!

II. LES CONNAISSANCES DES ANCIENS : BILAN

On peut grossièrement, mais avec néanmoins une assez bonne approche de la vérité, accepter, comme synthèse, l'oeuvre des hippiâtres des derniers temps de l'Empire romain.

A. L'Hippiatrique.

Ses auteurs étaient, on l'a vu, largement imprégnés de science hellénique, ce qui fait de cette oeuvre, selon Bressou, "un véritable traité d'hippocratisme animal."

1) Sa transmission à travers les âges et sa présentation générale.

a/ Le manuscrit et son devenir.

L'ouvrage original, rédigé en grec, qui était la langue scientifique de l'époque, se trouvait certainement à Byzance; mais fort heureusement, un certain nombre de copies en furent faites, ce qui permit d'en diffuser le contenu. Grâce à quoi, et malgré les pertes vraisemblablement importantes imputables aux divers pillages, invasions et incendies, il subsiste encore aujourd'hui plusieurs manuscrits en Europe, entre autres à Paris, Berlin Londres et Rome.

Ces manuscrits purent être utilisés au moment de l'apparition de l'imprimerie, à des fins d'édition à plus grande échelle. Cela ne manqua pas de se produire dès le début du XVIIe siècle.

En 1530, le manuscrit fut traduit en latin et publié par le médecin français Jean Ruel, de Soissons, sur l'ordre de François Ier, et sous le titre : veterinariae medicinae libri duo Johanne Ruellio Suessionensi interprete.

En 1537, fut publiée une édition grecque à Bâle, par Symon Grynaeus, d'après les manuscrits de la bibliothèque de Berlin, sous le titre : TÓN IPPIATRICÓN BIBLIA DUÓ. Basilae, apud Joan Valderum, MDXXXVII, Symon Grynaeus. (Pour une plus grande commodité typographique, l'orthographe est transposée en caractères latins : le lecteur voudra bien nous en excuser).

On peut considérer ces deux éditions comme des ouvrages de référence, renfermant la quasi-totalité de l'Hippiatrique, même si quelques manuscrits n'y figurant pas ont été redécouverts dans l'une ou l'autre bibliothèque à la fin du XIXe siècle, et si l'on suppose qu'il doit encore bien en rester un ou deux quelque part...

b/ Son contenu.

Le plan général de l'oeuvre est assez incohérent, le classement étant effectué tantôt suivant les auteurs, tantôt suivant les matières; mais, en dépit de sa consultation malaisée, sa valeur historique et son intérêt scientifique ne sont plus à démontrer. La majeure partie concerne bien évidemment les maladies du cheval, même si quelques chapitres mentionnent celles du bétail et du chien; la chirurgie est bien développée et son acte de base, la saignée, de par sa très large utilisation, y est étudié sous tous ses aspects; certaines maladies contagieuses y sont bien décrites; et une foule de médications y sont transcrites, des plus rationnelles aux plus fantaisistes.

Afin d'avoir une idée précise du degré d'évolution de la médecine du cheval à cette époque, il n'est pas inutile d'analyser en détail certains passages de l'Hippiatrique:

Ce que nous pourrions appeler le syndrome "coliques" y fait l'objet d'une observation toujours minutieuse et d'une thérapeutique souvent judicieuse; nous en dégagerons les méthodes et principes généraux de diagnostic et de traitement des hippiâtres. La saignée, remède largement préconisé mais adapté à chaque cas, nous fournit, à travers son étude complète, une synthèse de leurs connaissances thérapeutiques.

2) Le Syndrome "coliques" dans l'Hippiatrique.

Les hippiâtres en avaient fait un classement en trois catégories suivant la gravité croissante du pronostic, et savaient évaluer l'acuité de la douleur exprimée par les attitudes du malade : ils ont noté toute la gamme des expressions douloureuses du cheval, depuis la souffrance légère jusqu'au collapsus suivi de mort rapide.

a/ La "souffrance du ventre".

Cette appellation regroupait les coliques légères dues à des troubles digestifs ou urinaires, ou à la présence de vers.

* Etiologie et pathogénie : la cause des coliques urinaires ("dysuries") est décrite par Apsyrté : la miction est entravée si l'on impose au cheval une longue course sans arrêts suffisants ou si, au contraire, on le contraint au repos prolongé; ou encore si on lui fait franchir en hiver un cours d'eau profond sans précaution préalable.

Théomneste nous parle des coliques d'indigestion: si le cheval rejette les grains d'orge intacts ou, même, si quelques-uns de ceux-ci restent dans l'estomac et qu'il boit beaucoup, les grains gonflent et remplissent l'estomac : le cheval est en danger s'il n'évacue pas rapidement par les selles : il se tord, se mord et se déchire le ven-

tre. Parfois, ces coliques sont attribuées à l'ingestion d'un insecte ou d'une araignée.

Mais tous les hippiâtres s'accordent à reconnaître la présence et le rôle pathogène de vers dans le tube digestif : ils les nomment scôlêx, têrêdôn et théria et nous pouvons y reconnaître les ascaris, les larves de gastérophiles et certains oxyures.

* Traitement : en ce qui concerne les coliques urinaires, l'accent est tout d'abord mis sur les mesures préventives : prévoir des arrêts suffisants pour permettre au cheval d'uriner, surtout l'hiver avant de franchir un cours d'eau profond.

Le traitement curatif est à base de laxatifs et diurétiques (jus de poireaux ou de choux avec du vin; vin de racine d'asperge; vin nitré), et de suppositoires. Y sont associées une thermothérapie (administration d'eau chaude sur les hanches) et une kinésithérapie (promenade).

Le traitement des coliques d'indigestion comprend une diète hydrique de trois jours, totale le premier jour; une saignée; une libération du rectum (manuelle ou à l'aide de clystères ou de suppositoires); une thermothérapie et une kinésithérapie.

En l'absence d'anthelminthiques, le traitement des coliques vermineuses présente moins d'intérêt : le vin d'absinthe est utilisé; un enduit externe peut être appliqué, à base de jeunes raiforts, de graines d'orties, de mastic, de cire, de miel et de scammonée.

b/ Le "Strophus".

Les hippiâtres désignaient ainsi les coliques violentes et continues, obligeant le cheval à se tourner, se rouler, se tordre (strophê : "le tour, l'évolution").

Sevilla assimile le strophus à une forme bénigne de la "congestion intestinale", d'origine thrombotique ou embolique en rapport avec les anévrysmes vermineux des artères mésentériques.

Les Grecs, ignorant presque tout de cette étiopathogénie, prescrivaient pour cette affection à peu près les mêmes soins que pour la "souffrance du ventre".

Les formes graves de cette "congestion intestinale", suivies de mort rapide, devaient être confondues avec d'autres états morbides, notamment avec les manifestations ultimes des obstructions du tube.

c/ L'"occlusion du tube".

* Par volvulus, ou torsion intestinale :

Apsyrté nous en donne l'étiopathogénie et les symptômes : la mobilité du colon (le gros intestin étant enroulé sur lui-même) et la grande longueur des intestins sont des facteurs prédisposants au nouage. Si cela se pro-

duit, l'animal extériorise des symptômes généraux graves:

La queue est tendue, les narines dilatées. Le cheval frappe la terre avec les pieds et flaire ses crotins. Il transpire sous les aisselles et, de temps en temps, des tremblements parcourent ses épaules. La verge est pendante, relâchée.

Les attitudes ne sont pas moins éloquentes : le malade se roule; à la promenade, il effectue de petites enjambées avec les antérieurs et maintient les postérieurs près de ceux-ci; il tourne difficilement, avec douleur.

Le "Chordapse" complet (chordé : "le boyau"; apsis : "le noeud") provoque en outre des vomissements, et Hiéroclès note comme complication possible la déchirure intestinale : le rejet de nourriture, d'eau, voire de matières fécales par les narines précède de peu une mort brutale.

Le traitement de l'occlusion par volvulus consistait en : une désobstruction du rectum; l'administration orale d'un mélange d'huile, d'eau et de nitre, l'application de lotions d'eau chaude (thermothérapie); un régime à base de foin vert ou de farine d'orge avec du nitre (ou nitrate de potassium, qui n'est autre que le salpêtre).

* Par surcharge alimentaire.

La dite surcharge pouvait causer un "ileus": resserrement, étranglement, occlusion du gros intestin. L'ileus improprement dit (eileos) désignait un enroulement de l'"intestin solitaire", ou gros côlon, sur lui-même (eilein : "se rouler").

Les symptômes relevés sont surtout des signes comportementaux : le cheval s'agite, se promène, se laisse tomber et se roule sur le dos et les flancs en gémissant.

Le pronostic varie en fonction de l'état observé:

- Il est favorable si les oreilles sont souples, la respiration ample et chaude, et surtout si le ventre "se libère".

- Il est défavorable si la verge est pendante, les flancs mouillés d'une sueur froide, la respiration courte, les jambes antérieures tendues, raides et froides, l'encolure fixe et les narines froides.

Le traitement comprenait : une vidange manuelle du rectum, avec un massage vésical doux; l'administration per os d'un mélange de jus de choux, d'huile, de persil et de vin; des frictions d'huile et de vin chaud; un lavement d'huile et de vin chaud, suivi d'une promenade, pour provoquer l'expulsion de ventosités; un genre de cataplasme fait d'un sac de paille arrosé d'eau chaude placé sous le ventre; un régime, soit d'avoine récoltée depuis longtemps, soit de foin vert, soit de foin sec arrosé d'eau, avec abreuvement à volonté.

d/ Commentaires.

On constate que les descriptions symptomatiques des hippiatres sont brèves, mais précises et variées, pour

un examen clinique limité à la seule observation : aucune utilisation d'un quelconque procédé d'investigation complémentaire (palpation, percussion, auscultation) n'est rapportée : les hippocrates grecs savaient REGARDER un malade.

Des autopsies étaient pratiquées : en effet, la longueur du tube digestif du cheval était connue.

Les traitements étaient souvent SIMPLES et RATIONNELS; en ce qui concerne les coliques, ils consistaient à :

- libérer le tube digestif : par un régime diététique; une vidange manuelle; le recours éventuel à des clystères (d'environ deux litres) ou à des suppositoires (de la taille d'un oeuf); l'usage de potions laxatives et diurétiques.
- lever le spasme, dans certains cas, par l'administration d'antispasmodiques (asa foetida).
- l'emploi des drastiques était évité; ainsi que celui des hypnotiques, bien que l'opium fût utilisé en traitement de la toux; la saignée était rare.
- activer la décongestion et stimuler la reprise du péristaltisme, par la thermothérapie, et surtout la kinésithérapie, très employée.

3) La Saignée - Son importance.

La saignée, ou phlébotomie, constitue vraisemblablement la plus ancienne de toutes les opérations chirurgicales : Chinois, Indiens, Egyptiens et Grecs la pratiquaient depuis plusieurs siècles.

a/ Indications et lieux d'élection.

La saignée préventive, très controversée, se pratiquait au printemps : on prélevait 0,25l à la voûte palatine.

La saignée était surtout prescrite curativement dans un grand nombre d'affections :

- tout d'abord dans le traitement des maladies définies comme "infectieuses", afin d'évacuer le virus ou le poison avec le sang. C'était le cas du "maleus", maladie contagieuse protéiforme pouvant évoquer la morve, de l'intoxication par la ciguë, et même de la gale! Pour cette dernière, l'onction de produits soufrés et térébenthinés devait intervenir notablement dans les guérisons obtenues!

- dans le traitement de la fièvre, bien entendu, associée à une diète et à une purgation.

- dans moult affections loco-régionales : respiratoires, circulatoires (on saignait le cheval cardiaque!), oculaires, lésions inflammatoires des membres. Les affections digestives constituaient plutôt des contre-indications (en raison du risque de collapsus accompagnant les coliques violentes), excepté l'indigestion d'orge, dans laquelle on redoutait la fourbure.

Les lieux d'élection étaient toutes les veines sous-cutanées accessibles au bistouri au niveau des diffé-

rentes régions affectées. Les hippiâtres avaient, sur ce point, de très bonnes connaissances d'anatomie topographique, mais ils ne semblent pas avoir recherché les origines, les terminaisons ou les liens entre les différents vaisseaux.

b/ Technique.

Les soins pré-opératoires consistaient tout d'abord en un repos, parfois prolongé : trois jours en cas de surmenage suivi de courbature. Puis on faisait gonfler les vaisseaux cachés et peu apparents, par constriction à l'aide d'un lien : autour de la gorge en arrière des oreilles (veine temporale); autour de l'encolure (veine jugulaire); autour des membres.

L'instrument utilisé était généralement un petit bistouri ou une lancette. La conception du phlébotome n'a pas subi beaucoup de transformations à travers les siècles la ressemblance entre une "sagitta" romaine et une "flamme" du XIXe siècle est, à ce titre, éloquente. Pour les saignées à la voute palatine, on utilisait un phlébotome "qui ne soit droit, mais large"; la sublinguale et la nasale externe étaient piquées avec une aiguille ou un poinçon.

Les quantités prélevées, établies déjà depuis plusieurs siècles, étaient mesurées en cotyles, dont la contenance est 0,274l.

L'hémostase était généralement négligée pour les petits vaisseaux; elle se révéla nécessaire pour les gros, notamment la jugulaire, la sous-cutanée de l'avant-bras et la saphène : on appliquait alors sur le lieu de l'incision de la poudre d'alun brûlé, du crottin fixé par une étoffe, ou un tampon de laine imbibé d'huile; ou bien on réalisait une compression à l'aide d'une rondelle de bois de la taille d'une pièce de monnaie.

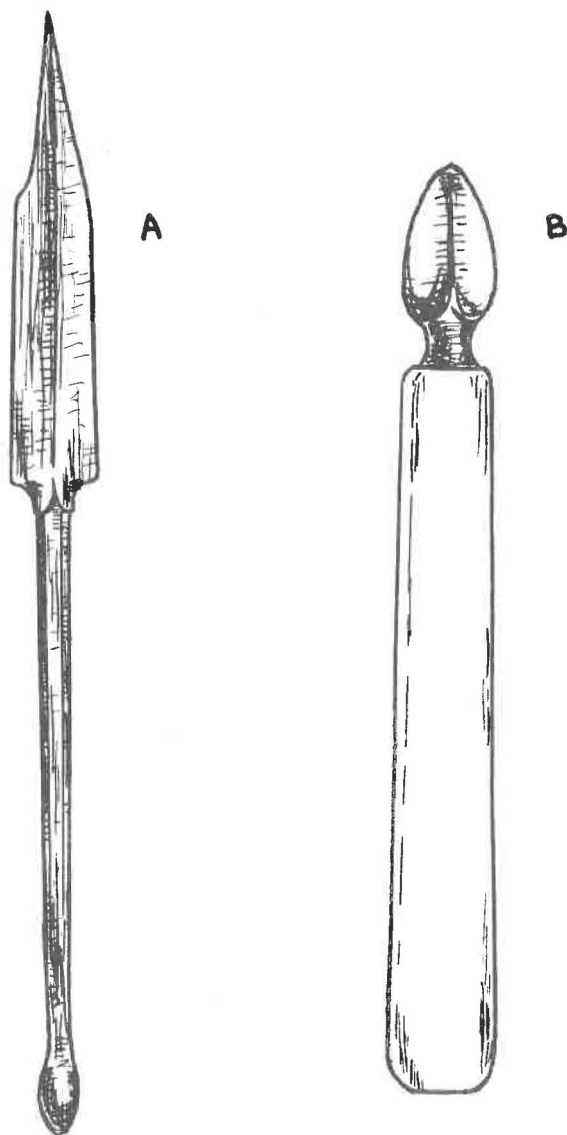
Le sang était recueilli dans un vase afin d'apprécier sa qualité et sa quantité; on y incorporait ensuite des produits médicamenteux pour en frictionner le malade: huile, vin cuit, vinaigre, oeufs, etc...

c/ Commentaires.

On voit que la saignée, largement pratiquée par les hippiâtres, ne l'était pas aveuglement : ils en connaissaient les dangers : l'existence d'une artère satellite est signalée pour les veines palatine, temporale et jugulaire; le risque de thrombus ou d'embolie est craint lors de lésion imprudente d'un gros vaisseau.

Les indications thérapeutiques étaient dictées, certes, par une démarche empirique, mais qui était le fruit d'une longue expérience ayant démontré les bienfaits de la méthode et déterminé le dosage efficace.

On voit donc par cette étude de l'Hippiatrique que les médecins du cheval de la période gréco-romaine étaient des observateurs attentifs, avisés et précis; et qu'ils n'excellaient pas seulement à porter un diagnostic



PHLÉBOTOMES

A: "SAGITTA" ROMAINE.

B: FLAMME OU PHLÉBOTOME DU XIXe SIÈCLE.

(Reproductions d' après "L' Art Vétérinaire de l' Antiquité à la fin du XIXe siècle. Essai historique." de ROBIN E. WALKER.)

clinique surprenant, par la simple observation directe; mais que nombre d'entre eux, même si les connaissances nécessaires au traitement étiologique leur faisaient défaut, étaient capables de mettre en oeuvre un traitement symptomatique efficace en associant des mesures hygiéniques et diététiques à une utilisation raisonnée des moyens d'intervention en leur possession.

B. L'oeuvre de Végèce.

Elle constitue également un bilan très important des connaissances de l'époque, reprenant de nombreux points de l'Hippiatrique, et apportant parfois quelques précisions supplémentaires.

Ainsi Végèce nous redécrit la morve (morbus maleus), la rage et la peste, et il nous en donne les modes de contagion.

Il insiste sur l'entretien du pied du cheval, qui était déjà l'une des principales préoccupations des Grecs à l'époque de Xénophon, dont Apsyrté s'est inspiré.

Il donne la description d'un "travail" de contention qui ne subira pratiquement pas de modification pendant quinze siècles.

Il nous rappelle, lui aussi, les indications et techniques de la saignée (dont il perfectionne l'hémostase), et développe tous les aspects de la cautérisation: les cautères sont de forme et de volume variés, de façon à donner le feu en pointe ou en raies; toutes les indications sont reconnues: tares osseuses, ligamenteuses, tendineuses, révulsion sur toutes les régions; ponction de kystes ou d'abcès; arrêt des hémorragies.

Il insiste, enfin, sur les mesures d'hygiène, tant au niveau de l'aménagement de l'écurie qu'au niveau des soins à prodiguer régulièrement à la plus noble conquête de l'homme!

III. LE DEVENIR ULTERIEUR DES CONNAISSANCES ANTIQUES.

La source de l'Hippiatrique se tarit définitivement après 488, année où Théodoric traverse les Alpes avec la cavalerie de Théodoric-le-Grand, roi des Ostrogoths, et décrit avec un grand réalisme la souffrance des hommes et des chevaux dans le froid glacial; vers 500, Végèce publie son "Artis veterinariae digestorum mulomedicinae libri". En Europe, ces deux oeuvres ne ressortiront de l'ombre que dix siècles plus tard...

Sont-ce pour l'Art vétérinaire antique dix siècles d'oubli? Non! Un phénomène historique majeur va permettre non seulement sa conservation et son épanouissement, mais aussi sa rediffusion indirecte en Europe trois siècles avant que ne soient à nouveau publiées les sources gréco-romaines!

Ce phénomène est l'expansion arabe, qui va s'étendre sur plusieurs siècles des confins du Moyen-Orient à une partie de l'Europe.

A. La médecine vétérinaire chez les Arabes.

Mahomet, persécuté, est contraint de s'enfuir à Médine en 622 : c'est l'"hégire". Il rentre en vainqueur à la Mecque en 630 : la "Guerre Sainte" contre les vieux empires va commencer.

Toute l'Arabie, la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie, la Perse, l'Egypte passent sous domination musulmane avant la fin du VII^e siècle; la résistance acharnée de Constantinople lui vaut l'établissement d'un traité de paix.

Mais cela n'empêche nullement la civilisation arabe de se nourrir de culture antique : en 833, le calife El Mamoun fonde à Bagdad la "maison de la sagesse", comprenant bibliothèque, université et bureau de traductions.

1) Les documents.

Sont ainsi traduites en arabe les oeuvres des Anciens (d'Hippocrate à Aristote et Galien), et celles des hippocrates byzantins, sans doute à une époque voisine de leur rassemblement dans l'Hippiatrique, auxquelles s'ajoutent les écrits d'hippocrates hindous, syriens, persans et arméniens.

Or, s'il est un peuple dont la passion pour le cheval surpassa celle des Grecs, c'est bien le peuple arabe. Mahomet dit : "Dieu prit une poignée de vent et en fit le cheval arabe."!

Aussi le mariage d'une connaissance si élevée et d'une si profonde vénération ne tarde-t-il pas à produire son fruit : une science hippique arabe d'une richesse phénoménale.

Moulé nomme cent deux auteurs. Nous en retiendrons deux : Au XII^e siècle : Ibn Al Awan ("Abou Zacaria" pour les espagnols) écrit son Kitab al Fellalah (Traité d'Agriculture) renfermant quatre chapitres sur l'élevage, l'hygiène et les maladies du cheval, du boeuf, du mouton, de l'âne, du mulet et du chameau. C'est une oeuvre synthétique remarquable, issue d'un choix sélectif de documents provenant des Grecs, des Persans et des Hindous : "Il (ce traité) représente la somme des connaissances professionnelles des pays de l'Orient à cette époque et il est d'une grande valeur pour l'histoire vétérinaire." (R. Fröhner, cité par Dubouch).

Au XI^{Ve} siècle : Abou Bekr Ibn Bedr, écuyer du sultan d'Egypte El Nacer compose pour lui le Naceri ou traité des deux arts : hippologie et hippiatricie. Il nous révèle la science hippique des arabes au moment où elle a le plus de pratique, de relief et d'éclat. Mais dans le domaine de la pathologie et de la thérapeutique, il semble uniquement s'être inspiré des hippiatres grecs et de Végèce.

2) Les pratiques.

La médecine vétérinaire fait chez les Arabes des progrès modérés, mais incontestables.

L'étude des maladies contagieuses reste limitée. Cependant, la gale, la rage et le tétanos sont bien décrits, et la contagiosité de la morve, de la dourine et du charbon est correctement connue.

Au niveau de l'appareil digestif : l'avulsion et le rabotage des dents sont pratiqués. On sait extraire les sangsues fixées à l'intérieur de la bouche, et en prévenir l'implantation en faisant boire l'animal à travers une étoffe. Les déchirures du rectum sont pour la première fois mentionnées par Abou Bekr, et les sutures du périnée sont pratiquées.

Le pied du cheval fait, bien entendu, l'objet d'une attention particulière : en plus des affections citées par les hippiatres gréco-romains, on note : l'encastelure, les seimes, les eaux-aux-jambes, les luxations articulaires et ...l'enclouure, car le fer à cheval était connu des Arabes! Le diagnostic des boiteries s'affine : l'animal au trot, on examine les mouvements de la tête et de l'encolure pour le membre antérieur, de la croupe pour le membre postérieur.

La chirurgie garde à peu de choses près ses acquis gréco-romains. En obstétrique, des crochets sont parfois utilisés pour faciliter l'extraction des foetus. Des embryotomies sont pratiquées avec un petit bistouri assez semblable à un embryotome à main.

La thérapeutique s'élargit par l'extension considérable de la pharmacopée. Chimistes et alchimistes, les Arabes connaissaient un grand nombre de substances et leurs propriétés. Une foule de produits d'origine animale, végétale et minérale étaient utilisés à des fins thérapeutiques. Toutes les formes médicamenteuses actuelles étaient connues, sauf les injections.

Mais ils nous lèguent surtout l'Hippologie, dont ils furent les maîtres et les véritables fondateurs, et qu'ils poussèrent jusqu'au plus haut degré de raffinement. Cette observation minutieuse de l'"Extérieur" du cheval, et de ses variations, les conduisit tout naturellement à en étudier les lois, à s'intéresser de près à la zootechnie.

Mentionnons enfin des initiatives assez remarquables dans le domaine de l'enseignement : l'instruction était organisée, dispensée par des maîtres chez qui les "albeytares" étaient tenus de faire un stage plus ou moins long. Dans "le Nacéri", Abou Bekr énonce à l'intention de ces élèves quelques recommandations qui ne sont pas sans rappeler le serment d'Hippocrate, et qui figurent en avant-propos du présent ouvrage.

B. Le réveil de l'Europe.

1) Le Moyen-Age.

Une grande partie de la civilisation romaine accompagne l'Empire dans sa chute. Les Francs, aux coutumes rustiques, se souciaient peu de la sauvegarde d'un patrimoine culturel ou scientifique. Ils se souciaient néanmoins de leurs chevaux, dont ils confiaient l'entretien et les soins à un domestique nommé "mahrschalk".

Au IXe siècle, l'importation de la ferrure à clous par les Croisés revalorise la fonction du "mareschal", qui devient "mareschal-ferrant". Habile praticien, mais souvent peu instruit, celui-ci ne peut, en guise de traitements, qu'appliquer avec conscience des recettes empiriques dont il ignore l'origine et le rôle exact : la médecine romaine a bel et bien sombré dans l'oubli.

Les Arabes franchissent le Déroit de Gibraltar en 711. Si Charles Martel conjure le "péril sarrasin" en les stoppant à Poitiers, ils resteront en revanche implantés en Espagne pendant près de huit siècles. La Sicile et l'Italie du Sud sont donc fortement exposées à leur influence: c'est de là que part le réveil de l'art vétérinaire en Europe, au XIIIe siècle.

En 1250, Jordanus Ruffus, grand maître des écuries de l'empereur Frédéric II, roi de Naples et de Sicile, traduit à la demande de son souverain des manuscrits arabes: son livre de maréchalerie est considéré comme l'un des meilleurs ouvrages hippiatriques du Moyen-Age. Les maladies y sont classées dans un ordre systématique, les descriptions sont objectives et précises, et un grand nombre de maréchaux de la Renaissance s'en inspireront.

D'autres auteurs de moindre importance témoignent de la propagation du courant dans toute l'Europe dès le XIIIe siècle : Vincent de Beauvais en France; Bartholomew Glanville en Angleterre; Albert von Bollstaedt, dit Albertus Magnus, évêque de Regensburg, en Allemagne.

Aux XIVE et XVe siècle, le développement des connaissances hippiques se poursuit en Italie et surtout

en Espagne, où les "albeitares" bénéficient d'une influence arabe directe. (Rappelons que le fameux Abou Zacaria, évoqué plus haut, était né à Séville). En 1492, les Sarrasins repassent dans l'autre sens le Déroit de Gibraltar : mission accomplie!

Un vent de renouveau souffle sur l'Europe : la même année, Christophe Colomb lève l'ancre à la découverte de l'inconnu...

2) La Renaissance.

Déjà amorcée dès le milieu du XVe siècle, trouvant à point nommé un support efficace en 1436 dans l'invention de l'imprimerie, apparaît, dans toute sa splendeur, la Renaissance.

Associant, d'une part, un mouvement de pensée humaniste qui préparera le terrain de la Réforme, et, d'autre part, un "retour aux sources", un goût prononcé pour l'Antiquité, notamment grecque, suscitant une fantastique floraison des beaux-arts, elle va illuminer le XVIe siècle.

C'est le siècle de Rabelais et de Montaigne. C'est aussi celui de Raphaël, de Michel-Ange et de Léonard de Vinci. C'est enfin celui des découvertes géographiques et du renouveau des sciences.

Une traduction de Végèce est imprimée à Bâle en 1528; une version latine de l'Hippiatrique sort à Paris en 1530; une version grecque à Bâle en 1537 : l'héritage du passé est prêt pour une nouvelle fructification.

En 1598, paraît l'Anatomia del Cavallo, de Carlo Ruini, qui constitue l'un des événements marquants de l'histoire de la médecine vétérinaire. Ce splendide album de planches anatomiques serait en fait, comme on le pense maintenant, l'oeuvre de Léonard de Vinci, abusivement attribuée à Ruini par le fils de celui-ci. Ce joyau, qui laisse loin derrière lui l'anatomie des Anciens, prépare le nouvel âge de la médecine des animaux. Il se termine sur quelques chapitres de pathologie, inspirés de Végèce et de Ruffus.

Au XVIe siècle, naît aussi en Italie l'équitation savante. Federico Grisoni l'enseigne à Naples et Venise. César Fiaschi dirige une Académie à Ferrare, puis à Bologne où paraît en 1556 son Traité pour brider, manèger et ferrer les chevaux. Pignatelli lui succède à Ferrare.

Un brillant élève de Pignatelli fondera en 1595 à Paris l'Académie ou Institution de la Noblesse Française: Pluvinel, car c'est lui, mettra en selle le jeune roi Louis XIII. L'équitation française est née. Elle jouera un rôle déterminant dans l'histoire de la médecine vétérinaire:

en effet, dans un XVII^e siècle en pleine effervescence, c'est un écuyer qui publiera le premier livre important d'hippiatrique.

Nous avons vu qu'un héritage de connaissances séculaires vient de revoir le jour; qu'une soif de découverte et de progrès anime alors les esprits; qu'un grand courant de pensée les pousse à l'analyse critique et rationnelle : toutes les conditions sont réunies pour qu'un homme avisé redonne enfin des bases solides à l'art vétérinaire :

Cet homme est Jacques Labessie de Solleysel.

DEUXIEME PARTIE

solleysel et son temps

Si Solleysel a apporté à la médecine vétérinaire française un élan décisif, il faut y voir l'interaction de plusieurs facteurs.

Sa valeur personnelle est indiscutable : il a été capable, non seulement d'exploiter avec discernement l'expérience de ses prédécesseurs et les connaissances des Anciens, mais aussi d'établir des contacts fructueux avec ses contemporains.

Cependant, si on le replace dans son époque, on constate qu'il a intelligemment su aller dans le sens du courant : son caractère lui a donné la force de réaliser ce que les circonstances lui ont fourni l'occasion d'entreprendre.

I. LA CONJONCTION D'INFLUENCES : UNE JEUNESSE PROFITABLE.

A. L'environnement humain et géographique.

1) Le moule socio-éducatif.

a/ Le milieu familial.

La famille de Solleysel était établie dans la région du Forez, où elle faisait partie de la bourgeoisie aisée. Un certain Vital de Solleysel habitait à la fin

du XVII^e siècle la ville de Saint-Etienne, où il était marchand.

L'aîné de ses quatre enfants, Matthieu de Solleysel, devint capitaine des gendarmes écossais du roi. Un événement particulier nous permet de juger de l'importance de sa fonction.

Le 11 Décembre 1622, Louis XIII et Anne d'Autriche visitent Lyon en revenant de Montpellier. Cette visite fait l'objet de la publication, l'année suivante, par les Prévôts des Marchands de Lyon, d'un fascicule au titre symbolique : Le Soleil au Signe du Lyon.

Santucci, après avoir énuméré les principales personnalités venues apporter leur hommage au Roi, nous cite, à propos de la suite du cortège, ce passage :

"Monsieur de Soleisel, Ecuyer, Sieur du Clappier, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, Maréchal des Logis des Gardes ~~Ecossoises~~ du Corps de Sa Majesté, et Conseiller et Maistre des ports, ponts, péages et passages de la ville de Lyon, et ancien gouvernement, estoit à cheval, vestu de drap d'Espagne minime, passémenté d'or, plus plein ~~que~~ vuide avec une oppelande de ~~mesme~~ étoffe et ~~mesme~~ passément, le chapeau de castor gris, le cordon d'or, la plume blanche, le pourpoint de chamois, avec un galon d'or, la ~~chausse~~ et bas d'escarlate, deux galons d'or par dessus, la botte blanche, l'espée et esperons argentez."

Ce gentilhomme occupait, à n'en pas douter, une situation enviable! Il avait épousé, quelques années auparavant, une Dame Françoise Chappuis. Ils eurent ~~cinq~~ enfants. Le cadet se prénomma Jacques.

b/ Les jeunes années.

"JACQUES DE SOLEISEL Gentilhomme de la Province de Forest, fils de Matthieu de Soleisel Officier des Gendarmes Ecossois, naquit en l'année 1617, en une de ses terres nommée le Clapier, proche de la ville de Saint-Etienne."

L'auteur de ces mots n'est autre que Charles Perrault soi-même, de l'Académie Française, en 1696. Il cite en effet Solleysel comme l'un des hommes illustres du XVII^e siècle!

L'on ne sait pas grand chose de la petite enfance de Jacques. Il fit ses études à Lyon, chez les Jésuites, au Collège de la Trinité, dont la direction leur avait été confiée en 1567 et dont ils avaient entrepris la reconstruction en 1607 sur les plans du Père Martellange. Cet édifice est un bon échantillon du début de l'architecture classique lyonnaise sous Louis XIII.

Plusieurs années passées dans un bâtiment moderne aux formes simples, tendant à s'inspirer de la sobriété et de la pureté de l'architecture gréco-romaine, ont pu - qui sait? - contribuer à développer très tôt chez le jeune Solleysel un penchant pour la simplicité et la droiture. Il est certain, en tout cas, que sa formation religieuse fut pour une bonne part dans le renforcement des hautes qualités morales que ses contemporains se plurent à louer en lui.

C'est probablement vers l'âge de dix-huit ans que Jacques, suivant son inclination pour le manège, monte à Paris...

2) Le cadre loco-régional.

Le Clapier était une petite localité proche de Saint-Etienne. C'en est devenu aujourd'hui un quartier. Un plan du XIXe siècle nous montre que cette absorption fut postérieure à 1870.

Si Vital de Solleysel, le grand-père de Jacques, était marchand à Saint-Etienne, il était loin d'être le seul : toute la région du Forez a vécu essentiellement du commerce avant de commencer à développer quelques industries locales.

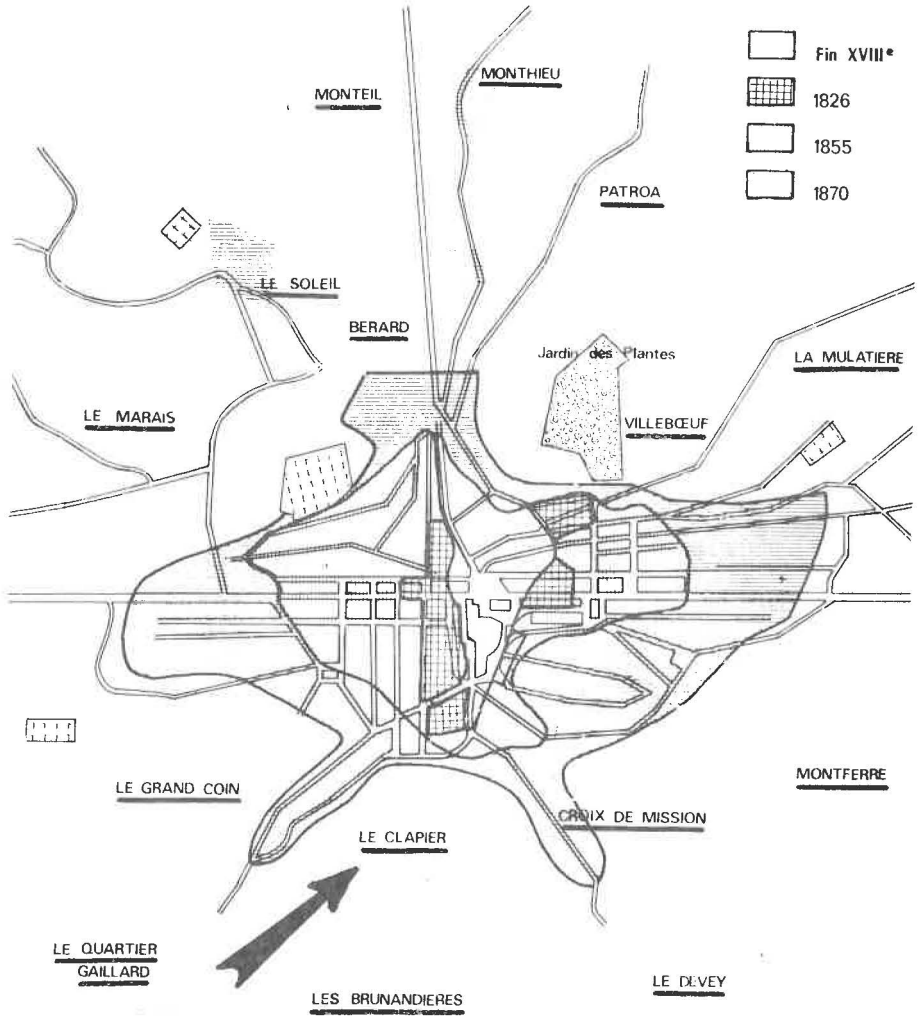
En bordure de l'Auvergne, entre les Monts du Beaujolais et du Lyonnais à l'Est, ceux de la Madeleine et du Forez à l'Ouest, ceux du Pilat enfin au Sud-Est, se trouve la plaine du Forez proprement dite, prolongée au Nord par la plaine de Roanne.

Au Moyen-Age, vers le XIIe siècle, le "Grand Chemin du Forez", trait d'union entre Le Puy et Nevers, fait partie des principaux itinéraires entre la Méditerranée et les grandes foires de Champagne et des Flandres. Le XIIIe siècle voit l'essor de bourgs importants près des châteaux (Montbrison en est un exemple très représentatif).

Le déclin des foires de Champagne au XIVe siècle contraint le Forez à une reconversion : à côté des activités spécifiquement rurales (polyculture, cultures maraîchères, vergers, quelques taillis de chênes et de châtaigniers, quelques pieds de vigne suivant les endroits) qui gardent toujours des dimensions modestes, apparaissent quelques industries, tant dans les campagnes comme activité d'appoint, que dans les villes : ce sont l'industrie textile (la toilerie sera rapidement relayée par le coton et la soie aux XVe et XVIe siècles), l'industrie du cuir (qui persiste de nos jours à Roanne), et le début de la métallurgie.

A côté d'une campagne restée pauvre, le développement de la foire de Lyon au milieu du XVe siècle va

Saint - Etienne



PLAN DE SAINT ÉTIENNE AU XIX^e SIÈCLE
(extrait de "LE PASSÉ DES VILLES DU FOREZ")

permettre au nord une nouvelle croissance de Roanne aux portes de la Loire navigable. Au sud, l'exploitation de la houille va, dès le XVII^e siècle, donner un essor spectaculaire au petit village de "Saint-Etienne-de-Furan".

Solleysel est donc originaire d'une région où, peut-être plus qu'ailleurs, la simple nécessité de survivre a transformé en une sorte d'instinct l'aptitude à se relever des coups du sort... ou à tirer profit des faveurs du destin.

B. Le bain intellectuel et culturel.

1) L'initiation équestre.

Jacques sut tirer le meilleur profit des faveurs du destin, et se donner les moyens d'enrichir ses connaissances et d'exercer son jugement dans de nombreux domaines.

On se souvient que Pluvinel avait fondé en 1595 son "Académie ou Institution de la Noblesse française", ce qui ne tarda pas à lui valoir de la part de ses contemporains une reconnaissance méritée. Perrault dira : "Du temps de nos peres il falloit aller en Italie pour apprendre à monter à cheval, & c'étoit en ce país-la seul qu'on pouvait se former parfaitement dans les exercices du Manège. Ce bel art a passé en France avec tous les autres; & c'est chez nous présentement qu'on vient de tous les endroits de l'Europe s'instruire dans la science de ce noble exercice. Pluvinel a esté le premier qui a porté ce bel art à un très-haut degré de perfection, ..."

Le manège de Pluvinel se trouvait au faubourg Saint-Honoré, à côté de la grande écurie du roi. C'est tout simplement là que Solleysel vient réaliser ses aspirations en recevant l'enseignement de De Menou de Charnizay.

En sa qualité d'écuyer de la grande écurie, De Menou avait en effet assisté aux leçons d'équitation de Louis XIII. C'est à lui que, rassemblant les éléments de sa méthode à la demande du roi, Pluvinel confiait la plupart de ses notes en attendant d'y mettre de l'ordre. La mort empêcha ce dernier d'achever son ouvrage. En revanche, il avait déjà fait préparer des planches par un graveur, nommé Crispin de Pas, lequel parvint à se procurer quelques notes restées chez le défunt et les publia avec ses planches sous le titre de Manège Royal.

Scandalisé, De Menou compose alors à la mémoire de son maître L'Instruction du Roi en l'Art de monter à cheval.

Solleysel ne pouvait rêver meilleur professeur.

2) La Renaissance et son aura.

a/ L'humanisme.

La pensée humaniste, apparue dès le début du XVI^e siècle, marque profondément et durablement les esprits. Rabelais traduit dans Pantagruel (1532) et Gargantua (1534) les grandes préoccupations de son temps, sous le couvert de la farce.

Simultanément se développe la Réforme, que la publication par Calvin de L'Institution de la religion chrétienne (1536) va propager en France. Elle aura comme corollaire tragique les guerres de religion qui déchireront le pays à la fin du siècle.

Une grande curiosité intellectuelle anime les investigations des chercheurs dans tous les domaines. L'astronome polonais Nicolas Copernic publie en 1543 son Traité sur les révolutions du monde céleste, qui sera la source d'une révolution non moins importante dans le monde savant.

C'est aussi la naissance de l'art baroque, et d'un nouveau lyrisme apparaissant dans les oeuvres de Ronsard et des autres poètes de la Pléiade.

La connaissance de l'homme et de la société domine les préoccupations philosophiques et littéraires, ainsi qu'on peut s'en rendre compte chez Montaigne et François de Sales.

Dans l'Astrée, épopée pastorale publiée de 1607 à 1627, et qui constitue la plus belle gloire poétique du Forez, qu'il a en effet choisi pour cadre, Honoré d'Urfé décrit un paysage idyllique qu'il peuple "d'êtres selon son coeur" : après une période troublée, il ramène la délicatesse dans les moeurs, les sentiments et le langage. Préfigurant le courant précieux, il exercera une grande influence sur la société raffinée du XVII^e siècle.

b/ Le rationalisme.

En 1620, le philosophe anglais Francis Bacon, partisan de la classification méthodique et du contrôle expérimental des faits, publie son Novum organum et annonce l'apparition de la science positive.

La vie intellectuelle reçoit un fondement officiel en 1635 avec la création de l'Académie Française; la sortie du Cid, en 1636, révèle l'élaboration progressive du clacissisme qui marquera, dans la forme comme dans les thèmes, le triomphe de la raison et de la volonté sur les passions et l'imagination.

En 1637, les principes de la "table rase" et du "doute méthodique" sont prônés dans le Discours de la Méthode par un certain René Descartes.

Solleysel a vingt ans. Dans l'Académie de Pluvinel, on lui enseigne non seulement l'équitation, mais aussi les mathématiques, la littérature, la poésie, la peinture et la musique, et ce, si l'on en croit Perrault, avec profit : "Il avoit beaucoup de goust pour les sciences & pour les arts; il sçavoit la Musique, & peignoit agreablement."

la suite des événements nous prouve qu'il sut en outre retirer de l'humanisme une ouverture d'esprit peu commune, et du rationalisme un formidable outil de travail.

II. VOYAGES ET RENCONTRES : UN ESPRIT CURIEUX ET AVISE.

Les grandes étapes de la vie de Solleysel vont dorénavant être assez étroitement liées aux événements historiques majeurs du moment :

A. Le grand conflit du siècle;répercussions directes

La Guerre de Trente Ans est issue d'une situation politique complexe, dont les causes remontent à plusieurs événements déterminants de la fin du XVIe siècle, et aggravée par les dissensions religieuses du XVIIe siècle.

1) Les origines de la Guerre de Trente Ans.

a/ L'essor de la Maison d'Autriche.

En 1453, la Guerre de Cent Ans laisse un royaume de France encore mal consolidé, face à un duché de Bourgogne vaste et puissant, gouverné par un rival acharné de Louis XI : Charles le Téméraire.

Le mariage de la fille de ce dernier, Marie de Bourgogne, avec un Habsbourg, le futur empereur Maximilien Ier d'Autriche, nécessite un partage de l'héritage bourguignon : la France récupère la Bourgogne, la Franche-Comté, la Picardie et l'Artois; les Pays-Bas sont annexés à l'Empire.

Par ailleurs, en Espagne, le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille permet la réunion des deux couronnes. En 1492, la victoire de Grenade signe la reconquête définitive sur les Maures.

L'union de l'infante Jeanne, héritière de Castille et d'Aragon, avec l'archiduc d'Autriche Philippe le Beau, achève l'édifice : leur fils, Charles Ier d'Espagne, est élu en 1519 Empereur du Saint Empire Romain Germanique, sous le nom de Charles Quint.

b/ Les guerres de religion.

Dès la rupture de Luther avec Rome, le mouvement réformé se propage : la France en profite pour neutraliser le dangereux Charles Quint en soutenant contre lui la révolte des protestants d'Allemagne.

En 1555, la paix d'Augsbourg laisse aux princes allemands le choix de leur religion, que leurs sujets devront suivre : "cujus regio ejus religio". Charles Quint abdique l'année suivante. Son empire est partagé entre son fils, Philippe II d'Espagne, et son frère, Ferdinand Ier d'Autriche.

Cependant, les Pays-Bas, sous domination espagnole, se divisent : le nord protestant parvient à faire scission en 1579 pour former les Provinces-Unies.

Outre-Manche, Henri VIII institue l'anglicanisme dès 1539. Si Marie Tudor, fille de son premier mariage et femme de Philippe II d'Espagne, rétablit le catholicisme, Elizabeth, fille de son second mariage, rétablit et renforce le statut de l'église anglicane cinq ans plus tard. L'Ecosse opte pour le presbytérianisme, d'inspiration calviniste. L'Irlande reste catholique.

Et en France, que se passe-t-il?

c/ Progrès de la monarchie absolue en France.

En France, c'est plus compliqué.

Le roi de France doit affronter trois problèmes : maintenir l'unité du royaume en neutralisant ses ennemis internes; rester suffisamment fort pour faire échec aux ambitions de la puissante Maison des Habsbourg, qui enserré le pays comme un étau; résoudre le problème des guerres de religion qui va s'imbriquer dans les deux premiers. Cette triple lutte conduit la France, lentement mais sûrement, vers la monarchie absolue.

Louis XI a donné l'exemple. Charles VIII, puis Louis XII, en épousant Anne de Bretagne, rattachent le duché au royaume. François Ier tient tête à Charles Quint. Puis les guerres de religion sévissent. Henri IV les apaise en 1598 par l'Edit de Nantes.

Lors de l'assassinat de son père par Ravailiac en 1610, Louis XIII a neuf ans. Cinq ans plus tard, il épouse l'infante Anne d'Autriche, fille de Philippe II

D'Espagne. En 1624, il prend pour ministre Armand Jean du Plessis, Cardinal Duc de Richelieu.

Richelieu, qui gouvernera pendant dix-huit ans, s'attachera à : combattre les protestants (siège de La Rochelle en 1627-1628); renforcer le pouvoir de l'Etat vis-à-vis des Grands du royaume, ce qui l'amènera à réprimer sévèrement les complots (exécution de Cinq-Mars et de Thou, à Lyon, en 1642); et toujours limiter la puissance des Habsbourg, d'abord en soutenant les ennemis de l'Autriche, puis en intervenant militairement dans le conflit.

2) Les principales étapes de la guerre.

Il est utile de les décrire brièvement car elles expliquent les conditions de la paix.

a/ Période pré-française.

Malgré la Paix d'Augsbourg, l'opposition entre protestants et catholiques d'Allemagne se ravive à mesure que le protestantisme progresse. Par ailleurs, la Bohême accepte de moins en moins la pesante tutelle impériale. L'ambition de l'empereur, visant à renforcer l'autorité autrichienne et catholique aux dépens des libertés princières et protestantes, ne tarde pas à provoquer des murmures réprobateurs.

En 1618, à Prague, trois envoyés de l'empereur sont défenestrés : c'est le début du soulèvement de la Bohême. C'est aussi celui de la Guerre de Trente Ans.

L'année suivante, la Bohême choisit comme roi l'Electeur Palatin Frederic V. Mais l'écrasement des révoltés à la Montagne Blanche en 1620 réduit ce dernier à abandonner ses Etats et son titre au duc de Bavière, principal allié de l'empereur Ferdinand II.

La Contre-Réforme progresse. Le roi du Danemark tente alors en 1625 de sauver la cause protestante. Il est vaincu à Lütter en 1626 et doit signer la paix en 1629.

En 1631, le roi Gustave II Adolphe de Suède pénètre jusqu'au coeur de l'Allemagne, mais trouve la mort au cours de sa victoire sur l'armée impériale à Lützen en 1632. L'empire se redresse, bat les Suédois à Nördlingen en 1634, et progresse à l'ouest vers la France...

b/ Période française.

Après avoir laissé s'épuiser ses "alliés" protestants, Richelieu est alors contraint de passer ouvertement

à l'offensive, à la fois contre l'empire et contre l'Espagne.

Après quelques revers, les Français conquièrent l'Alsace et le Roussillon. Un traité d'alliance est signé à Hambourg en 1638, entre Louis XIII et Christine de Suède.

Richelieu meurt en 1642. L'année suivante, à la mort du roi, le dauphin a cinq ans. La régente, sa mère, confie le gouvernement à Mazarin.

Cette même année 1643, le Grand Condé, duc d'Enghien, bat les espagnols à Rocroi; puis à Lens en 1648. Turenne, franchissant le Rhin, repousse les troupes impériales, les bat à Nördlingen en 1645, et amorce, conjointement avec les Suédois, une offensive sur Vienne, qui oblige l'empereur Ferdinand III à signer la paix en 1648.

3) Les Traités de Westphalie.

a/ Les négociations.

Plusieurs discussions préliminaires eurent lieu à Hambourg dès 1642. L'année suivante, l'un des premiers soucis du tout jeune Louis XIV fut de désigner ses représentants, munis des pleins pouvoirs par un document officiel dont voici quelques extraits :

"Pleines puissances du Roy de France pour les traittés de la Paix Universelle a Munster :"

"(...). Or pour adviser aux moyens de parvenir a la ditte paix generale, et dicelle traitter, conclurre, et arrester, il est necessaire de commestre de Nostre part quelques personages deminentes dignité et capacité, (...),"

"(il s'agit) de Nostre tres cher et tres aymé Cousin Henry d'Orleans, Duc de longueville, et de Toutteville, Prince et Comte souverain de Neufchastel, Comte de Dunois, et de Tancarville, Connestable Hereditaire de Normandie, Gouverneur et Nostre Lieutenant general aud' Pais, Capitaine de cent hommes d'armes de nos Ordonnances, et Chevalier de nos Ordres,"

"de Nostre tres cher et feal le Sieur Claude de Mesme Comte d'Avaux Commandeur de nosd' Ordres, Surintendant des Finances de France, et l'un de nos Ministre d'estat,"

"et de Nostre bien aymé et feal le sieur Abel Servien Comte de la Roche des Aubiez, Conseiller en tous nos Conseils, (...)."

"Pour ces causes et autres bonnes et justes considerations, (...) leurs avons donné et donnons plein et absolu pouvoir, commission et mandement special, de se transporter en Allemagne en qualité de nos Ambassadeurs extraordinaires et Plenipotentiaires pour la paix generale, et conferer en la ville de Munster avec les Deputez, Plenipotentiaires de nos tres Chers et tres aymes frere, et

Beaufrere l'Empereur des Romains, et le Roy d'Espagne, (...),"

"et conclurre une bonne et seure paix entre Nous et nos Alliez dune part, L' Empereur, le Roy D' Espagne, et leurs Alliez dautre, (...)."

"Promettant en foy et parole de Roy, et sous l' obligation et hypothèque de tous nos biens presents et avenir de tenir ferme et accomplir ce qui aura par eux esté ainsi stipulé, accordé et promis, (...)."

"Donné a Paris le 20. jour de Septembre, lan de grace 1643, et de nostre regne le premier. (...)."

b/ Les traités.

Ces négociations donnèrent naissance à deux Traités : celui de Münster (1644) entre la France et l'empereur Ferdinand III; celui d'Osnabrück (1648) entre la Suède, les princes protestants d'Allemagne et l'empereur, mettant fin aux hostilités.

L'Electeur Palatin récupère son titre et ses Etats; le Brandebourg gagne la Poméranie orientale; mais surtout l'indépendance des princes est solennellement confirmée : le Saint Empire a vécu.

Reconnues garantes de ces "libertés germaniques", les grandes puissances gagnantes sont la Suède et la France : La Suède reçoit la Poméranie occidentale, ce qui la met en bonne place pour faire de la Baltique un lac suédois.

La France voit sa présence définitivement recon- nue dans les Trois-Evêchés de Metz, Toul et Verdun; et surtout elle gagne la majeure partie de l'Alsace (sauf Strasbourg), ce qui, malgré l'enclave lorraine, reporte sa frontière sur le Rhin.

4. Le voyage en Allemagne de Solleysel.

a/ Les circonstances.

Intéressons-nous maintenant d'un peu plus près à la délégation française en Westphalie : les diplomates bénéficient, bien entendu, de tous les égards et privilèges dûs à leur rang et à leur fonction. Ils sont accompagnés de leurs proches, et de diverses personnes attachées à leur service. Ils peuvent ainsi jouir d'un confort décent en une agréable compagnie, et disposer d'une totale liberté d'esprit pour se consacrer à leur mission.

L'écuyer de Claude de Mesme, Comte d'Avaux, n'est autre que ...Jacques de Solleysel. Ce n'est pas un hasard. Perrault nous dit, à ce propos : "il (Solleysel) prit des leçons de Monsieur de Buades, Escuyer de Monsieur de Longueville, durant la négociation de Munster, où il

avoit suivi Monsieur le Comte d'Avaux pour voir l'Allemagne, & surtout pour y conférer avec les Medecins des maladies des chevaux, qui sont là aussi frequens que le sont en France les Medecins des hommes".

Eh oui! Solleysel ne s'est pas trompé, qui a vu dans ce "voyage organisé" une occasion exceptionnelle de s'instruire en restant au service de son roi et de son pays. Cette occasion, il la saisit sans hésiter.

b/ Les hippiâtres allemands.

Nous n'avons malheureusement pas de précisions sur les activités exactes de Solleysel en Allemagne, pas plus que sur l'itinéraire de son voyage et les personnes qu'il rencontra. Il semble, d'après Mennessier de la Lance et Robin E. Walker, qu'il ait rejoint d'Avaux en 1645.

Nous ne pouvons donc que tenter d'évaluer raisonnablement, d'après ce que nous connaissons de l'histoire vétérinaire de ce pays, le niveau qu'elle y avait atteint par rapport au reste de l'Europe.

L'état des connaissances n'était sans doute pas plus avancé qu'ailleurs, mais il est possible que celles-ci aient bénéficié d'une meilleure diffusion, plus propice à la vérification expérimentale.

Dès le XIIIe siècle, des auteurs comme Meister Albtant et Albertus Magnus ont laissé des écrits non dénués d'intérêt. Et surtout, la "medicina equorum" de Jordanus Ruffus (1250) connu certainement outre-Rhin un retentissement durable: Car Ruffus était chevalier et maître de maréchalerie au service de Frédéric II, roi des Deux-Siciles, qui devint empereur du Saint-Empire.

Même si peu d'ouvrages sont passés à la postérité, les siècles suivants virent la publication de nombreux opuscules notablement inspirés de Ruffus.

Ainsi, au début du XVIIe siècle, Boehme, après avoir exercé son art en tant que prisonnier des Turcs en Hongrie, devient "Rossartz" à la cour de Brandebourg. Son Neu Buch von bewaehrter Ross-Artzneyen, publié à Berlin en 1618, n'est qu'une liste de recettes, sans description de maladies.

Le grand nombre d'hippiâtres allemands a néanmoins favorisé la confrontation de leurs méthodes et l'échange de leurs observations : s'ils n'étaient guère plus éclairés que leurs contemporains sur les causes des maladies, du moins leurs pratiques étaient-elles peut-être plus éprouvées.

C'est en tout cas ce qu'il ne semble pas excessif de supposer, tous les biographes de Solleysel s'accordant à reconnaître que ce voyage eut pour lui une grande importance.

Les meilleures choses ayant une fin, la paix est tout de même signée en 1648, et le cortège diplomatique rentre en France.

B. L'amitié avec le Duc de Newcastle.

1) L'installation de Solleysel et le début de son enseignement.

A son retour d'Allemagne, Solleysel a non seulement trente-et-un ans mais aussi une solide formation. Il se décide alors à faire profiter les autres de son savoir équestre dans un premier temps, par le biais du manège, et de son savoir médical dans un second temps, dès qu'il aura réuni tous les éléments de son livre.

a/ Le manège en Forez et l'Académie de Bernardi.

"De là s'estant retire dans sa Province, & ayant receu chez luy plusieurs jeunes Gentilshommes, il s'employa à leur enseigner les exercices du Manège, & en fit d'excellents Escuyers." La qualité de son enseignement y est reconnue, et ses élèves lui en seront reconnaissants.

Parmi eux se trouve Bernardi; en 1649 selon Santucci. Nous verrons plus loin que cette date nous pose un problème. C'est cependant après cette étape que la carrière enseignante de Solleysel connaît son plein essor: donnons encore une fois la parole à Perrault : "Monsieur Bernardi, qui s'est fort distingué dans sa profession, & qui connoissoit le merite de Monsieur de Soleisel, luy manda qu'il venoit d'establir une Academie à Paris, & le pria de le venir aider. Il y vint, & l'on sçait en quelle reputation il mit cette Ecole d'adresse et de vertu"

C'est ainsi que Solleysel, répondant à l'invitation de son élève, dirige une des écoles d'équitation les mieux achalandées de Paris, l'Académie Bernadi, située près de l'Hôtel de Condé. On y vient de plusieurs endroits d'Europe apprendre sa méthode, et Sir William Hope, qui est son élève pendant deux années, vante l'aisance de son accueil, le charme de sa conversation, la franchise de son discours : "Il se livre sans réserve et répond à toutes les questions; il est acquis aux idées modernes et libre de toute superstition."

b/ Pourquoi un livre?

Un esprit curieux comme Solleysel n'a pas pu ne pas connaître les ouvrages de maréchalerie et d'hippiâtrie de ses contemporains. Un esprit aussi clairvoyant que lui n'a pas pu ne pas relever, à côté de quelques livres sérieusement écrits mais manquant souvent d'apports originaux (Francini, le neveu de Ruini, publie en 1607 une Hippiatrique qui n'est que la traduction en français de la dernière partie de l'Anatomia del Cavallo), plusieurs publications dont l'unique et colossale particularité réside dans la diffusion d'absurdités sans nom, notamment en ce qui concerne la médecine équine, risquant de perpétuer durant Dieu sait combien de temps l'application de pratiques fantaisistes sinon dangereuses :

Laissons le Major F. Smith nous dépeindre Gervase Markham :

"Le nombre d'ouvrages de toutes sortes sur lesquels Markham apposa sa signature atteint un total de trente-six, si l'on ne compte que leur première édition."

Il publie en 1593 A Discourse of Horsemanshippe, dont il change le titre en 1597, en y traitant plus largement des maladies :

"La partie sur les maladies comprend cinquante-six chapitres, tenant dans vingt-neuf pages; la plupart des chapitres ne contiennent que quelques lignes. (...)"

"Dans l'édition de 1606, il ajoute un nouveau chapitre sur le traitement du farcin au moyen de mèches d'étoupe imbibées de brandy et du jus d'une herbe appelée 'herbe de grâce', introduites dans les oreilles et maintenues là en attachant ces dernières entre elles!"

Le chef-d'oeuvre de Markham est Markham's Maisterpeece, vers 1610.

"On peut en toute sécurité affirmer que, en ce qui concerne les traitements, les effets néfastes de 'Markham's Maisterpeece' furent expérimentés durant cent ans après la mort du compilateur, et que rien d'autre n'a exercé auparavant ni depuis une influence aussi désastreuse sur l'enseignement et le progrès de la médecine vétérinaire."

La France avait, elle aussi, son Markham : Maître Maréchal à Paris à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe siècle, il s'appelait Nicolas Beaugrand et publia Le Mareschal Expert, que nous décrit le Général Mennessier de la Lance :

"Ce petit livre mérite qu'on s'y arrête un instant. C'est un monument d'ignorance, de barbarie, de superstition, et un instructif recueil des préjugés de l'époque. (...)L'ouvrage se compose presque entièrement de 'Receptes', et les remèdes fournis par cette polypharmacie extravagante sont dangereux ou ridicules, ne reposant pas sur

la moindre connaissance de la pathologie et s'appliquent, ainsi que les opérations inutiles et barbares recommandées par Beaugrand, à des maladies dont il ne décrit même pas les symptômes."

"Eh bien! Peu de livres ont eu un pareil succès. Pendant plus de deux cents ans, le 'Mareschal Expert', imprimé dans la France entière, répandu par le colportage, a été le bréviaire des maréchaux de campagne et même des villes! En 1820, après les travaux de Bourgelat, de Lafosse surtout, il était toujours publié... peut-être l'est-il encore." (1917).

Face à une telle situation, il n'est pas douteux que Solleysel a ressenti assez tôt la nécessité et l'urgence d'offrir au public un ouvrage sérieux d'hippiatrique, qui fasse le point de façon claire et méthodique sur les connaissances de son époque. Le "Parfait Maréchal" était déjà en germe dans son esprit alors qu'il recevait les leçons de De Menou; ce fut l'un des motifs de son voyage en Allemagne; à présent, dans l'Académie Bernardi, conjointement à l'équitation, il enseigne la façon de soigner les chevaux, et travaille ardemment à la rédaction de son livre.

Un autre élément va le stimuler dans cette voie: il ne se sent pas seul. Un homme est animé du même souci d'honnêteté et de progrès que lui; un homme avec qui naîtra une amitié qui ne faiblira pas; cet homme, qui vint le voir à Paris à l'Académie Bernardi, est William Cavendish, Duc de Newcastle.

2) Le périple européen de Newcastle.

William Cavendish (1592-1676), premier Duc de Newcastle, s'est dévoué corps et âme à l'équitation. Il est considéré, à juste titre, comme l'autre grande figure de l'enseignement hippique du XVIIe siècle, avec Solleysel.

a/ Les causes de son exil.

En 1638, en tant que Gouverneur du Prince de Galles, c'est-à-dire, comme chacun sait, du Prince Charles, alors âgé de huit ans, il est le premier à lui apprendre à monter à cheval.

A cette époque, l'Ecosse presbytérienne se soulève. Le roi Charles Ier lui livre bataille et confie la ville de Newcastle au Duc, qui la sauve. Puis c'est l'assension de Cromwell, chef du parti des "puritains", au Parlement en 1640.

Le roi tente en 1642 de faire arrêter les meneurs. Son coup d'état échoue : Londres se révolte. C'est

le début de la guerre civile et le roi doit fuir. Cromwell gagne la bataille de Marston Moor (1644) dans laquelle le Duc, par sa campagne malheureuse, semble avoir désavoué son roi : pour cette raison, il s'exile volontairement sur le continent en Juillet 1644 avec ses deux fils et son frère, abandonnant ses propriétés de Welbeck Abbey et de Bolsover Castle.

Quant à Charles Ier, réfugié dans une Ecosse irritée de son refus de reconnaître l'église presbytérienne, il est vendu au Parlement anglais, par lequel il sera jugé, puis décapité en 1649.

Le jeune Charles II a alors dix-neuf ans. Couronné roi en Ecosse, il essaie de reprendre le pouvoir à l'aide d'une armée écossaise. Battu à Worcester en 1651, il doit s'exiler en France, puis aux Pays-Bas.

Cromwell est le maître de l'Angleterre.

b/ Les étapes du périple.

Arrivé à Hambourg avec quatre-vingt dix livres sterling en poche, le Duc vient ensuite à Paris où il reste trois ans : C'est là qu'il se décide à développer l'art du manège. "Il est possible qu'il ait été influencé dans cette décision par les conseils du plus grand vétérinaire du XVII^e siècle, Jacques de Solleysel, maître d'équitation et vétérinaire en la célèbre Académie de Bernardi à Paris." (Major F. Smith).

Puis Newcastle fait un séjour à Rotterdam avant de s'installer à la fin de l'année 1648 à Anvers, où il restera jusqu'en 1660, terme de son exil.

Nous sommes alors en face d'une contradiction chronologique que nous n'avons pu résoudre :

d'une part, Solleysel, rentré d'Allemagne en 1648, n'a pu venir diriger l'Académie de Bernardi à Paris qu'APRES que ce dernier eut été son élève en 1649, comme le dit Santucci;

d'autre part, Newcastle a nécessairement rencontré Solleysel à l'Académie de Bernardi AVANT de s'établir à Anvers fin 1648, ainsi que nous le rapporte Smith.

Ce qui est certain, c'est qu'ils se sont rencontrés et appréciés, et que l'Ecole fondée à Anvers par Newcastle atteignit rapidement une renommée européenne: voir évoluer le Duc âgé de plus de soixante ans, avec une aisance, une élégance et une perfection inégalées, en de savantes figures, permet aux spectateurs stupéfaits de constater sa maîtrise absolue de l'animal et l'excellence de sa méthode de dressage.

Peu de temps après la mort de Cromwell, en 1660, Charles II est rappelé en Angleterre et restauré. Le Duc de Newcastle suit son souverain. En récompense de sa fidélité, il est comblé d'honneurs et récupère ses titres

et ses biens. Dédaignant la politique, et menant ce qu'il nomme lui-même une "vie campagnarde solitaire", il se consacre à la restauration de sa fortune. Sa passion pour l'équitation ne le lâche pas. Il continue à pratiquer le manège, et écrit des poèmes. Il s'éteint sur ses terres en 1676 à l'âge de quatre-vingt quatre ans.

c/ Newcastle et Solleysel.

Après son passage à Paris, "le Duc maintint pendant tout le reste de sa vie une correspondance avec Solleysel", nous dit F. Smith. Cette correspondance fut même à l'origine d'une étroite collaboration, comme on peut en juger :

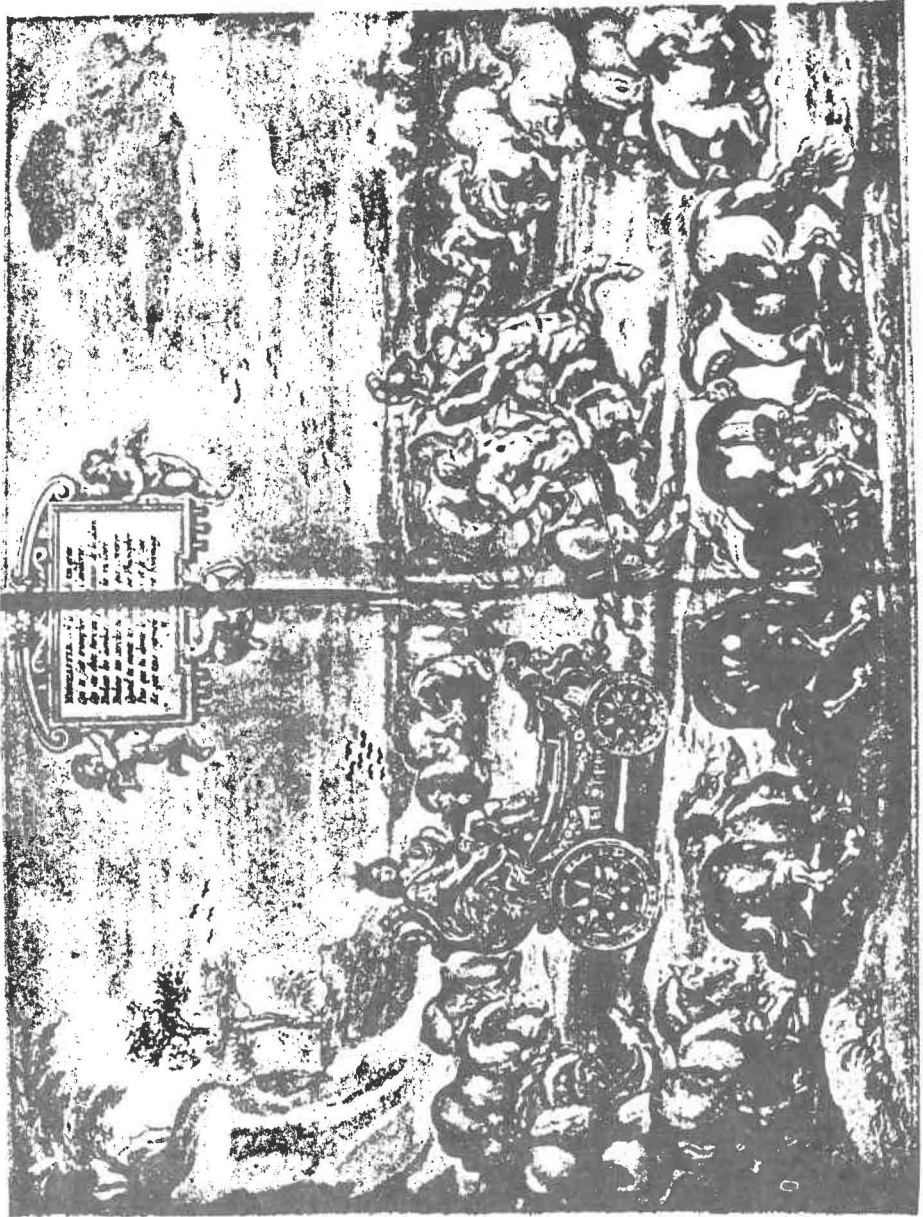
Perrault nous apprend que "Environ vingt ou vingt-cinq ans avant sa mort (c'est-à-dire entre 1655 et 1660), il (Solleysel) quitta l'ancienne méthode de dresser les chevaux qu'il avoit pratiquée jusqu'alors, pour prendre celle du Duc de Neufcastel, l'ayant reconneü plus courte & plus generale; parce que suivant cette méthode il n'y a point de cheval qui ne soit capable d'estre dressé au Manège, & que par l'ancienne méthode beaucoup d'excellens chevaux n'y peuvent estre dressez."

Deux ans avant de quitter Anvers, Newcastle y avait publié sa Méthode & Invention Nouvelle de Dresser les Chevaux, chez Van Meurs en 1658. Le manuscrit avait été traduit, et l'ouvrage imprimé directement en français, luxueusement illustré de gravures d'Abraham Van Diëpenbeke, un élève de Rubens.

La concordance est absolue : assurément les deux amis communiquaient de façon très régulière et se faisaient mutuellement part de leurs expériences, opinions et observations.

En 1667, de retour en Angleterre, Newcastle publie à Londres un ouvrage très proche du précédent : "A New Method and Extraordinary Invention to Dress Horses and Work them according to Nature, as also to Perfect Nature by the Subtilty of Art; which was never found out but by the Thrice Noble, High and Puissant Prince, William Cavendishe, Duke, Marquis, and Earl of Newcastle, &c., &c. London, 1667." Cet ouvrage est dépourvu de planches.

Ce second livre est traduit en français par un Wallon en 1672. Le Duc en envoie un exemplaire à son ami, qui le remercie mais critique sévèrement le manque d'exactitude et de clarté de la traduction. Finalement, Solleysel retraduit l'oeuvre : le fils de Newcastle, Milord d'Ogle, étant alors à Paris, Solleysel lui soumet successivement chaque passage de sa traduction qui n'est, dit-il, pas "une traduction rigoureuse et ponctuelle, mais plutôt un commentaire libre et estendu".



- FIG. 25.
A Plate from the Duke of Newcastle's work on Horsemanship published at Antwerp in 1658.

"NEWCASTLE DANS UN CAROSSE TIRÉ PAR UN CENTAURE ET SALUÉ PAR UN CERCLE DE CHEVAUX AGENOUILLÉS." (SMITH)

L' une des 43 gravures de Diepenbeke illustrant le livre de Newcastle en 1658.

C'est ainsi que paraît en 1677 la "Nouvelle Méthode pour dresser les chevaux en suivant la nature et mesme la perfectionnant par la subtilité de l'Art. Le tout inventé et mis à jour par Monseigneur de Duc de Newcastle. Traduction nouvelle sur l'original Anglois, avec les Annotations, ou Supplémens pour rendre plus intelligibles les endroits difficiles. Par Monsieur de Solleysel, Escuyer Sieur du Clapier, & l'un des chefs de l'Académie Royale, près l'Hostel de Condé. Avec les figures nécessaires. A Paris, chez Gervais Clouzier, au Palais, sur les degrez en montant pour aller à la Sainte Chapelle, à l'Enseigne du Voyageur, 1677."

C'est en quelque sorte un dernier hommage de Solleysel à la science de son grand ami, mort l'année précédente.

III. UNE CARRIERE PAISIBLE EN DES TEMPS TROUBLES.

A. Les avatars de la vie politique française.

On ne peut pas dire que Solleysel aura vécu dans un climat de calme et de sérénité politique : à peine les traités de Westphalie sont-ils signés qu'éclatent des troubles intérieurs, qui ne sont d'abord pas pris au sérieux, d'où leur nom tiré d'un jeu d'enfant turbulent.

1) La Fronde.

En 1648, le parlement de Paris, se posant en protecteur du peuple abusivement pressuré, se révolte contre Mazarin, avec le soutien de la population.

En 1649, la Cour se réfugie à Saint-Germain; Condé, à la tête de l'armée royale, assiège Paris et le parlement se soumet par la paix de Rueil.

En 1650, Mazarin fait arrêter Condé qui, en sauveur de la monarchie, devenait trop ambitieux à son goût. C'en est trop pour les grands du royaume, déjà furieux d'avoir été évincés par ce parvenu étranger : ils s'unissent aux Condéens et au parlement contre Mazarin en 1651.

Ce dernier, habile tacticien, se retire en Rhénanie, non sans avoir libéré Condé pour diviser ses adversaires, ce qui se produit bientôt : Condé, replié à Bordeaux, soulève le Midi en accord avec l'Espagne, toujours en guerre contre la France, et marche sur Paris en 1652.

C'est alors que Turenne empêche la cour de fuir, bat Condé dans le faubourg Saint-Antoine, arrête les Espagnols à Laon, tient Condé et les Lorrains en échec à Ville-neuve St-Georges, le tout en l'espace de quatre mois.

La reine et le jeune roi rentrent triomphalement dans Paris en Octobre 1652, ainsi que Mazarin en Février

1653 : la fronde est terminée.

Condé doit s'enfuir aux Pays-Bas où il se met au service du roi d'Espagne. C'est ainsi que Turenne le bat encore à la bataille des Dunes en 1658, qui met fin à la guerre. Condamné à mort par le Parlement de Paris, Condé est gracié et pardonné par Louis XIV en 1659 à l'occasion du Traité des Pyrénées.

2) Guerres de Dévolution et de Hollande

La paix franco-espagnole est de courte durée: à la mort de son beau-père Philippe IV d'Espagne (1665), Louis XIV, en sa qualité d'époux de l'infante Marie-Thérèse revendique certains territoires des Pays-Bas. Le refus de Madrid déclenche la guerre de Dévolution. En 1668, Louis XIV envahit la Flandre et confie à Condé la conquête de la Franche-Comté, réalisée en trois semaines. Mais la Triple Alliance des Provinces-Unies, de l'Angleterre et de la Suède lui imposent la même année le traité d'Aix-la-Chapelle, où il abandonne la Franche-Comté et ne conserve que quelques villes des Flandres.

Conservant quelque rancune à l'égard des Provinces-Unies, pays en outre calviniste et républicain, et au surplus encouragé par Colbert qui espérait briser la concurrence commerciale des Hollandais, Louis XIV commence la guerre de Hollande de façon foudroyante en 1672. Mais les Hollandais arrêtent l'invasion en inondant les polders, et parviennent à nouer contre leur agresseur une vaste coalition européenne. Ce n'est que grâce aux victoires de Turenne et de Condé que la France peut conclure, au Traité de Nimègue, (1678) une paix avantageuse: elle acquiert la Franche-Comté et quelques places sur la frontière nord.

Et pendant tout ce temps, pendant cette Fronde (1648-1652), pendant cette guerre de Dévolution (1667-1668), pendant cette guerre de Hollande (1672-1678), Solleysel n'est préoccupé que par une chose : enseigner l'amour du cheval et contribuer à mieux le faire connaître et soigner.

B. Le mérite reconnu

1) la faveur royale

Au moment où il met la dernière main à son livre, Solleysel, à 47 ans, est dans la plénitude de son expérience.

En reconnaissance de ses qualités et de ses talents, et grâce à la protection de Henry de Lorraine, Comte d'Harcourt, Grand Ecuyer de France, Solleysel obtient en 1664 le titre d'Ecuyer ordinaire de la Grande Ecurie du Roi.

Le roi possède en effet deux écuries : dans la grande, qui organise et fournit en chevaux ses voyages, ses chasses ou son départ à la guerre, on y instruit aussi les pages destinés à avoir des charges d'officier. Elle est donc sous la direction d'un premier écuyer ou écuyer commandant, assisté d'autres écuyers. La petite écurie fournit les carosses et les chevaux de carosse. Le haras du roi, à Saint-Léger, réapprovisionne en chevaux les écuries, la grande en priorité.

L'ensemble est sous le contrôle du Grand Ecuyer de France, lui-même directement responsable devant le roi.

Parmi les Ecuyers ordinaires, certains jouissent du titre "ad honores" : ils sont absents de la grande écurie, exerçant une activité extérieure : c'est le cas de Solleysel, pour qui il ne s'agit donc que d'un titre honorifique.

Ce qui présente pour nous l'inconvénient de ne pas le faire apparaître dans les Etats des charges et des gages des officiers des Ecuries du Roi de 1664, 1667 ou 1668, tels qu'on peut les consulter aux Archives Nationales. En revanche, Bernardi, tenant officiellement une académie royale, y figure.

2. Le succès de l'oeuvre.

a/ Le "Parfait Maréchal".

C'est également en 1664 que paraît enfin l'ouvrage de Solleysel : "Il ne se contenta pas de connoître pour son utilité particulière toutes les maladies des chevaux, & tous les remedes qu'on peut y apporter, il voulut que la connoissance qu'il en avoit devint utile au public. Il en composa un livre sous le titre du "Parfait Mareschal", dont il y a eu cinq éditions, & qui a été parfaitement bien traduit en Allemand pendant sa vie. Depuis sa mort il a été traduit presque en toutes les langues."

Perrault est en-dessous de la vérité : au moment où il publie ces mots (1696), le "Parfait Maréchal" avait déjà connu douze éditions françaises, une édition franco-allemande, et une traduction anglaise par l'ancien élève de Solleysel, Sir William Hope. Au total, le Général Mennessier de la Lance mentionnera plus de trente éditions,

dont la dernière connue date de 1782 (voir en annexe).

Solleysel, en esprit concret, voulait avant tout rédiger un manuel pratique. Son livre est destiné aux maréchaux de l'époque, "dont il déplore la lamentable ignorance", dit Leclainche.

Il pousse même le souci de l'utilité jusqu'à le simplifier et en faire une sorte d'abrégé. C'est ainsi que paraît Le Mareschal Methodique, sous le pseudonyme du Sieur de la Bessée, "Escuyer de S.A.S. Monseigneur le Duc de Bavière". Paris, Gervais Clouzier, 1675. Ce petit ouvrage sera peu publié.

b) Ses autres réalisations.

Les dernières années de sa vie sont fécondes. Nous savons qu'il remania de nombreuses fois son "Parfait Mareschal", et qu'il publia en 1677 la traduction du livre de Newcastle.

C'est à lui que Guilet de Saint-Georges fait appel pour rédiger la partie équestre de ses "Arts de l'homme dépee ou le Dictionnaire du Gentilhomme", paru en 1678 : ainsi le tome I, Dictionnaire des termes du Manège, est de la plume de Solleysel.

Et enfin, "il a laissé des Mémoires sur l'Embouchure des chevaux, dont ce qu'il a dit dans son Parfait Mareschal n'est qu'une legere ébauche : et c'est un malheur pour le public, que la mort ne luy ait pas permis de mettre la dernière main à cet ouvrage." (Perrault)

Il s'éteignit en effet peu de temps après, le 31 Janvier 1680. Reprenons l'éloge de Santucci :

"Lorsqu'il mourut subitement dans son académie en 1680, âgé de soixante-trois ans, notre profession venait de perdre son premier Maître."

3) La consécration par la postérité.

Solleysel, dépeint par Perrault comme l'un des hommes illustres du XVIIe siècle, a exercé sur ses contemporains une influence très importante : connaissant le caractère de l'homme, on ne peut que comprendre et approuver cette admiration.

Lécuyer nous décrit un portrait de Solleysel à l'âge de cinquante ans, trouvé à la page 45 du tome II de l'édition de 1697 du livre de Perrault :

"Le nez fortement accusé et légèrement busqué, les lèvres épaisses et charnues, les pommettes quelque peu saillantes, le menton carré, tout dans l'ensemble montre nettement le robuste gentilhomme auvergnat. La physionomie tout entière exprime la fermeté en même temps

que la bonté. Une perruque monumentale tirebouchonne de haut en bas, et après avoir encadré sa forte tête se répand en torsades sur ses épaules. Enfin la partie inférieure de la gravure nous le fait voir revêtu de sa cuirasse et de ses brassards."

Cet aspect physique doux et énergique, rustique et raffiné, est en totale harmonie avec le caractère, que nous évoque Perrault lui-même :

"Il estoit d'un caractere serieux, meslé d'une gayeté qui rendoit son abord et sa conversation très-agreable. Il avoit l'esprit engageant, & le don de se faire craindre et aimer des gens de qualité qui étoient dans son Academie. Ils le regardoient tous comme leur pere..."!

"C'estoit un homme d'un grand sens, & d'un bon conseil; ferme, intrepide, & d'une probité à toute épreuve."

Et enfin cette phrase résume à elle seule tous les louanges dont sut se montrer digne Jacques Labessie de Solleysel : "l'on a dit de luy, qu'il auroit encore mieux fait le livre du Parfait honneste Homme, que le livre du Parfait Mareschal."

De nos jours, son souvenir n'est pas tout à fait éteint au bout de trois siècles. Du moins une grande partie de la profession vétérinaire se rappelle-t-elle son nom.

Au début du XXe siècle, d'après Santucci, une rue commémorait encore le nom de Solleysel dans le quartier du Clapier à Saint-Etienne. Existe-t-elle toujours? Avouons ne pas être allé vérifier...

TROISIEME PARTIE

L'empreinte de Solleysel

De son vivant, Solleysel commençait déjà à exercer une certaine influence, tant sur l'art équestre que sur l'art vétérinaire : cette influence s'est confirmée par la suite.

En ce qui concerne l'équitation, nous ne développerons pas son rôle, d'une part parce que la gloire en revient surtout à Newcastle, dont il eut néanmoins le mérite d'adopter la méthode et de traduire le livre, d'autre part parce que nous nous intéressons plus à Solleysel-hippiâtre qu'à Solleysel-écuyer. Nous n'aborderons donc pas ici l'étude de la fameuse méthode de dressage des chevaux de Newcastle, au risque de décevoir peut-être le lecteur.

Insistons encore sur le fait que Solleysel fut un très grand écuyer, parmi quelques autres, et qu'à ce titre il mérite déjà notre respect.

Considérons, d'ailleurs, que c'est à Solleysel-écuyer que nous devons Solleysel-hippiâtre : les deux étaient indissociables, on s'en doute, mais nous n'en envisagerons cependant que le second aspect, celui auquel il doit le plus sa notoriété actuelle, et sous lequel personne ne l'égalait en son temps.

Pour connaître sa façon de considérer et de pratiquer la médecine vétérinaire, nous ne pouvons nous référer à quelque reportage de l'époque (bien que Théo-

phraste Renaudot eût fondé la Gazette en 1631), mais nous n'en avons nul besoin, ayant sous la main un document de première valeur. Pour savoir ce que la médecine vétérinaire doit à Solleysel, il suffit d'examiner ce qu'il lui a donné : le Parfait Maréchal en est à la fois l'unique et le meilleur témoin.

I. LE PARFAIT MARECHAL : ETUDE DESCRIPTIVE.

Lorsqu'on se propose comme but d'analyser une oeuvre afin de dégager l'importance du rôle qu'elle a pu jouer, il paraît logique d'en faire une étude commentée: c'est effectivement la démarche que nous aurions suivie si la forme et la présentation du Parfait Maréchal ne nous avaient, elles aussi, semblées d'un grand intérêt, et si leur restitution n'eût inévitablement pâti de parenthèses répétées. D'autant que, comme on le verra, un certain nombre de commentaires peuvent s'appliquer de façon identique à un grand nombre de chapitres. Une dernière raison est que le Parfait Maréchal a déjà fait l'objet de commentaires par le passé, et qu'il sera bon de pouvoir comparer notre propre analyse avec les jugements antérieurs.

C'est pourquoi les commentaires et jugements feront l'objet du chapitre suivant; nous nous bornerons ici à une étude descriptive du Parfait Maréchal, et plus particulièrement de la sixième édition, parue en 1685 chez la Veuve de Gervais Clouzier, à Paris.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que l'on ouvre un livre vieux de trois siècles, a fortiori lorsqu'il s'agit d'un ouvrage qui incite au respect et à l'admiration. C'est la raison pour laquelle, bien que cette étude se veuille descriptive, on pourra par endroits n'y pas trouver une objectivité totale, la plume laissant échapper, telle une goutte d'encre qui tombe sur le papier, quelques étincelles d'enthousiasme qui ne se peuvent contrôler.

A. Présentation générale.

1) Le contenant.

La sixième édition, publiée à Paris chez la Veuve de Gervais Clouzier en 1685, se présente sous la forme d'un volume de plus de neuf cents pages (cinq cent quarante-six pour la première partie et trois cent quatre-vingt dix-huit pour la seconde), d'un format de 18 x 24 centimètres.

La même édition, publiée en 1687 chez Pierre Aubouyn, se présentera en deux volumes reliés séparément.

Il s'agit là d'une édition qui, après plusieurs remaniements importants, est très proche de la forme défi-

LE PARFAIT 120080
MARESCHAL
QVI ENSEIGNE

A CONNOISTRE LA BEAVTE', LA BONTE',
& les deffauts des Cheuaux.

La maniere de les conferuer dans les fatigues des Voyages,
de les nourrir & de les panfer avec Methode.

La Ferrure sur les desseins des Fers, qui reftabliront les
Mefchans pieds, & conferueront les bons.

Les signes & les caufes des Maladies: les moyens de les
preuenir, leur guerifon, & le bon ou mauuais vfage
de la Purgation & de la Saignée.

E N S E M B L E

Un Traitté du Haras, pour éleuer de beaux Poulains, & les
Preceptes pour bien emboucher les Cheuaux,
Avec les Figures neceffaires.

Par *Jean de SOLLEYSEL*, Efcuyer Ordinaire
de la Grande Efcurie du Roy, & l'un des Chefs de
l'Academie Royale proche l'Hotel de Condé.



A P A R I S,
Chez *GERVAIS CLOVSIER*, au Palais, sur les
Degrez en montant pour aller à la Sainte Chappelle,
l'enseigne du Voyageur.

M. DC. LXIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

LA PAGE DE TITRE DE LA PREMIÈRE ÉDITION: 1664

nitive de l'ouvrage. La seule addition notable par la suite sera l'adjonction de l'Abrégé de l'Art de Monter à Cheval, paru d'abord dans l'édition franco-allemande de 1677, puis incorporé pour la première fois dans une édition française en 1708 (voir en annexe).

Enfin, avant que d'aborder l'étude du contenu verbal, reportons-nous à cette phrase de Mennessier de la Lance : "Solleysel était bon musicien et avait un certain talent pour la peinture et le dessin. C'est lui, d'ailleurs, qui a dessiné et signé le joli frontispice de son Parfait Maréchal. Il est probablement aussi l'auteur des planches et figures qui ornent cet ouvrage."

Signalons encore que la page de garde s'orne du portrait de Solleysel par G. Hainzelman, dessiné d'après nature en 1680, soit peu de temps avant sa mort. Ce portrait, dont l'existence n'est signalée que dans les cinquième et sixième éditions, est reproduit, de même que le frontispice, au début du présent opuscule.

Dans un double souci de simplicité et de fidélité, notre étude va maintenant épouser le plan de l'ouvrage. Qu'on nous permette seulement d'extraire les deux premiers chapitres, qui traitent de généralités, et de les examiner en même temps que les propos qui les précèdent.

2) Introduction du contenu.

a/ Textes précédant l'ouvrage proprement dit.

L'avis au lecteur occupe cinq pages : l'auteur y annonce tout d'abord ses modifications et leurs motifs:

"J'ay changé beaucoup de choses pour la (cette édition) distinguer des autres, qui avoient esté contre-faites par quelques libraires de Lyon, accoûtumés à tromper le Public, par des Editions defectueuses où ils mêlent honteusement la négligence avec la mauvaise foy. Ils les ont rendus meconnoissables; ils ont falsifié la doze, & fait par consequent le remede pire que le mal. Pour tirer le Public de ce danger, je renversay dans cette nouvelle Edition l'ordre de les precedentes, en transposant les deux Parties qui composent l'Ouvrage, & mettant la seconde à la place de la premiere; afin qu'un si notable changement qui frappe les yeux sans choquer la Raison ny la Symmetrie servit à discerner les bons Exemplaires d'avec les supposés."

Il signale le remplacement de certains remèdes, "ou plutôt certaines vieilles routines qu'un long usage a si fort autorisées, que je ne croyois pas les pouvoir entierement détruire." Il prend comme exemple l'usage des "Jarretieres" dans le traitement de la fourbure; ainsi que le fait d'"églander" un cheval soupçonné de morve, "comme si les Glandes étoient la cause de la Morve, au lieu qu'elles n'en sont que l'effet." Il justifie son

LE PARFAIT
MARESCHAL,
QUI ENSEIGNE

A CONNOISTRE LA BEAUTE' LA BONTE',
ET LES DEFAUTS DES CHEVAUX,

Les signes & les causes des Maladies : les moyens de les
prévenir, leur guérison, & le bon ou mauvais usage de la
Purgation & de la Saignée.

La maniere de les conserver dans les Voyages, de les nourrir
& de les penser selon l'ordre.

La Ferrure sur les desseins des Fers, qui rétabliront les
méchants pieds, & conserveront les bons.

E N S E M B L E

Un Traité du Haras, pour élever de beaux & de bons Pou-
lains ; & les Préceptes pour bien Emboucher les
Chevaux : Avec les Figures nécessaires.

Reveu avec exactitude & augmenté methodiquement.

SIXIÈME ÉDITION.

DIVISÉ EN DEUX PARTIES.

*Par le Sieur DE SOLLEYSEL, Escuyer, Sieur du Clavier,
l'un des Chefs de l'Académie Royale, proche l'Hôtel de Condé.*

TOME PREMIER.

✻
A PARIS,

Chez la Veuve de GERVAIS CLOUZIER, au Palais sur les degrez
en montant pour aller à la Sainte Chapelle, au Voyageur.

M. DC. LXXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

LA PAGE DE TITRE DE LA SIXIÈME ÉDITION: 1685

attitude en disant : "Medicus est inspector Naturae; car enfin il faut s'accommoder à la Nature & non pas la contrarier."

Pour conclure, il renvoie le lecteur à la première partie de son ouvrage, qui traite de la connaissance des chevaux, de la cause et des signes des maladies, et de la composition et de l'application des remèdes.

Enfin, la publicité n'ayant jamais nui à personne, et nul n'étant si bien servi que par soi-même, il vante brièvement les mérites d'"un Livre qui porte pour Titre, les Arts de l'Homme d'Épée, mis au jour par G. Guillet. On y trouve entre autres choses la facilité des Dictionnaires, car les Termes & les Définitions de chaque matière y sont rangés par ordre Alphabétiques. Beaucoup de gens s'en sont déjà si bien trouvés, que le Public m'aura quelque obligation de le lui avoir indiqué."

Le Privilege du Roy, sur deux pages, explique pourquoi, en raison des précédentes contrefaçons tirées à dix-sept mille exemplaires, causant tort au libraire, ledit Gervais Clouzier est autorisé pour vingt années supplémentaires à publier cette nouvelle édition. Toute publication ou vente par toute autre personne est interdite sans le consentement de celui-ci, sous peine de dix mille livres d'amende. Le 9 Mars 1685.

b/ Chapitres généraux.

CHAPITRE I : Des maladies des Chevaux, & de leurs Remèdes.

Le livre est basé sur l'expérience pratique de l'auteur. Son plus grand secret est de tâcher de connaître la maladie : "morbum nosse, curationis principum."

Le nombre parfois élevé de remèdes proposés pour une même maladie est justifié : d'une part, ils sont tous bons et éprouvés; d'autre part, suivant les circonstances, les uns ou les autres peuvent ne pas être faciles à trouver ou commodes à préparer. On peut enfin choisir le remède en fonction de l'habileté de l'utilisateur, du degré d'évolution de la maladie, ou du prix de revient.

La conduite générale à observer dans le traitement des maladies doit tenir compte de quatre choses :

Le sujet malade : il faut considérer son âge, ses forces, et les occasions qu'il a pu avoir de tomber malade, pour adapter le remède à l'animal : "Il ne seroit pas raisonnable de saigner & purger un cheval, & de le tourmenter avec des médicaments, lors qu'il n'aura besoin que de repos, & de bonne nourriture."

Le mal que l'on traite : il faut adapter le remède à la force du mal; il existe des priorités : les

maladies les plus graves doivent être soignées d'abord.

Les remèdes qu'on ordonne : "s'il est question de quelque opération, il faut qu'elle soit exécutée adroitement; s'il est question de drogues, il faut qu'elles soient bien choisies, bien préparées, & bien appliquées. Prenez pour assuré que les drogues les plus rares, les plus difficiles à préparer, & et les plus chères ne sont pas les meilleures : deffiez-vous d'une drogue dont on vous demandera beaucoup d'argent, & ne meprisez-pas les herbes qu'on foule tous les jours au pied."

Et enfin la personne qui exécute les remèdes: Il y a beaucoup de maréchaux experts et compétents, mais pas partout. Il faut donc savoir et savoir faire des choses, et s'instruire soi-même. Il est important de trouver des apothicaires "fidèles dans le choix des drogues qu'ils vous fournissent, adroits pour les bien préparer, & raisonnables pour le prix."

Un examen clinique sérieux est indispensable pour l'établissement d'un vrai diagnostic : "Si le cheval en vaut la peine, il faut demeurer derriere luy pour remarquer jusques à ses moindres actions, pour se déterminer aux remèdes qu'on veut pratiquer."

Et il ne faut parfois pas lésiner sur le prix du traitement : "Une cause essentielle pour laquelle quelques scavans Mareschaux ne réussissent pas dans la Cure des Chevaux, est qu'ils épargnent les drogues, craignant qu'on ne payera pas la juste valeur d'icelles."

CHAPITRE II : Remarques & observations pour connoistre tout cheval malade :

Les bases de l'examen clinique reposent sur l'examen général : l'aspect de l'oeil, de l'oreille, de la bouche, de la fiente, de l'urine sont autant de signes d'éveil. Le port, la démarche, le comportement en sont d'autres.

Lorsqu'on sait que le cheval est malade, il s'agit d'identifier la maladie : "un mal connu est à demy query". Cette étude particulière des maladies et de leurs traitements fait l'objet des chapitres ultérieurs de la première partie : "nous commencerons par les maux qui viennent à la teste, & suivrons en cet ordre tout au long du corps du Cheval, jusqu'aux moindres infirmités, & donnerons les remèdes après avoir donné une légère définition de la maladie, & de ses causes, & l'avoir fait connoistre autant qu'on le peut sur le papier."

B. L'étude spécifique des maladies et de leurs traitements.

Solleysel n' a pas donné de sous-titres aux deux parties de son livre. Mais, si l' on considère les chapitres qu' elle contient et que l' on se rapporte au titre général de l' ouvrage, la première pourrait s' intituler: "Les signes et les causes des Maladies: les moyens de les prévenir, & leur guérison." C' est la partie proprement médicale du Parfait Maréchal. C'est la plus volumineuse. C' est celle que nous allons détailler.

Si l'on désire connaître la liste précise des chapitres qui la composent, la table des matières par ordre alphabétique de cette édition de 1685 est d'un piètre secours; mais on peut se reporter en annexe à la table des chapitres de l'édition de 1723 : la numérotation est exactement identique; seule la pagination ne correspond pas.

Notre propos n'est pas de faire ici une description complète des différents chapitres, mais bien plutôt de donner un aperçu à la fois de l'étendue de l'ouvrage, du plan qui le gouverne, et des connaissances qu'il renferme, en nous attachant à l'étude particulière de quelques chapitres que nous aurons pris soin de situer au sein de l'ensemble.

Pour plus de clarté, nous allons grouper les chapitres par catégories, dans l'ordre dans lequel Solleysel les traite :

1) Les affections de la cavité buccale; le manque d'appétit.

Le manque d'appétit est souvent l'un des premiers signes d'une affection buccale.

Le lampas est défini comme une excroissance de chair environ de la taille d'une noisette, qui dépasse les dents et occasionne une gêne. Il est attribué à un excès de vitalité des tissus de la gencive, ne se manifestant que sur des chevaux encore jeunes. Il est justiciable d'une ablation au fer rouge, d'un seul coup si possible, en prenant garde de ne pas bruler l'os.

Les surdents se rencontrent au contraire chez les vieux chevaux, dont une usure irrégulière des molaires peut laisser des pointes saillantes, qui blessent le palais, la langue ou la joue. Il faut les casser à la gouge; ou mieux, ne pas attendre que ces pointes soient trop hautes, et faire alors mâcher au cheval, pendant un quart d'heure de chaque côté, un "carreau", grosse lime de serrurier qui aplanira les tables d'usure!

Les blessures de la bouche dues au mors ne devaient pas être rares, car elles sont bien développées ici : notamment en cas d'atteinte de l'"os de la barre". Une cautérisation de la plaie est réalisée au vitriol ou à l'"esprit de sel" (acide chlorhydrique) à l'aide d'un coton, en prenant bien soin de ne pas en mettre à côté. Les jours suivants, on frictionne avec du miel jusqu'à la chute de l'escarre et de l'esquille. Puis on bourre la plaie de sucre jusqu'à la guérison de l'ulcère!

Il n'est parfois pas facile de trouver la cause d'une baisse d'appétit. Aussi voit-on, parallèlement, la description d'un grand nombre de pratiques visant à le stimuler, car il est très important qu'un cheval mange:

La saignée au palais se pratique avec une petite lancette, ou une corne de cerf pointue, dont on porte un coup au palais entre les deux crocs (ou au niveau du troisième ou du quatrième sillon palatin pour une femelle). Puis on lui donne aussitôt deux picotins de son mouillé pour arrêter le sang; s'il saigne encore, on lui tient la tête en l'air, comme si on voulait lui administrer un breuvage; si, après avoir eu la tête en l'air assez longtemps, il saigne encore, on effectue une pression prolongée sur l'endroit de la saignée avec une coquille de noix vide : elle s'y attachera et arrêtera le sang. Cette saignée du palais est très usitée en Allemagne : presque tous les cochers ont une corne de cerf pendue à la ceinture.

De nombreuses mixtures apéritives sont proposées. Citons une recette : mélanger dans un pot deux verres de verjus (suc acide des raisins verts) ou de vinaigre, sept ou huit gousses d'ail concassées, deux onces de "sel menu" et une demi livre de miel. Avec un bâton dont le bout est enveloppé d'un linge, on frotte ce mélange sur les gencives, les lèvres et la langue. Avant de frotter, il est recommandé de laver la bouche du cheval avec une éponge imbibée d'eau fraîche pour ôter la bave amère "qui souvent le dégoûte plus que tout."

Solleysel juge à propos de préciser le système de mesures qu'il utilise : il s'agit du "pois de marc", en usage à Paris et en Bourgogne; alors que la plupart des autres auteurs se servent soit des "pois de médecine", soit des pois de la ville où ils se trouvent.

Suivent plusieurs chapitres de recettes "gourmandes" pour chevaux.

2) Les affections de l'appareil respiratoire supérieur.

Parmi ces chapitres, nous nous intéresserons surtout à ceux qui traitent de la gourme, et de la morve.

a/ La gourme.

Elle est définie comme une décharge des "humeurs superfluës" du jeune, décharge se produisant souvent vers l'âge de trois ou quatre ans, par un abcès sous la gorge ou par les naseaux. Il existe trois hypothèses sur son origine :

Le poulain, encore dans le ventre de sa mère, porte déjà en lui la "semence" qui provoque, quelques années plus tard, la "fermentation des humeurs" ; lesquelles se jettent en quelque partie, ou suppurent.

Ou bien le changement de nourriture, le passage du lait à l'alimentation solide, est à l'origine d'"altérations dans le corps" qui produisent cette fermentation, le reste de lait servant de "levain".

Ou encore, à l'instar de nombreuses autres substances naturelles (le vin, la bière, le cidre, les sirops), le sang peut se fermenter et se purifier lui aussi au bout d'un certain temps : la gourme des chevaux "serait alors à rapprocher" de la petite vérole humaine.

Solleysel ne tranche pas entre ces différentes hypothèses : c'est un praticien : l'important pour lui est de considérer comment la nature se "décharge" ; car c'est ce qui conditionne le traitement. Cela se fait souvent par une "tumeur sous la gorge entre les deux os de la ganache" ; mais toujours "par la partie la plus faible du corps" ; si cette partie est trop faible et le jetage imparfait, de "fausses gourmes" peuvent survenir à l'âge de six, dix ou douze ans et, négligées, "dégénérer en morve".

Citant Ruini et Caracciolo, Solleysel remarque qu'ils ne parlent pas de la gourme, qui doit donc être inconnue "dans les Païs qui approchent du Midy". Il en déduit une influence du climat sur la nature et l'évolution des maladies, et conclut qu'un même remède pourra ne pas avoir la même efficacité partout.

Le remède pour la gourme consiste à envelopper la gorge d'une peau de mouton, laine contre poil, et à tenir le cheval à l'abri des courants d'air. Frotter tous les jours la "glande" avec un mélange à froid d'une partie de beurre frais, une partie d'huile de laurier, deux parties d'onguent d'Althea (genre de guimauve). Quand la glande est prête à percer, si elle ne le fait d'elle-même, appliquer à chaque tumeur un bouton de feu, "courbé de peur d'offenser le gosier".

Après la chute des escarres, appliquer dans le trou un "onguent suppuratif" nommé Onguent Basilicum, dont la préparation est décrite, à base de cire jaune, de suif de mouton, de poix noire, d'huile d'olive et de térébenthine. Si l'on y ajoute du vert de gris, c'est en outre un "excellent cicatrisant".

Les différentes complications sont envisagées, en particulier les "fausses gourmes", se traduisant par des signes pratiquement identiques sur des chevaux âgés, signes souvent précédés de difficultés respiratoires évoquant la morve.

b/ La morve.

Solleysel la caractérise par l'écoulement d'une grande quantité d'humeurs visqueuses blanches, rousses, jaunâtres ou verdâtres, par les naseaux. IL l'attribue à un ulcère au niveau du poumon, rarement des rognons ou du foie, jamais du cerveau, contrairement à ce que d'autres prétendent.

Ces signes s'accompagnent de la présence d'une ou plusieurs glandes, parfois attachées à l'"os de la ganache", mais toujours dures et très douloureuses, et surviennent sur un cheval "hors d'âge de pousser la gourme". Lorsque l'haleine et les écoulements sont nauséabonds, le mal est presque toujours incurable : la glande est petite ou inexistante, mais la matière est fort gluante, "se congelant facilement dans les conduits", provoquant des difficultés respiratoires.

"Pour commencer la cure, on peut par une manière de précaution barrer les deux veines du col, deux doigts au dessus de l'endroit où l'on seigne, & y procéder en cette manière; coupez le cuir, découvrez la veine, détachez-la avec la corne de chamois, puis la liez avec de la soye souple cirée, sans couper la veine, pour le peril qu'il y a qu'elle n'échappe de la ligature, quand le Cheval mange & remuë la mâchoire, avec laquelle une des branches de cette veine a communication; emplissez la playe de sel, & en faites autant de l'autre côté de l'encolure."

Ce barrage arrête le sang "porté avec impétuosité au cerveau" ce qui diminue l'abondance de l'"humeur acre" qui tombe sur le poumon : ainsi l'ulcère sera guéri plus tôt. Tout au moins, "on est seur que ce barrement de veine ne peut nuire s'il ne profite."

L'alimentation sera du son mouillé. L'exercice sera modéré. La boisson sert de support au traitement: faire fondre deux livres de soufre dans une cuillère de fer, le jeter dans un seau d'eau, le retirer (il s'est solidifié), le refondre et le rejeter : c'est cette eau qui sera l'eau de boisson, car "le sel doux et balsamique du soufre est le baume des poulmons."

Enfin, "lors qu'on croit un cheval morveux guery, souvent il est plus mal que jamais."

Et "une maxime incontestable est qu'il ne faut jamais purger les chevaux qui jettent, & s'ils n'étoient pas morveux, la purgation pourroit les faire devenir :

il faut suivre la nature dans les maux, & ne pas luy faire prendre un chemin tout opposé, comme est celuy de la purgation."

Suivent d'autres chapitres indiquant des remèdes pour faire jeter, ou pour résorber une "glande".

3) Maux de tête et des yeux; épistaxis; tétanos.

Les "Maux de teste" sont en France "toutes les maladies mortelles qui sont inconnues aux Mareschaux." Solleysel mentionne en particulier les maux de tête "causés d'humeurs bilieuses", voisins de la jaunisse des hommes, mais "funestes & tres pernicieux."

Il préconise de faire bouillir quatre pintes d'eau de fontaine ou de rivière et de la "jeter sur des cendres de sermant" : la repasser quatre fois sur les mêmes cendres pour obtenir une "lessive", que l'on mélange à une livre de "bonne huile d'olive" et un quart de livre de "bayes de laurier en poudre". Après avoir "tiré du sang en abondance des flancs", on administre cette composition à raison d'un verre dans chaque naseau à des intervalles de quatre heures, intervalles au milieu desquels on proposera de la nourriture pendant un quart d'heure (son mouillé, foin, pain.).

Ce traitement "fait jeter l'eau et la morve par le nez et assouplit le mal sans ôter la cause."

Les maux des yeux sont occasionnés par fluxion ou par accident :

"La fluxion est une inflammation de l'oeil qui survient en cette partie par le transport & l'envoy des humeurs acres & piquantes, qui échauffent & font de la douleur; ce que vous connoistrez en ce que les yeux seront pleurans, chauds, rouges, & enflez : Et comme la fluxion ne vient pas pour l'ordinaire tout d'un coup, vous pouvez tous les jours remarquer le progrès du mal."

"Lors que les maux des yeux sont causez par un coup, heurt ou blessure, bien-tôt après l'accident arrivé, le mal est presque au plus haut point où il puisse aller, de plus on connoist au dehors de l'oeil qu'il y a écorchure; le plus seur est d'estre averty du coup reçu, qui dénote que le mal est fait par cause externe : le mal qui provient d'un coup a les mesmes signes que celuy de la fluxion, il est pourtant moins dangereux, en ce que la mauvaise disposition du corps ne s'y rencontre pas."

Suivent les remèdes pour la fluxion, et pour un coup sur l'oeil.

On appelle "lunatique" un cheval qui a une fluxion sur les yeux de façon intermittente ("ordinairement aux décours des lunes, quelquefois au commencement") et finit souvent par devenir aveugle. Certains sont six mois

sans être frappés, d'autres trois mois, d'autres deux mois seulement.

En prévention, "le vingtième de la lune ou environ, tirez une raye de feu au-dessus des yeux, depuis le dessous d'une oreille jusqu'à l'autre, passant sous le frontal de la bride, afin de cacher cette raye, qu'on fait avec un couteau de feu, qu'il faut repasser jusqu'à ce que la raye soit couleur de cerise, puis sur les veines du larmier, faites une étoile de feu sans percer le cuir, car les cicatrices paroistroient toujours."

"L'Emorragie" est l'épistaxis : elle est attribuée à un excès de sang, "parmi lequel il s'est glissé quelque liqueur pleine d'esprits et de sel, qui l'aura fait bouillir & fermenter." La rupture de quelque veine fournit ce sang que l'on voit sortir par le nez du cheval. Cette "liqueur a été poussée dans le sang par un excès de chaleur", survenant pendant une chaude journée, ou dûe à une nourriture trop abondante, ou à une fatigue du sang qui le fait bouillonner.

La prévention consiste à échauffer progressivement un cheval vif et ardent avant de le faire travailler.

Le traitement, le plus précoce possible, associe trois mesures : saigner au niveau des flancs, des plats des cuisses et du cou, pour combattre l'excès de pression sanguine. Concasser une bonne quantité de renouée (ou, à défaut, d'ortie) et en emplir les naseaux, en lier sur les larmiers, sur les rognons (donc en région lombaire) et sur les testicules le cas échéant. En été, baigner le cheval dans l'eau jusqu'au flanc pendant deux heures ou, à défaut, lui appliquer un drap mouillé sur la tête et le dos et lui maintenir la tête en l'air.

Le Tétanos : "La maladie qu'on nomme mal de Cerf aux Chevaux, peut avoir tiré son nom de ce que les Cerfs ont un pareil mal. Si cela est, je n'en sçay rien." Solleysel, pourtant bon linguiste, ne semble pas avoir fait le rapprochement avec la localisation "cervicale" des premiers symptômes chez le cheval, qu'il décrit cependant à la perfection.

"...mais je sçay fort bien que ce qu'on appelle mal de Cerf aux Chevaux est souvent et presque toujours mortel". Il indique néanmoins des saignées, des lavements, et surtout des frictions de térébenthine et d'eau de vie, pour tenter de réchauffer les muscles refroidis.

Vient ensuite un chapitre sur "les Avives", ou étranguillon, que nous ne développerons pas.

4) Les coliques, ou "Tranchées".

Elles sont divisées en six espèces suivant leur cause :

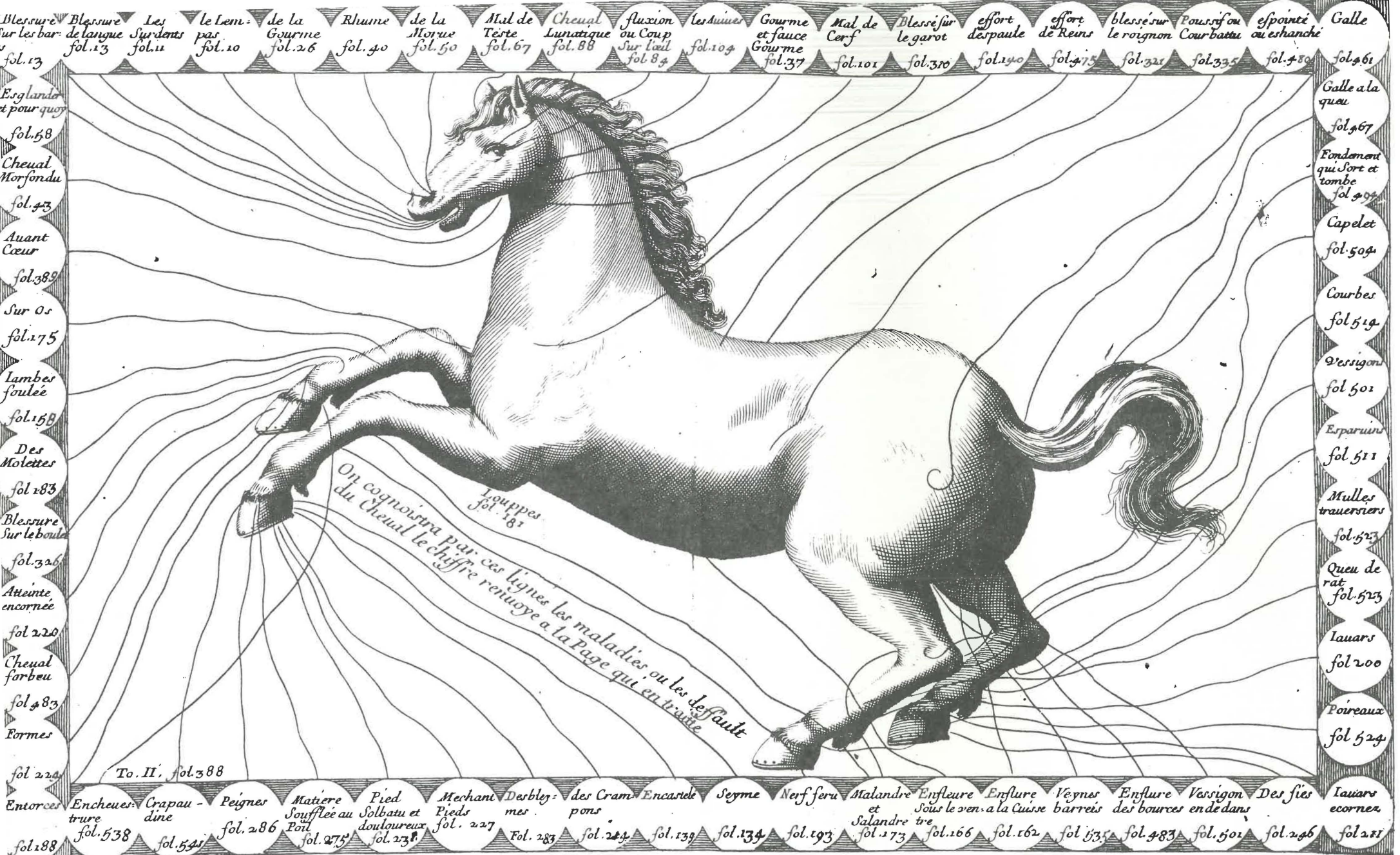
Quand le cheval a mangé trop de grain, il se produit des vents qui occasionnent une douleur et des "tranchées" peu dangereuses. Le traitement de base est un lavement à l'aide d'une décoction émoulliente et carminative, après quoi on fait avaler au cheval une chopine d'eau de vie contenant une once de thériaque ou d'orviétan.

Les ventosités sont la cause la plus ordinaire des coliques, surtout chez les chevaux "ticqueurs" qui avalent de l'air. Un simple lavement carminatif (une once de policreste et six ou huit poignées de sauge bouillies dans trois pintes de vin rouge, le tout mêlé à deux onces d'huile de laurier) suffit souvent.

La troisième espèce de "tranchées" est due à une "sorte de pituite vitrée ou vitrifiée qui s'attache aux membranes des intestins & qui a de l'acrimonie, soit par pourriture & corruption, soit parce qu'elle est salée et mordicante" : l'irritation cause une douleur importante; ces "tranchées" sont souvent mortelles. Le cheval fait "un effort pour fienter et ne fait rien", il "sue aux flancs et aux oreilles", se couche et se lève souvent, regarde son flanc, ne veut pas manger. Un lavement de lait, huile d'olive, beurre frais, jaunes d'oeufs et sucre "adoucit l'acrimonie des humeurs".

"La quatrième espèce de Tranchées est causée par les vers, qui s'attachent aux parois de l'estomac & aux gros boyaux, qui causent de si grandes douleurs aux chevaux, qu'ils en font des actions de désespoir, & se laissent choir à terre, y restans sans mouvemens comme s'ils étoient morts." Deux sortes de vers sont décrits; les responsables des coliques "sont pour l'ordinaire larges, gros & courts comme de petites fèves, de couleur rouge, il y en a qui sont longs & blancs, pointus par les deux bouts, mais ces derniers ne sont pas si méchans que les premiers". On en trouve parfois dans les fientes, mais les rouges sont difficiles à distinguer. Les chevaux se mordent les flancs, et emportent souvent la pièce du cuir, se regardent les flancs, et suent par tout le corps, se jettent à terre, se lèvent, se débattent. Une demi once de sublimé doux et une demi-once de thériaque vieille composeront trois pilules qu'on fait avaler au cheval avec une chopine de vin rouge, une heure avant de lui faire un lavement de lait, de jaunes d'oeufs et de sucre.

La cinquième espèce concerne les coliques urinaires, par obstruction ou inflammation de la vessie : c'est une maladie "périlleuse" : le cheval se couche, se lève, se débat, se présente pour uriner et ne peut, il sue. On lui fait un lavement diurétique, à base de térébenthine, de jaunes d'oeufs, d'une décoction d'herbes émoullientes, et d'huile.



GRAVURE ILLUSTRANT LES MALADIES DU CHEVAL: 60 AFFECTIONS SONT SITUÉES

L'auteur nous parle aussi du "Cheval qui pisse le sang", affection dont la description ressemble fort à la myoglobinurie paroxystique, et qu'il soigne avec une saignée et trois chopines de "vin émétique" (vin blanc plus "crocus metallorum").

Les "tranchées rouges" constituent la sixième espèce : elles sont causées par une "fermentation de la bile". "Il en réchappe peu."

5) Etendue de l'ouvrage.

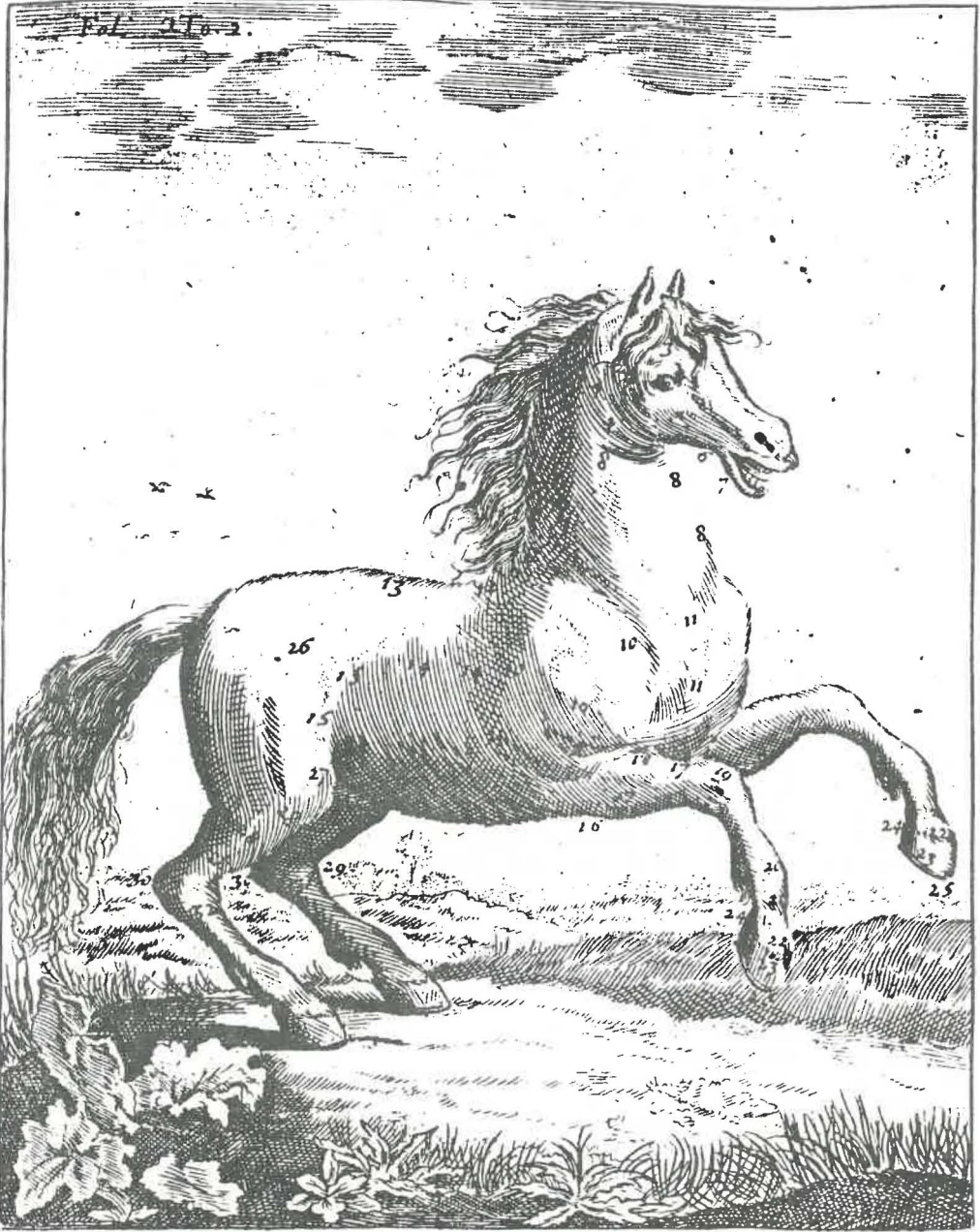
Les "tranchées rouges" font l'objet du chapitre LII, qui nous amène à la page 138. Or, la première partie du Parfait Maréchal comprend CLXXXIX chapitres, qui remplissent, nous l'avons déjà dit, 546 pages. Notre description "détaillée" a donc couvert un quart de la première partie : l'échantillon, pour modeste qu'il soit, est néanmoins suffisamment représentatif pour servir de base à une analyse.

Pour la suite, très grossièrement, les chapitres LIII à LXXXIV traitent des affections des membres; les chapitres LXXXV à CXIII traitent des pieds et des plaies (décernons une mention spéciale au chapitre CXII : "Pour préserver de la Rage, tant les Hommes, que toutes sortes d'Animaux"); les chapitres CXIV à CXXXVIII traitent de la toux, de la fatigue, du coeur et de la fièvre; les chapitres CXXXIX à CLVII traitent du farcin (qui n'était pas reconnu comme une forme de morve), des enflures, des démangeaisons, de la fourbure, et de la gale; les chapitres CLVIII à CLXVI traitent des vers, de la pathologie lombaire et de la diarrhée; les chapitres CLXVII à CLXXXIX traitent d'affections plus spécifiques du membre postérieur et du pied.

Soulignons une chose qui n'apparaît pas ici, mais que l'on peut constater à l'examen de la table des chapitres : la pathologie de l'appareil locomoteur, et notamment du pied, occupe une place importante, ce qui ne surprendra personne.

Ajoutons quand même quelques mots sur le contenu de la seconde partie, comprenant LXXXVII chapitres et remplissant 398 pages : on pourrait l'intituler, d'après le titre général : "Comment connoître la beauté, la bonté et les défauts des Chevaux; le bon ou mauvais usage de la purgation & de la saignée; la manière de les conserver dans les voyages, de les nourrir & de les penser selon l'ordre; (connoître) la ferrure sur les desseins des fers, qui rétabliront les méchants pieds, & conserveront les bons. Ensemble, un Traité du Haras, pour élever de beaux & de bons Poulains; & les préceptes pour bien emboucher les chevaux : avec les figures nécessaires." (dessins de différents types de mors).

Pl. 210. 3.



En SECONDE PARTIE, cette gravure illustre les RÉGIONS DU CORPS DU CHEVAL, qui en sont le premier chapitre.

Quant à l'Abrégé de l'Art de Monter à Cheval, qui ne figure pas encore dans cette édition, il sort du cadre médical et zootechnique. En outre, il n'est pas de la main de Solleysel.

Il nous est maintenant agréable de terminer cette description en citant "in extenso" quelques passages qui nous ont semblé particulièrement dignes d'intérêt.

C. Extraits choisis.

a/ La contagiosité de la morve (Ch. XVIII).

.."que cette maladie se communique plus qu'aucune autre, parce que non seulement les chevaux qui sont près de celui qui en est attaqué la prennent; mais l'air se corrompt et s'infecte, en sorte qu'il est capable de la communiquer à tous ceux qui sont sous le mesme toict : C'est pourquoy il faut d'abord les separer, & ne les point laisser boire dans un mesme sceau; particulièrement certaines sortes de morves malignes; mais toutes ne sont pas de mesme, & ne se communiquent point si facilement, mais il y a toujours du danger."

b/ "Lapis mirabilis" (Ch. XXX).

"La pierre admirable l'est autant par ses bons effets que par son nom : pour la composez prenez couperose blanche deux livres, alun de roche trois livres, bol fin ou d'Arménie demi-livre, litarge d'or ou d'argent deux onces : le tout en poudre mettez-les dans un pot de Terre neuf vernissé, dans lequel vous ajouterez trois pintes d'eau pour le faire cuire fort lentement sur un petit feu sans flammes, jusqu'à ce que l'eau soit absolument évaporée, il faut que le feu soit également tout autour du pot, il se fera au fond une matière qui étant seche & sans aucune humidité, le pot sera ôté du feu & on laissera refroidir le tout, & la matière qui est au fond doit estre dure, & de plus en plus elle durcira si vous la gardez long-temps.

La dose de cette pierre est de demi-once, que vous jetterez dans quatre onces d'eau, elle se dissoudra dans un quart d'heure, & mouvant la fiole l'eau blanchira comme du lait, de laquelle on mouillera l'oeil du Cheval soir & matin."

N.B: couperose blanche = sulfate de zinc; alun = sulfate double d'aluminium et de potassium, ou d'autres métaux, l'un monovalent, l'autre bi ou trivalent; lithar-ge = protoxyde de plomb fondu et cristallisé.

La "pierre admirable" était utilisée pour le traitement des plaies, des ulcères, de la fluxion.

c/ "Le mal de Cerf ou du Cerf" (Ch. XXXVII).

"C'est un rhumatisme qui leur tient les mâchoires & le col si roides, q'ils ne peuvent les mouvoir, non pas mesme pour manger; les yeux leur tournent en montrant le blanc en haut par un mouvement convulsif de temps en temps comme s'ils alloient mourir, par intervalle ils ont des battemens de flanc & de coeur si grands qu'on les jugeroit ne pouvoir vivre deux heures, mais ils cessent et recommencent, sans regle, tantost plus tard, quelques-fois plutôt; quand on leur manie le col, on le sent roide & fort tendu, la peau étant sèche & aride, & outre cela ils ont souvent le corps tout roide, & le derriere aussi empêché que le devant, & lorsque le rhumatisme occupe le derrier comme le devant, il n'en réchappe guères, particulièrement si la fièvre est continuë, comme elle est presque toujours."

d/ "Des Tranchées qui surviennent aux Chevaux"
(Ch. XXXIX).

"Les Tranchées sont des douleurs excitées dans les boyaux par l'acrimonie des humeurs qui bouillonnent & se fermentent dans les entrailles, par quelque liqueur pleine d'esprits & de sel qui s'y est glissé, quelquefois ce sont des vents ou quelques matieres cruës qui ne peuvent être digerées par la nature, qui causent ces accidens.

On connoit qu'un Cheval en est travaillé lors qu'il se débat, qu'il se couche & se leve : quoi qu'il puisse avoir des Tranchées sans les Avives, neanmoins les Avives ne paroissent jamais sans Tranchées, & elles sont à peu près aux Chevaux ce que sont aux Hommes les différentes especes de Coliques.

Cette maladie est de consequence, & les Chevaux en meurent; c'est pourquoi il est à propos de s'étendre sur ce sujet; les lavemens sont très-éficaces pour ces maux-là, il y en a d'une sorte qui est admirable, de laquelle nous parlerons cy-aprés."

N.B: Avives = étranguillon = angine importante du cheval.

e/ "Des jambes cassées, & des os rompus des Chevaux"
(Ch. LIX).

"Les Chevaux sont sujets à se casser les os des jambes & des cuisses : & la plupart croient que ce mal ne se peut guerir : ils les abandonnent entièrement, disant que la moële de leurs os est liquide, pourtant je puis porter témoignage de l'entiere guerison qui a esté faite à un Mulet & à un Cheval, suivant l'ordre & la methode qu'on observe aux Hommes qui ont les os cassez. (...) Il est vray que la situation est fort désavantageuse, & donne bien de la peine dans ces rencontres, mais les Chevaux s'appuyent sur trois jambes sans fouler sur la

malade, comme firent ceux-cy en paissant l' herbe : je croy avec grande apparence que la cure se feroit mieux, si le Cheval étoit suspendu dans l'écurie." (car il signale tout de même une difformité et une boiterie.)

"Le Segnor Carlo Ruini dans son sixième Livre, Chapitre XV, enseigne la même chose."

f/ "Remede infallible contre la Rage" (Ch. CXII).

"Voici un remede à ce mal, qui est d'autant plus utile & souhaitable qu'il est aisé à pratiquer, & que sans avoir recours aux Boutiques des Apoticaire, on trouve par tout les ingrediens qui en font la composition. (...)"

"Si quelque personne, ou quelqu'autre animal a été mordu d'une bête ou de quelque personne enragée, & qu'il y aye playe entamée il faut avant toutes choses, bien nettoyer les playes, les raclant avec quelque ferrement, non pourtant avec un coôteau duquel on se doit servir pour manger, sans rien couper néanmoins, si ce n'est qu'il y eût quelque partie déchirée qui auroit peine de se rejoindre aux autres; puis il faut bien laver & étuver les mesmes playes avec de l'eau & du vin un peu tiede, dans quoy on a mis une pincée de sel autant qu'on en peut prendre avec trois doigts dans une saliere."

"Les playes étant nettoyées de cette sorte, il faut avoir de la rhuë, de la sauge & des marguerites sauvages qui croissent dans les champs ou dans les prez, feuilles & fleurs s'il y en a, une pincée de chacune, ou davantage, à proportion s'il y avoit beaucoup de playes, ou plusieurs personnes à panser, mais pour une personne & une playe, il suffit une pincée de chacune, on peut bien prendre un peu plus de marguerites que des deux autres : Prenez encore quelques racines d'églantier ou de rosier sauvage des plus tendres, à proportion; & si vous avez de la scorzonere, dite vulgairement d'Espagne, quoi qu'elle se trouve aussi-bien & aussi bonne en France qu'en Espagne, prenez de sa racine, & hachez ces racines, particulièrement celle d'églantier, bien menu; ajoûtez à tout cela cinq ou six bulbes d'ail, chacune de la grosseur d'une noizette. Pilez premièrement les racines d'églantier & la sauge dans un mortier; & ces deux étant assez pilées, mettez & pilez encore dans le mesme mortier tout le reste, la rhuë, les marguerites, les aulx, & la racine scorzonere, avec une pincée de gros sel, ou un peu davantage de sel blanc, mêlant bien le tout ensemble, & faisant un marc de tout cela."

"Prenez de ce marc, & mettez-en sur la playe en forme de cataplasme; & si la playe étoit profonde, il seroit à propos d'y distiller du jus de ce mesme marc, puis l'ayant mis sur la playe, il la faudra bien bander, & la laisser ainsi jusqu'au lendemain."

"Cela fait, sur le reste du marc, qui sera bien de la grosseur d'un bon oeuf de poule, vous jetterez un demy verre de vin blanc, si vous pouvez en avoir, ou autant d'autre vin faute de celui-là; & ayant un peu mêlé le

tout avec le pilon dans le mortier, il le faudra presser dans un linge, & bien exprimer tout le jus, & le faire boire au patient à jeun, & après laver la bouche avec du vin & de l'eau pour lui ôter tout le mauvais goût de cette potion, laquelle est necessaire pour empêcher que le venin ne se saisisse du coeur, ou pour l'en chasser s'il étoit déjà arrivé : il ne faut boire ny manger autre chose, que trois heures ou environ après cette potion."

"Il n'est plus besoin les jours suivans de racler ou laver les playes comme le premier jour, mais il faut au moins neuf jours durant y mettre du marc chaque matin, & prendre tous les mesmes jours à jeun une semblable potion, comme au premier jour, sans manquer à cela, pour le danger qu'il y a de le discontinuer avant les neuf jours accomplis."

"Si dans les neuf jours les playes ne sont pas entierement gueries, comme il arrive ordinairement, on les peut panser comme on feroit une playe simple, & au bout des neuf jours on peut converser avec le monde, sans danger de personne, ce qu'il ne faudroit pas faire avant les neuf jours : particulierement s'il y avoit déjà assez long-temps que la personne eût été morduë de bête enragée."

"Pour les bêtes qui auront été morduës de quel-qu'autre enragée, il faut user entierement du mesme remede: hors qu'on peut mettre du lait au lieu du vin, parce que les chiens le prendront plus facilement."

N.B. Solleysel précise avoir vu ce traitement dans un petit livret imprimé à Poitiers, et l'avoir retranscrit mot pour mot, "de peur d'y changer quelque chose qui fût utile."

g/ Destinataires de l'ouvrage (Ch. I).

Si nous citons en dernier ce passage, qui avait au contraire pour fonction d'introduire les autres chapitres, c'est pour la simple raison qu'il résume également fort bien l'esprit de l'oeuvre et de son auteur :

"J'ay écrit dans ce Traité pour toutes sortes de personnes : pour les plus ignorans & qui n'ont pas la moindre teinture de Medecine, "quae maxima turba est", j'ay mis des remedes aisez & faciles. Pour ceux qui sçavent, ou qui en ont ouï parler, & mesme ont pratiqué quelque chose dans la Medecine, il y a des raisonnemens qui les peuvent satisfaire; je croy mesme que les habiles y verront quelques endroits où ils pourront trouver de quoy s'occuper pour quelques momens."

II. LE PARFAIT MARECHAL : ETUDE CRITIQUE.

A. Analyse personnelle.

1) Premières impressions.

Plusieurs choses frappent, à la lecture des lignes de Solleysel; mais ce qui domine, c'est le souci de précision de son discours, tant dans la description des remèdes à administrer que dans celle des symptômes des maladies. Si Solleysel n'est pas toujours exact, il est toujours précis. Voilà pour la forme.

En ce qui concerne le fond, on remarquera que sa démarche diagnostique et thérapeutique est essentiellement basée sur l'observation et sur le raisonnement logique. Il s'est parfois fourvoyé de façon monumentale, mais uniquement pour n'avoir pas eu en main toutes les données du problème. Précisons encore qu'il s'agit là d'une impression générale, car le "Parfait Maréchal" n'est pas exempt d'aberrations empiriques et inexplicables.

On aura relevé avec intérêt l'usage judicieux de la cautérisation pour une petite intervention chirurgicale (lampas); l'astuce pratique de faire mâcher une lime pour niveler les tables dentaires; le protocole détaillé de guérison d'une blessure de la bouche : tous ces actes parfaitement simples et logiques étaient, à n'en pas douter, d'une grande efficacité.

Frictionner les gencives, les lèvres et la langue avec une préparation à base de sel, d'ail et de vinaigre, dans le but de faire manger l'animal, devait assurément avoir la propriété de le faire saliver.

Même si les hypothèses concernant l'étiologie de la gourme et de la morve sont des plus fantaisistes, les descriptions cliniques sont très bonnes, et surtout la contagiosité de la morve, déjà connue des Anciens et des Arabes, est réaffirmée. Le "barrement" des jugulaires témoigne en revanche des piètres connaissances de l'époque sur la circulation sanguine, bien que Harvey en eût percé le mystère en 1628. Il faut croire cependant que des dérivations devaient fonctionner assez rapidement, car l'animal survivait généralement à cette mutilation.

Si le qualificatif de "maux de tête" servait effectivement à masquer une vaste ignorance, la description des "maux des yeux" est en revanche tout à fait exacte, si l'on excepte l'étiologie de la fluxion. On remarquera surtout que, sous l'appellation de "cheval lunatique", Solleysel nous décrit la fluxion périodique, même si son explication du phénomène est teintée d'astrologie, et son traitement par la "pierre admirable" saupoudré d'alchimie.

Sa relation du tétanos est d'un réalisme saisissant. Quant à son étude des coliques, elle semble moins fine que celle de l'Hippiatrique : si la description des symptômes est bonne, la classification laisse à désirer. De plus, les coliques par volvulus et par torsion, connues et citées par les hippiâtres de l'Antiquité, n'apparaissent pas ici, bien que les symptômes de "la troisième espèce de tranchées" puissent y faire penser.

Le chapitre concernant les fractures des chevaux prouve que Solleysel n'a pas hésité à s'élever contre les idées établies.

Enfin, son "remède infallible contre la rage", pour dérisoire que nous semble ce titre (à nous, héritiers de Pasteur), n'en exprime pas moins, pour l'époque, une attitude pleine de logique et de bon sens, où une importance primordiale est accordée au nettoyage de la plaie.

Ce livre clair, complet et minutieux, qui reste l'ouvrage majeur de la médecine vétérinaire du XVIIe siècle, a été écrit, cela se voit, cela se sent, par un praticien pour des praticiens.

2) Le "Parfait Maréchal" dans son époque.

a/ Les principaux auteurs.

Un coup d'oeil sur les ouvrages de ses contemporains permet de mieux fixer la valeur du travail de Solleysel.

Outre Gervase Markham et son fameux "Markham's Maisterpeece" (1610), Thomas de Gray a publié à Londres en 1639 "The compleat Horseman and Expert Ferrier", qui, selon Leclainche, n'est qu'un plagiat du plagiaire Markham.

En Allemagne, nous avons déjà évoqué le "Neu Buch von bewaehrter Ross-Artzeneyen" de Boehme (1618). Mentionnons le médecin hollandais Pietr van Maldwyk, au service de la Suède, qui publia en 1625 et en latin : "Libri duo Philippicorum sive de equorum natura, electione, educatione, disciplina et curatione"; la deuxième partie, "De Morbidum equorum curatione", est une compilation des auteurs grecs et latins, auxquels Maldwyk ajoute son expérience personnelle et sa critique.

En Italie, Giuseppe Falcone, frère du Carmel, a publié à Venise en 1619 un traité d'agriculture contenant un recueil de recettes thérapeutiques.

En Espagne, le "Libro de Albeyteria" de Paracuellos voit le jour en 1658. L'"Obras de Albeyteria" de Arredondo, en 1661, s'inspire de Ruini pour l'anatomie et de Laurentius Rsius (praticien Romain du début du XIVe siècle, au service du cardinal Orsini) pour la thérapeutique.

En France, nous avons mentionné l'"Hippiatrique" de Francini (1607), simple traduction de Ruini. Nous avons vu Beaugrand et son "Maréchal-Expert (1619).

Solleysel connaît un grand nombre de ces auteurs. Il en cite d'ailleurs plusieurs dans le "Parfait Maréchal" (Caracciolo, Ruini, Markham, etc...). Eh bien, la comparaison nous montre qu'il s'est appliqué, et a souvent réussi, à élaguer leurs pratiques absurdes et à y recueillir ce qu'il y pouvait trouver de bon, en y ajoutant les fruits de sa propre expérience. L'exemple suivant illustre parfaitement cette conduite .

b/ "Le Nouveau et parfait Mareschal Royal" de La Bussinière

Voilà un rapprochement ô combien intéressant à faire. Cet ouvrage, dont le titre complet est : "LE NOUVEAU ET PARFAIT MARESCHAL ROYAL, Enseignant et Expliquant tres-clairement la nature, les differences, les proprietes, perfections, vices, imperfections, & maladies des Chevaux, & leurs remedes, Enrichy de tres-belles observations & remarques. Composé par L.D.M. Escuyer Sieur de la Bussiniere, Gentil-homme servant ordinaire du Roy. A Troyes, chez Nicolas Oudot, Et se vend A Paris, chez Gervais Clouzier, Marchand Libraire au Palais, sur les degrez de la Sainte Chapelle. M.DC.LV. Avec privilege dv Roy.", date en effet de 1655, soit onze ans avant le "Parfait Maréchal" de Solleysel!

Nous allons voir que la ressemblance ne se limite pas au titre : ce dernier est d'ailleurs un peu différent dans les pages intérieures de l'ouvrage : "Le Nouveau & parfait Mareschal François."

Le plan de l'ouvrage confirme la similitude avec celui de Solleysel. Malgré l'absence de table des matières, on s'en rend aisément compte en le consultant:

- p. 1 - "Les parties qui composent le corps du Cheval."
- p. 17 - "Ce qu'il faut observer quand on veut achepter un Cheval"
- p. 64 - "Les noms de divers Poils."
- p. 75 - "Pour ferrer les Chevaux."
- p. 103 - "Pour les Chevaux qui se coupent."
- p. 107 - "Ce qu'il faut observer pour l'entretien des Chevaux en voyage."
- p. 137 - "Comme il faut nourrir & penser les grands Chevaux lors que l'on est de seiour."

La seconde partie du "Parfait Maréchal" (qui était à l'origine la première!) est calquée sur ce plan. Mais voyons la suite :

LE NOUVEAU
ET PARFAIT
MARESCHAL
ROYAL,

ENSEIGNANT ET
Expliquant tres-clairement la nature, les
differences, les proprietes, perfections,
vices, imperfections, & maladies
Chevaux, & leurs remedes.

ENRICHY DE TRES-BEUX

bonne observations & remarques
de l'auteur
Composé par E. D. M. Escuyer Sieur
de la niere, Gentil-homme serviteur ordinaire du Roy
un veritable ami.

A Troyes, Chez Nicolas Odet.

A PARIS,

chez GERVALS CLOUZIER,

Grand Libraire au Palais, sur les degres
de la Sainte Chapelle.

M. DC. LV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

"LE NOUVEAU ET PARFAIT MARESCHAL ROYAL"

de LA BUSSINIÈRE. 1655. Format 10,5 x 17 cm.

p. 162 - "Des maladies des Chevaux & de leurs remedes."

Nous ne ferons que citer les premiers chapitres:
"Du lampas ou febue; Des barbes ou barbillons; Des surdents;
Du cheval degousté; Composition d'un Armand; De la Gourme;
Remede; Du Rhume; Poudre Cordiale; Faculté de la Poudre;
De la morve; etc..." La comparaison est éloquente! (Voir
la Tables des Chapitres du "Parfait Maréchal" en annexe).

On conçoit que Solleysel ait pu reconnaître ce plan comme convenable et ne pas vouloir se donner à tout prix l'originalité d'en trouver un autre. Mais ce n'est pas tout: à titre d'exemple, voyons ce que La Bussinière dit de la Gourme, chapitre que nous avons décrit de façon détaillée chez Solleysel:

De la Gourme.

"La gourme est aux chevaux, ce qu'est aux petits enfans la petite verolle, mais il ne se void point de Chevaux qui ne la iettent, ce n'est autre chose qu'un amas de mauvaises humeurs, qu'ils ont contracté dans leur ieunesse, ou mesme, côme quelques vns disent dans le ventre de la mere, mais il est plus vray semblable que c'est vne mauvaise habitude cōtractée par la mauvaise nourriture ou par l'interperie de l'air, où par fois pour auoir ietté vn laict corrompu par le trauail qu'aura fait la mere, ou parce qu'elle sera pleine."

"La gourme vient presque tousiours par vne tumeur, qui se fait sous la gorge entre les deux os de la ganache, parfois aussi les cheuaux iettent simplement leur gourme par les nazeaux & la grosseur qui est sous la gorge ne vient point à suppuration. (...)"

Remede.

"Il faut enuelopper la gorge du Cheval avec vne peau d'anneau ou de mouton, en sorte que la laine soit contre le poil du cheual & tenir le cheual chaud extremement bien couuert & hors de vent, frottant tous les iours la tumeur ou glande, & tout autour de la maschoire ou ganache avec la composition suiuate."

"Recipe, huile de laurier, onguent dialtholas & vieil oing, autant de l'vn que de l'autre meslez ensemble."

"Cet onguent attirera les glandes en maturité, & lors que vous apperceurez que la matiere est dedans, il faut si elle ne se perce d'elle mesme, y mettre vn bouton de feu à chacune, en sorte que le bouton de feu soit fait en crochet, afin de n'offencer point le gosier ou s'ifflet qui est pres de là."

"Il tombera de l'endroit ou vous aurez mis le feu vn escarre, & lors qu'elle sera tombée, vous appliquerez dans le trou vne tante frottée de basilicum pour faire suppurer & continuerez de la sorte. (...)"

Alors, Solleysel, plagiaire?

Non. Opportuniste, oui. Sûrement. Il n'a aucune raison de ne pas reproduire la définition et la description d'une maladie, de même que la préconisation d'un traitement, dès lors qu'il y souscrit. Et puisqu'il a des phrases toutes faites sous la main, les droits d'auteur n'existant pas, il ne se prive pas pour les reprendre à son compte: il ne va pas perdre du temps à essayer de dire la même chose autrement. C'est un praticien.

C'est même son expérience de praticien qui fait toute la différence entre son ouvrage et celui de La Bussinière: tout ce qui n'est qu'énoncé par La Bussinière est considérablement développé par Solleysel, à la lumière de ses observations personnelles. Solleysel est un grand observateur, et il incite son lecteur à observer attentivement lui aussi, rejoignant en celà les hippocrates du passé.

3) Le "Parfait Maréchal" dans l'Histoire.

Quelles sont les traces du passé dans le "Parfait Maréchal"? Quelles sont les traces du "Parfait Maréchal" dans les époques suivantes?

Les traces du passé sont assez aisées à retrouver: soit par la lecture directe d'ouvrages anciens, soit par l'intermédiaire des oeuvres de ses prédécesseurs (Jordanus Ruffus, Laurentius Rutilus, Ruini, etc...), Solleysel a été imprégné de l'héritage antique que l'on retrouve tout au long de son livre comme une toile de fond. La technique de la saignée, l'emploi du cautère, l'importance accordée au diagnostic fondé sur des observations précises, sont autant de parallèles avec les pratiques séculaires des Grecs. Lui-même cite d'ailleurs fréquemment Hippocrate.

Son apport, dans tout cela, a été de faire le point. De façon complète et précise. Il s'est beaucoup basé sur l'analyse logique et raisonnée des éléments dont il disposait, même s'il a en fin de compte apporté très peu de connaissances ou de techniques nouvelles. Son mérite principal est d'avoir apporté à la médecine vétérinaire une METHODE.

C'est ce que l'on peut retenir de son ouvrage, d'une façon générale.

Sur un plan plus ponctuel, on pourra relever avec amusement quelques "trucs" pratiques, dont Solleysel n'a sans doute pas lui-même la primauté, et qui sont redécouvert de nos jours et présentés avec candeur comme des "nouveautés".

Le cas nous a été cité dans le domaine de la ferrure. Il existe aussi dans le domaine médical: dans "Le Point Vétérinaire" N° 93, de Novembre 1985, Marc SAVEY nous rapporte la parution depuis quelques mois, dans diffé-

rents périodiques médicaux, de nombreux articles relatifs au traitement des plaies et des escarres... par le sucre cristallisé! C'est, dit-il, une équipe de chirurgiens argentins qui a décidé d'en tester les effets, s'inspirant d'une tradition multiséculaire!

B. Jugements sur le "Parfait Maréchal" et son auteur

Nous ne nous étendrons pas sur l'éloge de Perrault, mais nous citerons néanmoins la présentation qu'il fait de Solleysel, après avoir célébré les mérites de Pluvinel:

"Celuy dont je vais parler ayant observé qu'il estoit presque impossible de rien ajoûter aux preceptes de cet excellent Maître, pour bien dresser un homme de cheval, s'est particulièrement appliqué à bien dresser le cheval mesme, à estudier les proprietes de cet animal, ses imperfections, ses défauts, ses maladies, & les remèdes qu'il faut y apporter; les différentes manieres de le nourrir, de l'emboucher, de le manier, en un mot tout ce qui peut servir à le rendre souple, prompt, & obeissant au moindre desir de celuy qui le monte."

Si le "Parfait Maréchal" eut d'emblée un grand succès auprès des praticiens, il a en revanche assez longtemps été méprisé dans la littérature. Puis, au XIXe siècle, paraissent des articles très sérieux sur Solleysel et son rôle historique.

1) La polémique Delorme - Prangé.

Cette polémique, qui ne concerne pas tant la valeur du "Parfait Maréchal" que la nature du mérite qu'il convient de reconnaître à Solleysel, consiste en une série d'articles parus dans "Le Recueil de Médecine Vétérinaire" en 1854 et 1855.

a/ La Plaidoirie de Delorme (vétérinaire à Arles)

Elle tend à réhabiliter le "Parfait Maréchal", déprécié par les autorités de la science vétérinaire au XVIIIe siècle:

"Cette publication importante éclipsa et fit oublier tous les ouvrages plus anciens"(on reconnaît les propos de Perrault); "elle introduisit de très-grandes améliorations dans la pratique de la maréchalerie, et rendit attrayante et à la portée des gens du monde l'étude de cet art. (...)"

"(...) et enfin il (Solleysel) eut le grand, l'incontestable mérite d'être, depuis Végèce, le premier auteur d'hippiatrique qui n'ait pas copié servilement ses prédécesseurs et qui ait pris la peine d'étudier les maladies des animaux auprès des malades."

Nous avons vu, avec "Le Nouveau et Parfait Maréchal Royal" de La Bussinière, que cela ne l'empêcha pas de faire des emprunts aux écrits de ses contemporains.

"On est généralement assez disposé à croire, dans le monde vétérinaire, qu'il n'existait rien de bon ni même de passable dans la vieille hippiatrice, et que la véritable médecine des animaux dans toutes ses branches ne date que de la création des Ecoles."

"(...) on a raison pour ce qui concerne la pathologie médicale, la connaissances des maladies internes et leur traitement logique et rationnel; mais on se trompe quant aux modes opératoires, au pansement des plaies et au traitement de toutes les affections extérieures."

"Plusieurs des procédés que la chirurgie vétérinaire moderne s'honore d'avoir inventés étaient connus de Solleysel, et le 'Parfait Maréchal' contient sous ce rapport une foule de curieux documents. Malheureusement, (...), plus tard, (...), les recettes et les procédés évidemment absurdes ou ridicules qui y abondent déprécieront à ce point les médications véritablement utiles, que l'ouvrage tout entier fut condamné sans examen sérieux, sans essai pratique."

Suit un exposé détaillé des principaux arguments justifiant cette réhabilitation: une large place est accordée à l'emploi du feu:

"C'est uniquement comme agent escharotique ou pour ouvrir des tumeurs, que le feu a été tout d'abord employé dans la chirurgie. Son action fondante et résolutive, résultat d'une application lente et graduée, n'a été connue que plus tard. Cette puissante et habile médication (...) n'était encore que peu usitée en France à une époque fort rapprochée de nous, lorsque fut publié le "Parfait Maréchal".

"(...) Solleysel a certainement raison de se faire l'honneur d'avoir le premier indiqué les véritables règles de l'application du feu, et déterminé les diverses affections extérieures qui réclament son emploi, et encore d'avoir vulgarisé cette importante médication, en en démontrant l'efficacité par l'excellente application qu'il en faisait dans sa pratique."

Delorme poursuit en développant longuement le traitement par Solleysel des principales affections du pied, ainsi que sa pratique de la Maréchalerie, pour terminer en rapprochant certains onguents majeurs utilisés au XIXe siècle de ceux préconisés par l'écuyer de Louis XIV.

b/ Les restrictions de Prangé (Vétérinaire à Paris).

S'attachant surtout à modérer l'enthousiasme de Delorme, Prangé se garde bien de nier les mérites in-

contestables de Solleysel.

"Son ouvrage se fait remarquer par de l'élégance, de la clarté, de la méthode et de la précision, et les nombreuses erreurs qu'on y rencontre sont, à proprement parler, plutôt des erreurs de son époque que les erreurs de Solleysel lui-même. (...)

"Quoi qu'il en soit, j'espère avoir démontré que Solleysel, homme instruit, esprit méthodique, habile metteur en oeuvre, n'est point l'auteur des découvertes capitales à l'occasion desquelles M. Delorme a entrepris une composition qui me semble être plutôt un panégyrique qu'une étude bibliographique sérieuse et probante.

"Nous le répéterons encore, Solleysel a eu de la gloire à raconter des choses découvertes, parce qu'en les racontant il leur a donné une nouvelle vie, une nouvelle clarté, par la simplicité et le rationalisme de sa méthode. Voilà le genre de mérite, et celui-là, à coup sûr, en vaut bien un autre, qu'il faut attribuer à cet auteur."

2) Les commentaires ultérieurs.

a/ Le Capitaine Picard.

Le Capitaine L. Picard, professeur à l'Ecole de Cavalerie de Saumur, nous dit à la fin du XIXe siècle:

"Solleysel avait étudié (...) dans les auteurs grecs et latins, ainsi que dans les auteurs contemporains de l'Italie. Son oeuvre marquait un progrès; mais le défaut de connaissances anatomiques le fit tomber dans de graves erreurs. De là provinrent la plupart des opérations barbares pratiquées sur les animaux .

"Quant à la thérapeutique, elle n'a pas encore fait beaucoup de progrès et les remèdes les plus extravagants ont cours. M. de Solleysel cède à la tradition en les transcrivant. (...).

"Pour ce qui a trait à la ferrure du cheval, l'ouvrage de Solleysel n'est en général que la paraphrase de celui de César Fiaschi avec des additions qui ne sont pas toujours heureuses. (...).

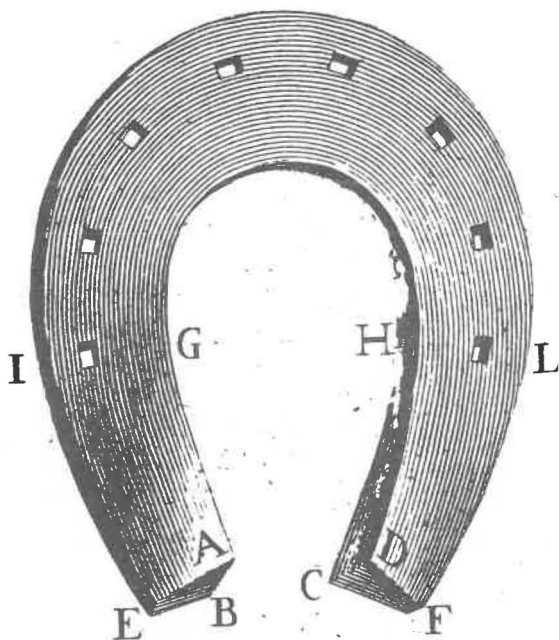
"Il apporte cependant plusieurs innovations, une entre autres, pour la ferrure du pied encastellé : c'est l'emploi du fer à pantoufles, qu'il donne comme une invention de M. de la Broue : ce fer est le point de départ, avec celui de Ruini, de tous les procédés de désencastelure artificielle. (...)

"Le Parfait Maréchal" fut traduit dans toutes les langues et réédité un grand nombre de fois ; c'est un ouvrage très remarquable pour l'époque. Et l'on peut dire que si les préceptes de Solleysel avaient été mis en pratique, la ferrure aurait fait, dès ce moment, un pas considérable."

LE FER À PANTOUFLE DE SOLLEYSEL

pour le traitement de l' ENCASTELURE
(Rapprochement des talons).

- DEUXIÈME PARTIE. chapitre XL -



Les "éponges" BAE et CDF ont le côté interne AB et DC deux à trois fois plus épais que le côté externe E ou F.

Cette surépaisseur diminue progressivement jusqu' à G et H. Le reste du fer est plat. Ainsi, il tend simplement à écarter les talons vers l' extérieur.

b/ Le Général Mennessier de la Lance.

Moins sévère que le Capitaine Picard, il nous dit en 1917:

"Solleysel est en visible progrès sur ses devanciers: on doit lui savoir gré d'avoir simplifié leurs méthodes et rectifié bon nombre de leurs grossières erreurs. Il ne s'en est pas cependant tout à fait affranchi, et s'il a condamné des remèdes inutiles et des opérations funestes, il est loin d'avoir entièrement répudié la polypharmacie qui caractérisait alors la médecine vétérinaire. (...)

"Il a, le premier, posé les bases de l'Hippologie et de l'Hippiatrique sur des données sérieuses, et son livre a été le point de départ de ceux qui ont traité ces matières, avec d'incessants perfectionnements jusqu'à nos jours."

Quant au Major F.Smith, ainsi que nous l'avons déjà vu, dans son article sur le Duc de Newcastle, paru cette même année 1917, il considère Solleysel comme "le plus grand vétérinaire du XVIIIe siècle".

c) Opinion actuelle

"Le livre de Solleysel, comme celui de Newcastle d'ailleurs, a certainement bénéficié de la considération attachée à la personne de l'auteur. Le "Parfait Maréchal" n'apporte que fort peu de connaissances nouvelles ; il vaut surtout par la critique avisée de l'auteur, qui a su choisir avec discernement parmi les documents en sa possession..."

Cet avis objectif de Leclainche, qui nous semble très raisonnable, est repris par Bressou, qui ajoute :

"Le livre de Solleysel a eu une profonde influence. Il est la meilleure illustration de la médecine dispensée par les maréchaux et les écuyers après la Renaissance."

Voici enfin la très bonne conclusion de Walker:

"La contribution de Solleysel à l'art vétérinaire peut être résumée comme suit : il a su donner une nouvelle dignité à la pratique vétérinaire devenue un métier de bas étage. Nous lui devons aussi l'anamnèse, le "bon sens" et la notion que la pratique vétérinaire doit être réservée à des hommes de science. Solleysel a été le précurseur des grandes écoles vétérinaires françaises."

Pour notre part, nous souscrivons entièrement à ces dernières critiques qui nous paraissent, avec trois siècles de recul, parfaitement bien rendre compte de l'importance réelle de Solleysel dans l'histoire de la médecine vétérinaire. Et nous terminerons cette analyse en reprenant cette magnifique phrase par laquelle Santucci exprimait en 1935 son admiration pour l'illustre hippiatre:

"Son livre chaud de la sueur des chevaux, d'où à chaque pas on sent sourdre cette connaissance intime, quotidienne de l'expérience consommée, a gardé, après plus de deux siècles, la fraîcheur empreinte de bonhomie de l'oeuvre de l'artisan."

III. LA MEDECINE VETERINAIRE APRES SOLLEYSSEL

Delorme nous dit encore, à propos des procédés chirurgicaux contenus dans le "Parfait Maréchal" :

"Les ignorans praticiens du temps n'ayant ni assez de savoir pour les apprécier, ni assez d'habileté et de hardiesse pour les mettre en pratique, la plupart d'entre eux ne survécurent pas à l'auteur."

Quant aux "véritables savants" qui "parcoururent plus tard les pages de l'ouvrage de Solleysel", ils le condamnèrent, nous l'avons vu, à cause des "recettes et procédés évidemment absurdes ou ridicules qui y abondent". Delorme fait, de toute évidence, allusion en particulier à Lafosse et à Bourgelat.

A. La "dynastie" LAFOSSE : Apothéose de La Marécha- lerie.

1) Etienne-Guillaume Lafosse, dit "Lafosse père" (? ; 1765)

Maréchal ordinaire des Petites Ecuries du Roi, il "se livra tout entier à l'Hippiatrique, et travailla longtemps, par la seule force de son génie, à remplir quelques endroits du vuide immense qu'il apercevoit dans son art.", nous dit son propre fils.

Etienne-Guillaume Lafosse est le praticien instruit et l'observateur profond par excellence. "C'est à l'anatomie seule que je dois toutes mes découvertes, dit-il ; si mes confrères veulent tracer les mêmes routes à leurs enfants et faire apprendre l'anatomie de bonne heure à ceux qu'ils destinent à la profession de maréchal, je suis sûr qu'on fera beaucoup moins de fautes. Cependant, comme les connaissances anatomiques ne sont pas les seules nécessaires à notre profession, il faudrait encore y joindre celles de la médecine..."

Son premier ouvrage, en 1749, intitulé Traité sur le véritable Siège de la morve des chevaux et les moyens d'y remédier, fut le point de départ de la doctrine de la non-contagiosité de la morve, contraire à la très vieille idée réaffirmée par Solleysel et Garsault, mais néanmoins adoptée et professée pendant plus d'un siècle.

La maréchalerie française lui doit, en revanche, beaucoup. A l'instar de Solleysel, il s'est inspiré des idées de César Fiaschi. Mais c'est lui qui, le premier, conçoit l'idée de baser la ferrure sur la structure organique du pied et de laisser porter la fourchette sur le sol en utilisant un fer à éponges minces.

2) Philippe-Etienne Lafosse, dit "Lafosse-fils"
(1738-1820)

Instruit du métier de forgeron par son père, il suit parallèlement des cours d'anatomie à la Faculté de Médecine.

Dans son Guide du maréchal, comme dans son premier mémoire sur la morve, il reprend les idées de son père, qu'il parvient à diffuser jusque dans les Ecoles Vétérinaires, ce qui aura des conséquences désastreuses: de 1830 à 1840, des centaines de chevaux morveux, réformés de l'armée comme incurables, vont diffuser la maladie dans toute la France.

Mais il faut lui reconnaître le mérite d'avoir perfectionné et mieux fait connaître l'oeuvre de son père sur la ferrure, et surtout d'avoir fait faire d'énormes progrès à l'anatomie et à l'art vétérinaire par son fameux Cours d'Hippiatrique édité en 1772. Véritable monument élevé à l'hippologie, cet ouvrage luxueux est "l'un des plus beaux jamais écrits à la gloire du cheval" (Quillieriet)

L'auteur fut malheureusement desservi par son inimitié avec Bourgelat qui, si elle n'empêcha pas son oeuvre d'être pillée par les ouvrages de colportage du XIXe siècle, empêcha l'auteur de bénéficier d'une reconnaissance complète par ses contemporains de sa véritable compétence.

B. Claude Bourgelat (1712-1779) ;

Point n'est besoin de présenter Bourgelat, toujours présent et vivant dans nos mémoires :

La publication en 1740 de son Nouveau Newcastle prouve qu'il connaissait l'ancien. Il le mentionne d'ailleurs lui-même, en apprécie les connaissances, mais lui reproche une grande confusion. Son propre ouvrage est en tout cas, selon Mennessier de la Lance, très supérieur à celui du Duc.

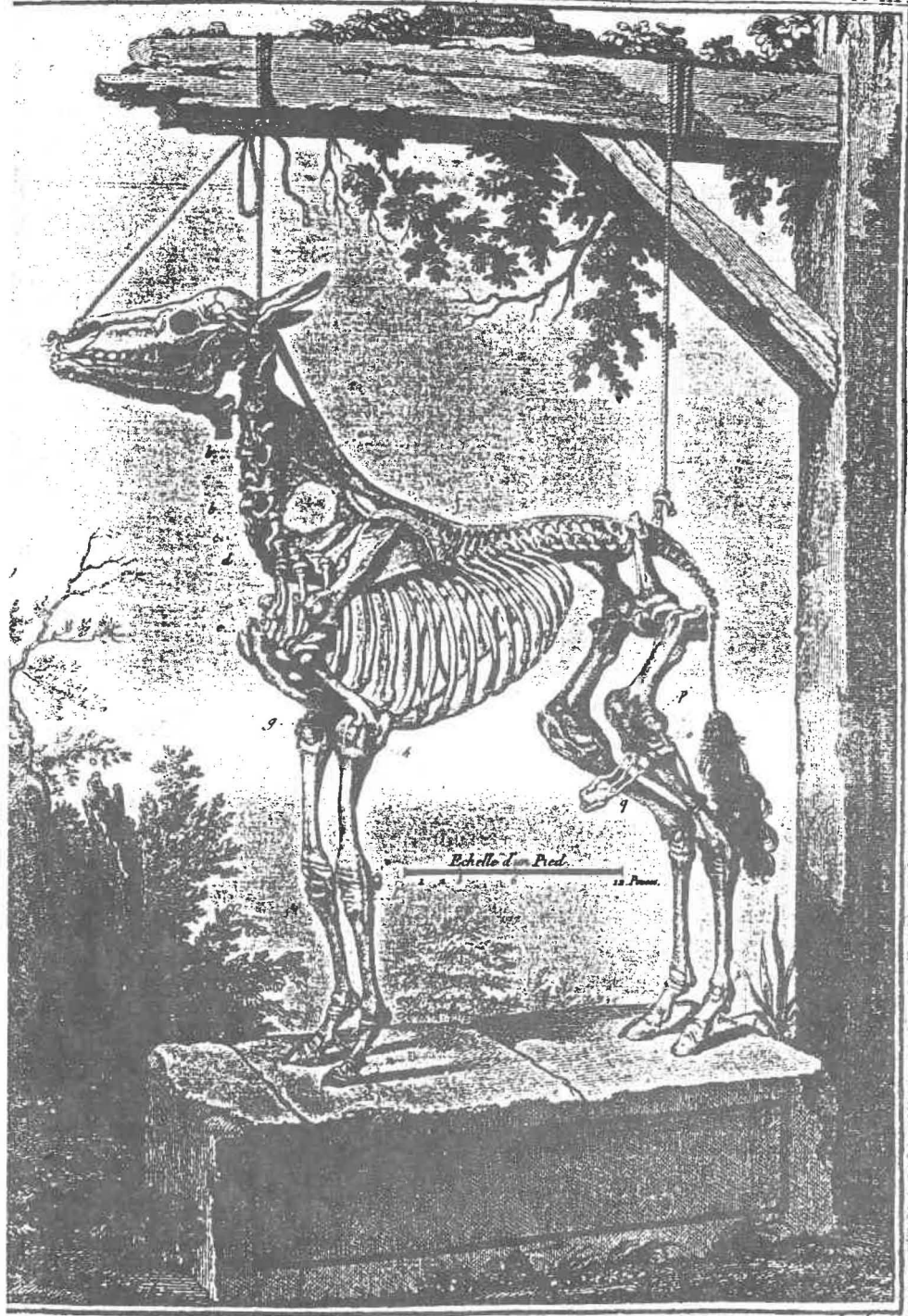


Planche extraite du Cours d'hippiatrique, par M. Lafosse, hippiatre... (Paris, chez Edme, libraire, 1772).

Reproduction extraite de "L' Histoire Générale de la Médecine, de la Pharmacie, de l' Art Dentaire et de l' Art Vétérinaire".

C'est en 1750 qu'il dit dans ses Elémens d'hippiatrique que l'on ne pouvait tirer aucun enseignement utile des livres publiés auparavant sur l'hippiatrique, ces derniers renfermant que des préjugés populaires et des fautes grossières : "Ce n'est qu'en fouillant dans le livre de la nature que nous acquerrons des connaissances certaines".

Cette condamnation, qui inclut Solleysel et son "Parfait Maréchal", est à l'origine de la fameuse dépréciation contre laquelle s'élèvera Delorme un siècle plus tard. Cette dernière est d'autant plus regrettable que Bourgelat, se basant sur l'observation et la réflexion, même s'il rejette les pratiques de Solleysel, en adopte nécessairement la méthode.

C' est cette fameuse méthode scientifique qui le guidera tout au long de la rédaction de ses Elémens de l' Art vétérinaire. C' est encore la même pensée qui, conformément à sa conception d' une formation étayée par l' observation et la pratique, lui fait caresser le projet, obtenir la fondation et guider les premiers pas des Ecoles Vétérinaires!

CONCLUSION

Nous avons vu que Solleysel avait à sa disposition un héritage de connaissances vénérables auquel se mêlaient certaines coutumes incroyablement absurdes.

En observateur scrupuleux et en praticien avisé, il s'est appliqué à faire un tri aussi consciencieux que possible; mais, manquant presque totalement de bases médicales, il n'a pu faire progresser réellement la science hippiatrice. En revanche, il en a parfaitement connu les techniques, dont il a éprouvé la valeur.

Son étude de l'Extérieur, ainsi que ses différents types de ferrures, traités dans la seconde partie du "Parfait Maréchal", sont, au moins, autant dignes d'intérêt que son étude des maladies. L'exposé de son oeuvre aurait mérité un plus large développement, incompatible avec le cadre nécessairement limité de notre travail.

Nous espérons néanmoins avoir suffisamment fait ressortir l'attachement de Solleysel à l'observation minutieuse, à la description précise et au raisonnement logique: bref, à ce que nous pouvons véritablement appeler une méthode scientifique!

Les fondements de la médecine vétérinaire moderne sont toujours les mêmes. Ils sont l'héritage de Solleysel qui, s'il les puise chez Hippocrate, n'en a pas moins la gloire de s'y être, le premier en son époque, conformé: cette méthode fait de lui le père de la médecine vétérinaire moderne!

Notre but sera enfin pleinement atteint et notre effort récompensé si nous avons réussi à communiquer au lecteur l'envie d'ouvrir le "Parfait Maréchal". Puisse-t-il y trouver le même plaisir que nous...

Vu : Le Rapporteur



Vu : Le Président



(par le Général Mennessier de la Lance.)

1. Le Parfait Mareschal, qui enseigne à connoître la beauté, la bonté & les deffauts des Cheuaux. La maniere de les conseruer dans les fatigues des Voyages, de les nourrir & de les panser avec Methode. La Ferrure sur les desseins des Fers, qui restabliront les Meschans pieds, & conserueront les bons. Les signes & les causes des Maladies : les moyens de les preuenir, leur guerison & le bon ou mauuais vsage de la Purgation & de la Seignee. Ensemble Vn Traitté des Haras, pour eleuer de beaux Poulains, & les Preceptes pour bien emboucher les Cheuaux, Avec les Figures necessaires. Par le Sieur de Solleysel, Escuyer Ordinaire de la Grande Escurie du Roy & l'un des Chefs de l'Academie Royale proche l'Hostel de Condé. A Paris, chez Gervais Clousier, au Palais, sur les Degrez en montant pour aller à la Sainte Chappelle, à l'Enseigne du Voyageur, 1664.

1 vol. in-4° de 20 f^{is} non ch. pour le titre, le frontispice, l'épître dédicatoire « à Très haut et tres puissant Prince Monseigneur Henry de Lorraine, Comte de Harcourt, d'Armagnac, de Briosne, de Marsan, etc. », la lettre au Lecteur et la table, 504 p. (avec une erreur de pag^{on}, les p. 225 à 272 étant ch. 125-172). Les *Preceptes pour emboucher les Cheuaux*, qui suivent, ont une pag^{on} séparée, de 1 à 65. Frontispice, 2 pl., dont 1 pour l'extérieur et 1 pour les diverses maladies, 3 fig. de fers, 17 fig. de canons de mors et 8 fig. de branches.

2. Même ouvrage, même titre.... Reueu, corrigé & augmenté de plus d'un tiers en cette *Seconde Edition* par le Sieur de Solleysel, Escuyer, Sieur du Clapier, l'un des Chefs de l'Académie Royale proche l'Hostel de Condé. A Paris, chez Gervais Clousier, au Palais.... 1667.

1 vol. in-4° de 20 f^{is} non ch. pour le frontispice, le titre, les « Remarques pour connoître ce qui est augmenté en cette seconde Edition », la dédicace à M^{rs} Charles de Lorraine, C^{ie} de Marsan (fils du C^{ie} d'Harcourt auquel la 1^{re} éd^{on} était dédiée et qui était mort depuis), l'avis sur la traduction de Markham (voy. ce nom), l'avis au Lecteur, la table des matières et 727 p. avec

la pl. de l'extérieur du cheval, celle des maladies et les mêmes fig. de fers et de mors qu'à la 1^{re} éd^{on}.

On remarquera que, au titre, Solleysel n'est plus qualifié *Escuyer du Roi* et que, dans cette éd^{on}, la pag^{on} se suit d'un bout à l'autre.

3. La 3^e éd^{on} a un titre un peu différent (1) :

Le véritable Parfait Mareschal qui enseigne.... etc. Reueu, corrigé & augmenté de plus d'un tiers en cette *Troisiesme Edition*.... Paris, Gervais Clouzier.... 1672.

1 vol. in-4° de 12 f^{is} non ch. pour le titre, la lettre « à ceux qui ayment les chevaux », l'avis au Lecteur et la table des chap., 839 p. et 6 f^{is} non ch. à la fin pour la table alphab. Mêmes pl. et fig. qu'à l'éd^{on} précédente.

4. Le Parfait Mareschal.... reueu avec soin et augmenté notablement en cette *quatrieme Edition*. Divisé en deux tomes. Paris, Gervais Clouzier.... 1675.

2 vol. in-4° de 4 f^{is} pour le titre et l'avertissement, 542 p. plus 4 f^{is} de table, avec le privilège, pour la 1^{re} partie, 388 p. plus 4 f^{is} de table pour la 2^e partie.

Cette éd^{on} existe aussi avec la date de 1677. Elle est remarquable par un avertissement dans lequel Solleysel dit que « l'infidélité & le peu de bonne foy des libraires.... ont contrefait et défiguré la 3^e édition, de telle sorte qu'elle apprend plutôt à tuer les chevaux qu'à les guerir. »

Cette note se rapporte aussi, paraît-il, à une éd^{on} publiée à Trévoux, André Molin, 1675, que je n'ai pas rencontrée jusqu'ici.

5. Même ouvrage.... reueu avec exactitude et augmenté méthodiquement. *Cinquième Edition*. Paris, Gervais Clouzier.... 1680, 1682, 1684.

2 vol. in-4° de 4 f^{is}, 546 p. et 6 f^{is} de table au T. I ; 398 p. et 6 f^{is} de table au T. II. Mêmes pl. et fig., plus le portrait de Solleysel par G. Hainzelman, dessiné d'après nature en 1680 et qui, par conséquent, n'existe pas dans les éd^{ons} précédentes.

6. Même ouvrage.... *Sixième Edition*. Paris, chez la Veuve de Gervais Clouzier.... 1685.

2 vol. in-4° de 6 f^{is} non ch. pour le frontispice, le titre, l'avis au Lecteur (la

(1) Dans cette éd^{on} et les suivantes, l'orthographe du titre est un peu modernisée.

ANNEXE I (suite).

dédicace a disparu), 546 p. et 5 f^{is} de table pour la 1^{re} partie, 398 p. et 6 f^{is} de table avec le privilège pour la 2^e partie. Portrait de Solleysel, avec les mêmes pl. et fig. que dans les éd^{ons} précédentes.

La même éd^{on} existe avec la date de 1687. Paris, Pierre Aubouyn.

7. Même ouvrage.... *Septième édition. Imprimé à Paris & se vend à Lyon chez Horace Molin, 1694.*

C'est la même éd^{on} que la précédente, avec un titre nouveau.

A partir de cette éd^{on}, l'ouvrage de Solleysel a pris une forme à peu près définitive et les suivantes ne présentent que des différences peu importantes. Il semble donc inutile — et il serait d'ailleurs très difficile — de les décrire toutes en détail. Je me bornerai à mentionner celles que je connais, sans pouvoir garantir que cette nomenclature soit bien complète, car il existe plus de 30 tirages ou éd^{ons} de ce célèbre ouvrage.

Toutefois, il y a lieu de signaler une modification importante, c'est l'addition de l'*Abrégé de l'Art de monter à Cheval*. Ce supplément paraît pour la première fois dans l'éd^{on} franco-allemande de 1677 qui sera décrite plus loin, et est l'œuvre d'un écuyer anonyme (1). Ce supplément a paru de nouveau dans les éd^{ons} de 1706, 1723, 1746, 1754, 1775 et dans quelques autres. Il est en général — pas toujours — paginé à part et, dans ce cas, manque quelquefois dans certains exemplaires d'une même éd^{on}.

Toutes ces éd^{ons} sont in-4^o, généralement en 2 parties reliées ensemble, la 1^{re} de 550 p. et la 2^e de 400 p. environ, avec les mêmes pl. et fig. que dans celles décrites ci-dessus en détail. Il est à remarquer que Solleysel met lui-même ses lecteurs en garde contre les fautes et les erreurs de celles qui sont imprimées à Lyon.

Les meilleures sont celles publiées à Paris, chez Gervais Clousier, de la 4^e à la 6^e ou 7^e.

Sous la réserve des observations qui précèdent, voici les dates et lieux de publication des éd^{ons} en français.

8. Même ouvrage.... *Huitième Edition, La Haye, von Bulderen, 1691.*

9. Même ouvrage.... *Neuvième Edition. Bruxelles, Lambert Marchant, 1691.*

(1) D'Eisenberg, dit Huth. J'ignore si cette attribution est exacte. Voy. d'Eisenberg.

Il est à remarquer que ces 8^e et 9^e Ed^{ons} ont été imprimées à l'étranger avant la 7^e de 1694 décrite ci-dessus et publiée en France. Il en est de même des deux suivantes.

10. Même ouvrage.... *Nouvelle Edition, Paris, Pierre Aubouyn, 1693.*

11. Même ouvrage.... *Septième Edition, revue, corrigée et augmentée. Imprimée à Paris et se vend à Lyon chez Molin et Barbier, 1693.*

12. Même ouvrage... *mêmes éditeurs, 1693 et 1694.*

13. Même ouvrage... Paris, Pierre Aubouyn, 1698.

14. Même ouvrage... Cologne, 1706.

15. Même ouvrage... Liège, François Broncard, 1708.

(Avec l'*Abrégé de l'Art de monter à Cheval.*)

16. Même ouvrage... Paris, Pierre Aubouyn, 1712.

(Sans l'*Abrégé.*)

17. Même ouvrage... Paris, Jean Mariette, 1713.

(Sans l'*Abrégé.*)

18. Même ouvrage... Paris, Pierre Aubouyn et Charles Clousier, 1718.

(Sans l'*Abrégé.*)

19. Même ouvrage... Paris, Jean Mariette, 1723.

(Sans l'*Abrégé.*)

20. Même ouvrage... *Nouvelle Edition. Paris, Emery, Saugrin et Pierre Martin, 1723.*

(Sans l'*Abrégé.*)

21. Même ouvrage... Amsterdam, L'Honoré, 1723.

(Sans l'*Abrégé.*) Avec [cf annexe II]

22. Même ouvrage... Paris, Pierre-Jean Mariette, 1733.

(Sans l'*Abrégé.*)

23. Même ouvrage... Paris, Pierre-Alexandre Martin, 1744.

24. Même ouvrage... Paris... 1746.

(Avec l'*Abrégé.*)

25. Même ouvrage... Paris, Didot, 1752 et 1754.

(Avec l'*Abrégé.*)

26. Même ouvrage... *Paris, Martin, 1754.*

27. Même ouvrage... *Paris... 1758.*

28. Même ouvrage... *Paris, Rue Saint-Jacques, 1775 et 1776.*

(Avec l'*Abrégé*), sans nom de libraire ou d'éditeur.

29. Même ouvrage... *Paris, 1782.*

Le titre porte : *cinquième Edition.*

Je ne crois pas qu'il y ait eu d'éd^{ons} ou de tirages postérieurs à 1782. A ce moment, les éd^{ons} du *Nouveau Parfait Maréchal* de Garsault (voy. ce nom) se succédaient depuis 1741 et avaient rejeté au deuxième rang celui de *Solleysel.*

Il existe aussi deux éd^{ons} franco-allemandes :

30. Même ouvrage... Cette *sixième Edition* Française, qui est la *première* Allemande, a été augmentée de l'*Abrégé de l'Art de monter à Cheval*, composé par un des plus habiles Ecuyers de ce temps. (Suit le titre en Allemand). *Genève, Joh. Herm. Widerhold, 1677.*

1 vol. in-f^o de 16 f^{is} non ch. pour le faux titre, le frontispice, le titre, la dédicace de l'éditeur Widerhold à Messire François Louys d'Estavay, Seigneur de Molloudin, avec les armes de ce seigneur au verso du titre; une autre, du même, en allemand, au Seigneur Fran; Ludwig von Stafflib, la lettre * à ceux « qui ayment les chevaux » l'avis au Lecteur, la table des chap., 824 p. à deux col. en français et en allemand, plus 6 f^{is} pour la table alphab., et enfin 40 p. pour l'*Abrégé de l'Art de monter à cheval.* L'ouvrage contient les mêmes pl. et fig. que les éd^{ons} en français seulement.

31. Même ouvrage... *Dernière Edition*, revue, corrigée et augmentée de l'*Art de monter à Cheval.* *Basle, David Ritter, 1706 et Genève Chouet, aussi 1706.*

2 vol in-4^o de... p., avec les mêmes pl. et fig. Ed^{on} franco-allemande (1).

Le *Parfait Maréchal* a été traduit en anglais par Sir William Hope.

32. *Londres, Gillyflower, 1696, in-f^o. Londres Bonwick, 1706, 1711, 1717, 1729 in-8^o et abrégé.*

(1) Je ne connais cette éd^{on} que par le catalogue de la Bibliothèque Huzard.

Je ne connais pas d'autre traduction allemande que les éd^{ons} franco-allemandes décrites ci-dessus.

La 1^{re} éd^{on} du *Parfait Maréchal* est rarissime; c'est du reste une sorte d'essai et elle est assez incomplète. Les 2^e et 3^e, ainsi que les éd^{ons} franco-allemandes sont très rares. Les suivantes se rencontrent plus souvent et enfin celles du XVIII^e siècle sont très communes.

1. Le *Mareschal Methodique*, qui traite des Moyens de découvrir les défauts des chevaux, de connoître leurs maladies. Il donne ensuite les Remèdes pour les guerir & enseigne à les dispenser fort exactement, avec leur application au temps le plus propre pour leur entière guérison. Ouvrage très utile à ceux qui ont des chevaux, & qui veulent les conserver longtemps. Par le Sieur de la Bessée, Escuyer de S. A. S. Monseigneur le Duc de Bavières. *Paris, Gervais Clouzier, au Palais... 1675.*

1 vol. pet. in-8^o de 8 f^{is} pour le titre, l'avis au Lecteur et la table, 341 p. et 2 f^{is} pour le privilège.

2. Même ouvrage, même éditeur, 1676 et 1677.

C'est la même éd^{on}, avec des titres nouveaux.

Pour cet ouvrage, Solleysel a pris le pseudonyme de *Sieur de la Bessée*. C'est une sorte d'*Abrégé* de son *Parfait Maréchal*. L'ouvrage est très rare.

* Solleysel est aussi l'auteur du *Dictionnaire des termes du Manège* qui forme le T. I des *Arts de l'Homme d'Épée ou le Dictionnaire du Gentilhomme de Guillet*. Pour la description de cet ouvrage, voy. *Guillet*.

* Enfin, il a traduit de l'anglais la *Nouvelle Methode pour dresser les Chevaux* de Newcastle; cette traduction est décrite en détail dans la notice relative à Newcastle.

LE PARFAIT MARESCHAL,

QUI
ENSEIGNE A CONNOISTRE
LA BEAUTE, LA BONTE ET LES DEFAVTS
DES CHEVAUX.

LES SIGNES ET LES CAUSES DES MALADIES:
les moyens de les prevenir, leur guerison, & le bon ou
mauvais usage de la purgation & de la Saignée.

LAMANIERE DE LES CONSERVER DANS LES VOYAGES
de les nourrir & de les panser selon l'ordre.

LA FERRURE SUR LES DESSEINS DES FERS, QUI RETABLIRONT
les méchans Pieds, & conserveront les bons.

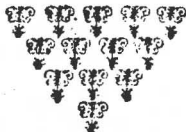
ENSEMBLE

UN TRAITE' DU HARAS, POUR ELEVER DE BEAUX ET DE BONS POULAINS,
& les Preceptes pour emboucher les Chevaux : avec les Figurs nécessaires.

Par le Sieur DE SOLLEYSSEL, ECUYER.

Derniere EDITION, revue, corrigée & augmentée de divers Remedes, & d'un ABBREGÉ
de l'ART de MONTER à CHEVAL.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez L'HONORE', & CHATELAIN.

M. DCCXXIII.

TABLE

DES CHAPITRES

DE LA PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. D ES Maladies des Chevaux, & de leur remede. Pag. 1	CHAP. XXVIII Des Maux de Yeux. 44
II Remarques & observa tions pour connoître tout Cheval malade. 5	XXIX Pour un coup sur l'Oeil. 48
III Du Lampas & Febves. 6	XXX Lapis Mirabils. 49
IV Des Surdents. 7	XXXI Du Cheval Lunatique. 50
V De la Bouche blessée ou entamée. 8	XXXII Eau de Rhue, bonne pour les Yeux Lunatiques. 51
VI Du Cheval degouté. 8	XXXIII Huile de plomb, Oleum Saturni. 52
VII Armand pour un Cheval degouté & malade. 11	XXXIV Methode pour degraisir les Yeux par en bas. 53
VIII Postes gourmandes pour faire manger les Chevaux degoutés. 11	XXXV La maniere de donner le feu au dessus des Yeux d'un Cheval. 55
IX La nourriture des Chevaux qui ne veulent point manger. 12	XXXVI De l'Emorragie. 56
X De la Gourme. 15	XXXVII Le Mal de Cerf ou du Cerf. 57
XI l'Opiate de Kermes. 18	XXXVIII Les Avives. 59
XII Pour faire jeter les Chevaux par les Nazeaux. 20	XXXIX Des Tranchées qui surviennent aux Chevaux. 61
XIII De la Fausse Gourme. 21	XL De la premiere Espece de Tranchées. 61
XIV Onguent pour faire suppurer une Glande. 23	XLI L'Orvietan. 62
XV Du Rhume ou Morfondement. 23	XLII Essence de Vipere. 63
XVI Poudre Cordiale universelle. 25	XLIII De la seconde Espece de tranchées. 64
XVII Plottes Cordiales ou Pilules Theriacales. 26	XLIV Huile carminative & purgative pour les Clysteres. 65
XVIII De la morve. 29	XLV De la troisieme Espece de Tranchées. 66
XIX Remede pour faire jeter. 31	XLVI Huile purgative excellente. 67
XX Pour resoudre une Glande. 33	XLVII De la quatrieme Espece de Tranchées. 68
XXI Parfum pour faire jeter. 36	XLVIII Poudre specifique, pour arreter les quatre Especes de Tranchées, cy devant decrites. 69
XXII Autre Remede pour la Morve. 36	XLIX De la cinquieme espece de Tranchées. 70
XXIII Vin Emetique. 37	L Du Cheval qui pisse le sang. 74
XXIV Des Maux de Teste causés d'humeurs bilieuses. 38	LI Remede pour les testicules retirés dans le Corps, par la violence de la douleur. 75
XXV Autre remede pour les Maux de Teste. 39	LII De la sixieme Espece de tranchées, nommées Tranchées rouges. 76
XXVI Remedes tres bons pour le Mal de Teste, qu'on nomme Mal d'Espagne 41	
XXVII Preparation de la Scammonée 43	

ANNEXE II (suite).

DES CHAPITRES.

CHAP. LIII Du Vertige des Chevaux. 78	LXXVI Des nerfs ferus. 109
LIV De l'effort d'Epaule, ou du Cheval en- trouvert. 79	LXXVII Des Boulets enflés, ou gorgez 110
LX Onguent du Baron, pour les Chevaux qui ont fait effort d'Epaule ou de hanche. 81	LXXVIII Emplâtre de Noix pour resou- dre les grosseurs. 111
LVI Du Cheval entrouvert. 82	LXXIX Pour une atteinte. 112
LXVII Emmielure rouge communement ap- pellée, charge. 84	LXXX Des Javars. 113
LXVIII L'Onguent Oppodeldoc pour les Epaules seches, où la nature ne fournit plus de nourriture, & pour les écarts, efforts d'Epaules & des hanches. 86	LXXXI Remede pour les Javars nerveux. 114
LIX Des Jambes callées, & des Os rompus des Chevaux. 89	LXXXII Des Javars encornez, & atteints encornées. 119
LX Des Jambes travaillées, foulées ou usées. 90	LXXXIII Mondicatif, ou Onguent du Docteur pour les javars encornez. 121
LXI Pour les coups de pieds, & pour les Jambes enflées ou gorgées par accident ou autrement. 91	LXXXIV des formes. 126
LXII Emmielure ou Remolade bonne pour un coup de pied, & pour dissiper une enflure aux Jambes. 92	LXXXV Des Mechans Pieds. 128
LXIII Onguent du Duc pour les enflures & contusions avec chaleur, & même pour l'inflammation de tous les endroits du corps. 93	LXXXVI Des Pieds Solbatus. 130
LXIV Pour une vieille enflure de Jambes, par une nerfure qui auroit été mal guer- rie. 94	LXXXVII Des Seimes & des Pieds fendus nommez, Pieds de bœufs. 132
LXV Bain pour les Jambes, Epaules & Hanches. 95	LXXXVIII Des Pieds encastelez. 134
LXVI Huile excellente pour les Jambes usées des Chevaux. 96	LXXXIX Comment il faut dessoler un Cheval. 135
LXVII Baume pour les Jambes usées & travaillées. 97	XC Des Fics ou Crapaux qui naissent dans les Pieds des Chevaux. 138
LXVIII Des Malandres & Solandres. 98	XCI Des Encloüeurs, Clous de Ruë, Re- traittes, & Chicots. 143
LXIX Des Sur-os, Fusées, & Osselets 98	XCII Des Clous de Rue, ou Chicots 144
LXX Onguent de Scarabeus pour les Sur- os, Molettes, Vessigons, & pour fondre une corde de Farcin, si grosse soit elle. 101	XCIII Huile de Gabian. 150
LXXI Onguent des vers pour les Sur-os, Molettes, Vessigons, Loupes & autres grosseurs. 102	XCIV Onguent de Monsieur Curty, pour les Encloüeurs, Clous de Ruë, & pour les playes des Chevaux & meurtrisures 153
LXXII Pour amolir une dureté. 102	XCV Baume ardent pour les playes, meur- trisures, & douleurs froides, comme aussi pour les Encloüeurs, Clous de Ruë &c. 154
LXXIII Des Molettes. 103	XCVI Remedes quand l'Apostume a soufflé au poil. 155
LXXIV Des Retoires nommés des Ita- liens, feu mort. 105	XCVII Du Cheval qui fait pied neuf. 157
LXXV Des Entorses, & Dillocations du Boulet. 106	XCVIII Des Bleyemes. 159
	XCIX Des Teigns. 161
	C Des Peignes. 161
	CI Des Maux de la Fourchette qui sont des bouillons de chain, ou des cerises que les ignorans prennent pour des fics. 162
	CII Pour attirer la vie dans un pied privé de Nourriture par differens maux 164
	CIII Des Playes des Chevaux. 165
	CIV Pilules de Sinabre pour les playes pour la galle, les vers, le farcin, & pour ceux qui se peulent la tête. 169

T A B L E			
CV Onguent de l'Hermite pour les playes des Chevaux..	171	CXXXIV De la Fievre des Chevaux. 207	
CVI Pour Cheval foulé sur le garrot.	174	CXXXV Des causes & des lignes de la Fievre.	207
CVII Eau vulneraire pour resserer la chair & la deterger.	159	CXXXVI Remede pour la Fievre Putride.	208
CVIII Poudres pour dessecher les playes des Chevaux.	161	CXXXVII De la Fievre Pestilentielle.	209
CIX Des playes sur le Rosnon.	163	CXXXVIII Catholicum excellent pour les clysters ou lavemens des Chevaux.	212
CX Des Eaux d'Arquebuzades, ou Potions vulneraires.	164	CXXXIX Du Farcin.	212
CXI Des playes sur le Boulet, & sur les parties nerveuses.	166	CXL Remede pour le Farcin.	214
CXII Pour preserver de la Rage, tant les Hommes, que toutes sortes d'Animaux.	168	CXLI Remede spécifique pour le Farcin.	217
CXIII Pour morsure de beste veneneuse.	170	CXLII Pour traiter le Farcin avec le feu.	217
CXIV De la Poullie.	170	CXLIII Remede d'un Marechal Allemand pour le Farcin.	219
CXV Pour donner le Miel aux Chevaux alterez de flanc, & autres.	174	CXLIV Remede pour le Farcin à cul de poule.	218
CXVI Poudre pour les Chevaux alterez de flanc.	175	CXLV Pissanne Al'emande, pour guerir le Farcin.	222
CXVII Poudre excellente pour les Chevaux pouffifs.	177	CXLVI Pour le Farcin inveteré.	223
CXVIII Pour guerir un Cheval pouffif avec des œufs.	178	CXLVII Pour le Farcin qui vient à la teste des Chevaux.	224
CXIX Plottes jaunes pour guerir les Chevaux pouffifs.	179	CXLVIII Pour resoudre & dissiper les grosseurs & toutes les enflures causées du Farcin, tant aux jambes qu'ailleurs.	225
CXX De la Toux des Chevaux.	182	CXLIX Pour les Ebullitions de sang.	228
CXXI Opiate pour la Toux qui est causée de chaleur estrangere.	184	CL Cristal mineral, ou Sel prunelle.	229
CXXII La Courbature des Chevaux.	186	CLI Pour faire rafraichir un Cheval qui se pèle la Teste & a une grande demangeaison; d'autres qui se pèlent le corps, sur tout le derriere des cuisses, & l'encolure.	230
CXXIII Remede pour les obstructions du poulmon causées de Courbature.	188	CLII De la Gras-fondure.	230
CXXIV Remede pour Cheval Courbatu qui a la fievre, & est fort malade.	189	CLIII Pilules puantes pour la Fourbure, Gras fondure, Courbature, comme aussi pour les Tranchées.	232
CXXV Crocus Metallorum.	191	CLIV De la Fourbure, ou Fourbature.	234
CXXVI Du Cheval qui ne se peut remettre, pour avoir trop fatigué.	193	CLV Remede pour les pieds douloureux des Chevaux qui ont été fourbus.	240
CXXVII Poliereste ou soulfre fusible.	194	CLVI De la Galle des Chevaux.	245
CXXVIII Fomentation pour Cheval maigre & harassé.	196	CLVII Onguent du Bouvier pour les eaux des jambes des Chevaux, pour les playes sordides, & pour la Galle.	244
CXXIX Soulfre auré d'Antimoine.	197	CLVIII Des Vers qui s'engendrent dans le corps des Chevaux.	245
CXXX Methode pour engraisser les Chevaux.	198	CLIX Pilules purgatives pour tuer les vers.	247
CXXXI Des Chevaux fortraits.	199	CLX Pour effort de Reins ou Chutes.	249
CXXXII De l'Avant-cœur ou Anti-cœur.	201		
CXXXIII Du Battement de cœur.	203		

ANNEXE II (suite).

DES CHAPITRES.

CLXI Pour Effort à la hanche du Cheval. 253	CLXXVI De l'Esparvin de Bœuf. 269
CLXII Pour enflure de Testicules. 253	CLXXVII De Varissés, 270
CLXIII Testicules meurtris enflés ou endurcis. 254	CLXXVIII De la Courbe. 270
CLXIV Du Flux de ventre ou Diarrées des Chevaux. 256	CLXXIX Methode pour donner le feu au Cheval, 271
CLXV Autre Remede pour le Flux de ventre de cause chaude. 258	CLXXX- De tous les maux des Jambes de derrière, du Jarret en bas. 274
CLXVI Des Chevaux auxquels le fondement sort. 259	CLXXXI Onguent tres bon pour les Poireaux, 276
CLXVII Pour effort de Jarret, & Heurts & Coups en icelui. 260	CLXXXII Onguent d'Oldembourg, pour secher les eaux, arêtes, mulles, & autres ordures des Jambes des Chevaux. 278
CLXVIII Pour le gros nerf du Jarret étendu & forcé, & pour nerf feru. 261	CLXXXIII Des Jambes gorgées ou enflées par les eaux & autres ordures. 287
CLXIX Baume admirable pour effort de jarret, escarre, Cheval épointé, échanché, nerf feru, touts, heurts, & nerfs folvez. 263	CLXXXIV Emmielure blanche, ou emplâtre blanc, pour les eaux, poireaux, arêtes, mulles, crevassés, javars, & enchevestures. 268
CLXX De la Crampe ou Grampe. 264	CLXXXV Maniere de battre la Veiné. 270
CLXXI Des Capelets 264	CLXXXVI Pour l'Enchevesture. 272
CLXXII Des Vessigons. 265	CLXXXVII De la Faim-vale 272
CLXXIII Onguent du Duc de Neubourg. 268	CLXXXVIII Des Crapaudines. 273
CLXXIV Du Jardon ou Jardé. 268	CLXXXIX De l'Etonnement du Sabot. 274
CLXXV Esparvin sec. 268	

Fin de la Table des Chapitres de la Premiere Partie.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES

DE LA SECONDE PARTIE.

CHAP. I. Les noms des parties qui composent le corps du Cheval. Page 2.	jarret en bas, où sont expliqués les maux des jambes des Chevaux de carrosse. 57
II. Comme les parties d'un Cheval doivent être formées pour être belles. 4	XVIII De la bouche d'un Cheval, le moyen de connoître si elle est bonne & loyale. 61
III. Remarques curieuses sur les Chevaux représentés en relief, ou en plaque peinte. 12	XIX Pour juger de la vigueur & de l'agilité d'un Cheval. 63
IV. La parfaite connoissance des deffauts du Cheval; ou ce qu'il faut observer quand on l'achète pour n'être point trompé. 16	XX De quelle manière il faut monter un Cheval, qu'on veut acheter. 65
V Pour connoître l'âge des Chevaux. 16	XXI Le Manege bien réglé ne peut user, ni ruiner les Chevaux, comme quelques gens veulent dire. 68
VI. Pour connoître l'âge d'un Cheval qui ne marque plus, & celui qu'on appelle beuguet, comme aussi ceux qui sont contre-marquez. 21	XXII Les noms de divers poils, avec les instructions qu'on en peut tirer. 69
VII. De la connoissance des Chevaux. 25	XXIII Des marques blanches que les Chevaux ont aux jambes, qu'on appelle, balzannez. 71
VIII Suite de la connoissance des deffauts d'un Cheval, & ce qu'il faut observer quand on l'achète. 28	XXIV Des Epics ordinaires, & de ceux qui sont extraordinaires aux Chevaux. 76
IX Pour connoître les Epaules bien faites. 29	XXV Pour connoître si le Cheval qu'on veut acheter mange bien, & s'il a le Tic. 77
X La methode pour connoître les jambes d'un Cheval. 31	XXVI La vraie methode pour entretenir les Chevaux sains & gaillards en voyage. 79
XI Comme il faut connoître si un Cheval est bien situé ou bien planté, & s'il marche bien. 36	XXVII Ce qu'il faut observer pour bien seller un Cheval avant que d'aller à l'armée ou en voyage. 80
XII Suite des deffauts d'un Cheval qu'il faut observer en l'achetant. 41	XXVIII Des appartenances de la selle, comme Poitrail, Croupiere, Sangles, Surfaix, & Etrivieres. 85
XIII Le moyen de connoître les pieds des Chevaux. 42	XXIX Comme il faut menager les Chevaux dans le commencement des voyages. 86
XIV Pour connoître si un Cheval a assez de corps. 46	XXX Comme il faut traiter les Chevaux à la disnée ou à la couchée faisant voyage. 90
XV Des Chevaux alterez de flanc. 48	XXXI Il ne faut point frotter les jambes des Chevaux qui arrivent, quoi que ce soit l'usage ordinaire. 92
XVI Continuation de la connoissance des deffauts du Cheval, & particulièrement de ceux qui viennent au train de derriere. 52	
XVII Des deffauts des jambes de derriere, du	

DES CHAPITRES.

XXXII Charge pour conserver les jambes des Chevaux, & empêcher qu'elles ne se fassent en voyage ni à la chasse.	93	L VII Pourquoi il faut couvrir les Chevaux dans l'Ecurie.	143
XXXIII Pour desensier les jambes d'un Cheval, & le delassier avec de la cendrée.	94	L VIII De la Purgation des Chevaux.	144
XXXIV Continuation des preceptes pour conserver les Chevaux en voyage.	95	L IX Des Remedes qui purgent la Bile ou colere.	147
XXXV Ce qu'il faut observer quand on est arrivé de voyage.	99	L X Les remedes qui purgent le Flegme ou la Pleurite.	148
XXXVI De la Ferrure des Chevaux.	100	L XI Des Medicamens qui purgent la Melancolie.	149
XXXVII Pour bien parer les pieds, ajuster les fers & brocher les cloux.	103	L XII Des Medicamens qui purgent les Eaux.	150
XXXVIII Des Talons bas, des Pieds folbles, & autres pieds defectueux.	105	L XIII Pour donner une Medecine à un Cheval, & en quel tems.	151
XXXIX Des pieds plats, & des Pieds combles.	107	L XIV Pour preparer les humeurs des Chevaux qu'on veut purger.	153
XL Comme il faut ferrer les Chevaux qui sont encastelez, ou qui ont les Talons serrez.	110	L XV Des Lavemens & Clisteres.	156
XLI Comment il faut ferrer les Chevaux qui ont des Scymes.	114	L XVI La maniere de doaner un lavement à un Cheval.	158
XLII Des Chevaux droits sur leurs membres.	116	L XVII De la saignée des Chevaux & de son utilité.	156
XLIII Des Jambes arquées.	118	L XVIII En quel tems il faut saigner un Cheval.	161
XLIV Des Chevaux Rampins.	119	LXIX Des endroits où l'on saigne le Cheval.	162
XLV De la Ferrure des Chevaux qui ont été forbus.	119	L XX Des precautions qu'on doit observer pour la saignée.	163
XLVI Des Crampons.	120	L XXI Pour juger de la quantité & de la qualité du sang.	164
XLVII De la Ferrure des Chevaux qui se coupent.	122	L XXII Methode pour maintenir les Chevaux en santé.	165
XLVIII Comme on doit nourrir & panser les grands Chevaux dans le sejour.	124	L XXIII Des noms & vertus des Onguents, Emplâtres, Huiles & Eaux, desquels communement on se sert aux Chevaux.	167
XLIX De la necessité qu'il y a d'étriller & panser les Chevaux.	127	L XXIV Des autres onguents & Emplâtres pour les Chevaux.	168
L Comment il faut panser les Chevaux.	131	L XXV Des Huiles desquelles on se sert aux Chevaux.	168
LI De la Nourriture des Chevaux maigres, fatigués & étroits de boyaux.	135	L XXVI Les Eaux distillées pour guerir les Chevaux.	169
LII La maniere d'engraisser les Chevaux avec l'herbe ou de l'orge en vert.	136	L XXVII Pour peindre les queues & crins des Chevaux en couleur de feu, qui conserveront leur couleur fort long tems.	170
LIII Continuation de la methode pour retablir les Chevaux defaits & maigres après un long voyage.	138	L XXVIII Discours du Haras & la maniere d'élever de beaux Poulains.	170
LIV De la nourriture des Chevaux de Manège.	139	L XXIX De la diversité du poil, & des marques des Chevaux.	171
LV De la Nourriture & entretien des Chevaux de carrosse.	140	LXXX De la taille du Cheval, & des Chevaux de divers Pays.	174
LVI De la quantité de nourriture qu'on doit donner aux Chevaux.	141	LXXXI Du bon Estalon, & comme il le	174

TABLE	
font traiter ; quelles Cavaliers sont les meilleures , & comme on doit les mettre avec l'Étalon. 178	Chevaux. 185
LXXXII En quel tems les Poulains doivent être sevrés & ôtés d'avec leur mere , & comme on doit les gouverner. 182	LXXXIV des Embouchures. 186
LXXXIII Preceptes pour Emboucher les	LXXXV De la Branche. 207
	LXXXVI Pour ordonner l'Embouchure. 216
	LXXXVII Methode pour nourrir & preparer les Chevaux, enforte qu'ils puissent four- nir des courses extraordinaires. 219

Fin de la Table des Chapitres du Second Volume.



TABLE DES CHAPITRES

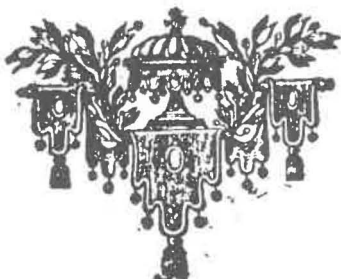
• De l'Abregé de l'Art de Monter à Cheval.

CHAP. I. C E que l'on doit observer quand on fait choix d'un Maître de quelle profession que ce soit. 221	XV Du Cheval Faux-marqué par artifice, ou du Cheval naturellement Faux-marqué. 229
II Quel doit être l'Écuyer, faisant profession de monter à Cheval. 221	XVI Ce qu'il faut observer dans les Chevaux selon le pays, ou climat qu'ils ont été éle- vez & nourris. 229
III Les Qualités requises à un bon Homme de Cheval. 222	XVII L'Equipage nécessaire à un Manege. 229
IV De la veritable posture du bon Homme de Cheval. 222	XVIII Des Embouchures des Chevaux. 229
V Ce que doit savoir le bon Cavalier tou- chant l'ordre & le Gouvernement d'une Ecurie. 222	XIX Avis au Cavalier diligent qui aime l'e- xercice de monter à Cheval, & qui veut réussir à dresser des Chevaux. 230
VI Les choses essentielles , & qui se doivent absolument pratiquer dans l'Art de mon- ter à Cheval. 224	XX Du moyen de connoître à peu-près le naturel des Chevaux. 232
VII La disposition que doit avoir cely qui veut embrasser l'Art de Monter à Cheval. 225	XXI Les choses qu'il faut absolument que le bon Cavalier sache. 232
VIII Ce qu'il faut que sache un bon Eco- lier touchant le Harnois de son Cheval. 225	XXII Les Châtimens que l'on donne aux Chevaux. 232
IX Ce que c'est que Manege. 226	XXIII Pour connoître si un Cheval est dressé. 233
X Ce que c'est que Volte. 227	XXIV Ce qu'il faut qu'un bon Cavalier sa- che pour se pouvoir bien servir d'un Che- val. 233
XI Ce que c'est que Carrière. 227	XXV Du moyen de dresser les Chevaux. 233
XII Ce que c'est que Passade. 227	XXVI 234
XIII Du Beau Cheval. 227	XXVII 235
XIV Connoissance certaine de l'age du Cheval depuis le premier jour de sa nais- sance jusques à la fin de sa vie. 228	XXVIII 236
	XXIX 237
	XXX 237

DES MATIERES.

XXXI	138	sur les voltes.	240
XXXII Des Passades de la Main à la Main.	238	XXXVI Pour achever de mettre un Cheval sur les voltes.	240
XXXIII Pour mettre un Cheval sur les Voltes.	239	XXXVII Le Nom des Airs, ou Maneges relevez.	
XXXIV Pour continuer à mettre un Cheval sur les voltes.	239	Methodes pour nourrir & preparer les Chevaux, en sorte qu'ils puissent fournir des courses extraordinaires.	
XXXV Continuation de mettre un Cheval			

Fin de la Table des Chapitres de l' Art de monter à Cheval.



BIBLIOGRAPHIE.

ARCHIVES NATIONALES:

- J 929: "Acte portant Cession par l'Empereur et les Etats de l'Empire, au profit du Roi de France, de tous droits sur les Evéchés de Metz, Toul et Verdun, Moyenvic, Pignerol, Brisach, le Landgraviat de Haute et Basse-Alsace."; 4 nov. 1648.
- K 1370: "Plein pouvoir à Claude de Mesmes, Comte d'Avaux, et à Abel Servien, Comte de la Roche des Aubiers, pour le Traité de Munster. Paris, 20 septembre 1643."
- 0⁴ 859: "Les cinq charges d'écuyers de cérémonie ou ad honores (1647-1730)"... mais, hélas, sans la liste des titulaires!
- 0⁴ 872: "Etat Général des Officiers des Ecuries du Roi" de 1664; de 1667; de 1668.

1. ALPHA-ENCYCLOPEDIE; 15 vol., 6240 p., Novare (Italie), Grange Batelière, 1972 à 1974:
 - "Charles I^{er} (1600-1649)".
 - "Dévolution (Guerre de)".
 - "France. Littérature."
 - "Fronde."
 - "Hollande (Guerre de)."
 - "Religion (Guerre de)."
 - "Trente Ans (Guerre de)."
 - "Urfé (Honoré d')."
 - "Westphalie (Traités de)."
2. ARLOING (S.): "Le berceau de l'enseignement vétérinaire."; Journ. Méd. Vét. et Zoot. Lyon, **1889**, **40**, **373**.
3. "Atlas historique de la France.", vol. 148 p., Maury Imprimeur, Plon, coll. "Terres de France", 1985
4. BRESSOU (C.): "Histoire de la Médecine Vétérinaire.", vol. 126 p., Vendôme, P.U.F., coll. "Que sais-je?", n° 548, 1970.
5. DELORME (P.): "Le Parfait Maréchal; Par le Sieur de Solleysel, escuyer."; Rec. Méd. Vét., 1854, 31, 860, 903; 1855, 32, 42.
6. DELORME (P.): "Lettre en réponse à M. Prangé."; Rec. Méd. Vét., 1855, 32, 528.

7. DUBOUCH (P.): "Les Arabes, relais de l'Art vétérinaire antique."; Th. Doct. Vét., Alfort, 1958.
8. GIBERT (A.), JOLY (A. et H.), JULLIAN (R.), PIZE (L.), MAGNIEN (G.), CHACHUAT (J.): "Visages du Lyonnais."; vol.214p., Strasbourg, Horizons de France, 1967.
9. KLEIN (L.): "Studien zur 'Medicina equorum' des Jordanus Ruffus (1250)."; Th. Doct. Vét., Hanovre, 1969.
10. LA BUSSINIÈRE (Sieur de): "Le Nouveau et Parfait Mareschal Royal."; vol.383p., Paris, Gervais Clouzier, 1655.
11. LAIGNEL-LAVASTINE (P^r.): "Histoire Générale de la Médecine, de la Pharmacie, de l'Art Dentaire et de l'Art Vétérinaire."; 3 vol. 681+670+816p., Paris, Albin Michel, 1936, 1938 et 1949.
12. LECLAINCHE (E.): "La médecine vétérinaire chez les Grecs et les Romains."; Notes manuscrites; Rec. Méd. Vét., 1927, 103, 721.
13. LECLAINCHE (E.): "Histoire illustrée de la Médecine Vétérinaire."; 2 vol. 250+250p., Paris, Albin Michel, 1955.
14. LECUYER (C.): "Une biographie peu connue de Solleyssel. Jour. Méd. Vét. et Zoot. Lyon, 1888, 39, 482.
15. MENNESSIER DE LA LANCE (Général E.): "Essai de Bibliographie hippique."; 2 vol. 780+736p., Paris, Lucien Dorbon, 1917.
16. MICHELET (J.): "Histoire de France."; 18 volumes; vol. 13, 336p., vol. 14, 348p., vol. 15, 369p., Rouen, Editions de Saint-Clair, 1961.
17. MOULE (L.): "Histoire de la Médecine Vétérinaire."; 3 vol., **200+125+178** p., Paris, A. Maulde, 1891.
18. "Le passé des villes du Forez."; 2 vol. 201+212p., Centre d'Etudes Foréziennes, Saint-Etienne, 1970.
19. PERINO (W.): "Die Pferdearzneibücher des ausgehenden Mittelalters und der beginnenden Neuzeit."; Th. Doct. Vét., Munich, 1957.
20. PERRAULT (C.): "Les hommes illustres qui ont paru en France pendant le XVII^e siècle."; 3^e édition, vol. double 219+205p., Paris, Antoine Dezallier, 1701.

- id., nouvelle édition, vol. id.,
La Haye, P. de Hondt, 1736.
21. PICARD (Capitaine L.): "Origines se l'Ecole de Cavalerie et de ses traditions équestres."; vol.774p. Angers, Milon, 1890.
 22. PRANGE (L.-J.): "Quelques réflexions sur les études bibliographiques de M. Delorme à propos de Solleysel."; Rec. Méd. Vét., 1855,32,445.
 23. QUILLERIET (J.-L.): "La vie et l'oeuvre de Philippe-Etienne Lafosse, hippiatre, premier adversaire des Ecoles vétérinaires."; Th. Doct. Vét., Alfort, 1966.
 24. SANTUCCI (J.): "Jacques de Solleysel. Sa vie, son oeuvre."; Th. Doct. Vét., Lyon, 1935.
 25. SAVEY (M.): "Le sucre cristallisé, un 'nouveau' traitement des plaies et escarres."; Le Point Vét., 1985,17,626.
 26. SEVILLA (H.-J.): "L'Art vétérinaire antique. Considérations sur l'hippiâtrie grecque."; Th. Doct. Vét., Alfort, 1924.
 27. SMITH (Major F.): "The early history of veterinary literature."; The Journal of Comparative Pathology and Therapeutics, 1917,30,97,210.
 28. SOLLEYSSEL (J. de): "Le Parfait Mareschal."; vol. 504p., Paris, Gervais Clouzier, 1664.
- id.; 6^e édition, vol. double 546+398p., Paris, Veuve de Gervais Clouzier, 1685.
- id.; dernière édition, vol. double 282+244p., Amsterdam, L'Honoré & Chate-lain, 1723.
 29. WALKER (R. E.): "L'Art Vétérinaire de l'Antiquité à la fin du XIX^e siècle. Essai historique."; vol. 85p., Maurecourt, Galéna, 1972.

Vu, le Doyen

Professeur WEIL

Vu, le Président

Professeur BLANCHER

Vu, le Directeur

Professeur TOMA

Vu, le Rapporteur

Professeur BLIN

Vu et permis d'imprimer
Le Président de l'Université
PARIS-VAL-DE-MARNE

M. Daniel LAURENT

NOM, Prénom : LEMARCHAND Claude

RÉSUMÉ :

L'hippiatrie avait atteint, dans l'Antiquité gréco-romaine, un niveau de développement assez avancé.

Après L' "hibernation" prolongée du Moyen-Age, la Renaissance sera l'occasion d'un nouvel essor.

Cependant, la médecine des chevaux évolue et s'adapte aux idées nouvelles: un élément moteur essentiel sera, au XVIIe siècle, le rôle précurseur de Solleysel, écuyer de Louis XIV.

Fortement imprégné du courant de pensée rationaliste de son temps, il dote l'art vétérinaire d'une méthode scientifique, que l'on découvre à travers son "Parfait Maréchal", et qui prépare la naissance, au siècle suivant, de la médecine vétérinaire moderne.

Mots-clés :

- Histoire de la médecine vétérinaire.
- Hippiatrie.
- Dix-septième siècle.
- Solleysel.

JURY :

Président : Pr. BLANCHER.
Rapporteur : Pr. BLIN.
Assesseur : Pr. COURREAU.

Adresse de l'auteur :

M. Claude LEMARCHAND,